

Emmanuelle Pagano

Un renard à mains nues

**EMMANUELLE
PAGANO**

P.O.L

Les personnages de ces nouvelles ne se trouvent pas au milieu du récit, ils restent dans les marges, ils se tiennent au bord de leurs vies, de leur maison, de leur pays, ils marchent au bord des routes, à côté de leur mémoire, à la lisière de l'ordinaire et de la raison, comme il leur arrive de faire du stop : au cas où on s'arrêterait pour les prendre. Je les ai pris dans mon livre.

OceanofPDF.com

Emmanuelle Pagano

Un renard à mains nues

Nouvelles

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

OceanofPDF.com

LA PRÉFÉRÉE DU LAC

Je venais là, au lac, tous mes étés de petite fille. Je vivais dans un arc de plage délimité par des barrières en bois et une forêt si dense que nous n'y construisions pas des cabanes, nous les creusions dans les fourrés. Dans ce morceau de rive, mon oncle avait construit une maison, puis une baraque pour les outils et le pédalo, des terrasses bancales jusqu'aux vaguelettes. Il avait délimité, tout près des roseaux, à deux pas de leurs chants froissés et de leurs nids de passereaux, un pré où nous cherchions le soleil et les jeux. En retrait de ces jeux, il avait fait naître un jardin, ma tante y arrachait des carottes fraîches et crues pour mes apéritifs de petite nièce choyée. Un soir de surprise, mon oncle avait posé une échelle contre le plus grand arbre pour y accrocher une balançoire, mais moi j'ai toujours détesté me balancer, j'avais trop peur de la vitesse. Du lac taciturne et froid je n'avais pas peur, j'étais pourtant frileuse, mais dans le lac non, je le traversais à la nage, je faisais le tour en vélo, j'étais chez moi. Sa masse sombre et gonflée par le barrage s'avavançait jusqu'à la petite pièce où la baie vitrée devenait chaque été toutes mes nuits. Je dormais dans cette niche étroite que l'on pouvait isoler du reste de la maison avec des panneaux coulissants et qui était un prolongement de la pièce de vie. Nous y mangions lorsqu'il faisait trop froid pour les repas d'air et de cris au-dehors, c'était aussi le coin des jeux de société, des devoirs, des dessins, des corvées de haricots, des cartes postales. Nous faisons beaucoup de choses dans ce recoin de la maison parce que nous y étions tout à la fois serrés, ensemble, et au spectacle du lac. Je sais bien que ma tante, l'air de ne pas le faire, me proposait la meilleure place des vacances en me laissant dormir là, sur la banquette, dans ce renfoncement, ce pli de la maison donnant presque dans l'eau, sous prétexte de manque de place dans les chambres.

J'étais la préférée du lac.

J'aimais tellement ma vie au bord du lac que même m'en éloigner un peu était bon à prendre, pour le plaisir d'y revenir. La petite route qui en partait devenait une aventure à ma mesure, avec des rencontres de libellules bleues le jour et de lucioles multipliées la nuit. Très vite pleine de ma marche, ramenée à la rive par l'aimant du lac, je revenais me replier sur ma serviette dans le pré, cherchant la demi-chaleur de la sieste et la compagnie lointaine de mes cousins, étouffée par les herbes qui dessinaient tout autour de moi le contour de mon corps encore contenu dans mes années à un chiffre. Je les entendais éclabousser de vase leurs bronzages adolescents, ils faisaient des trouvailles dans la roselière bruyante d'insectes et sans cesse secouée par les rats d'eau. Ils tenaient à me les faire partager, moi je les appelais des campagnols et j'étais fière de mon vocabulaire précoce, mais je ne voulais pas y toucher, ça non. Ils me jetaient à l'eau pour m'apprendre la vie et la modestie. Je préférais lire que jouer à vivre et mourir, que me noyer pour de faux et même pour rire, et quand ils devenaient trop lourds, je tirais le pédalo jusqu'à l'orée de ma petite planète. Je pédalais jusqu'au milieu du lac pour y lire à l'abri des autres, mais pas trop loin d'eux quand même. Je restais toujours dans les parages, parce que c'était là, près des clapotis de l'eau contrariée par leur énergie, près des moqueries familiales, que je grandissais chaque été.

LES MOTS DES GORGES

Je ne pars plus avec lui. J'emporte des rations de survie à ma sauce, tout ce dont je pense avoir besoin, au cas où. Au cas où me perdre, m'ennuyer, être bloquée, oubliée. De l'eau, une carte au 1/25 000^e, des fruits secs, des livres, des jumelles. Je porte des habits isolants et légers.

J'avais beaucoup de plaisir à tout préparer pour nos promenades. Et aussi au retour, une joie groggy, épuisée, au rangement. Faire les sacs et les défaire, puis les reprendre quelques jours après, et les refaire, méticuleusement. Aujourd'hui le ravissement n'est plus là, mais le retour de ces gestes me console. Les livres, je les choisis vieux, confortables et pas salissants, pas dommage, des livres de poche et d'occasion dont je caresse la tranche usée et pelucheuse. J'aime bien me reposer en lissant les poils des livres, quand les pages pèlent et font des fils soyeux. J'évite de prendre des livres de la biblio en rando pour ne pas les abîmer mais ce n'est pas très logique parce que je les lis souvent dans le bain. Ce que j'aime avant de lire un livre, c'est l'ouvrir et le casser, s'il est neuf, ou agrandir la cassure de mon propre doigt appuyé, toute ma paume au besoin, s'il est d'occasion ou de la biblio. Puis je lis le début, puis je lis la fin, puis je reprends à la suite du début. J'aime bien en être au milieu quand je prends un livre en promenade. Je touche doucement le livre, ce repos avant de repartir.

Il n'avait pas les mêmes arrêts que moi, ses pauses étaient toujours occupées. Utilitaires. Il s'inventait des parcours sportifs au moindre rocher et je le regardais s'ouvrir. J'attendais la fin de ses étirements sans impatience. C'est la vie ça, chacun ses pauses, et la marche c'est comme la vie, il faut faire avec les pauses de chacun. Mais lire en plein milieu d'une randonnée, en plein milieu de la vie, lui paraissait inutile. Déplacé. Pire, ça cassait le rythme. Il ne voulait jamais attendre la fin du chapitre.

Je ne pars plus avec lui.

Sans doute se baigne-t-il pas si loin. Pas si loin à vol d'oiseau, juste en dessous de moi peut-être. Il aime nager et moi pas tellement. Il aime le monde, les gens des plages, et moi pas vraiment. Il aime bronzer, ne rien penser, mais jamais ne rien faire. J'aime marcher, lire, comprendre. Contempler. Je l'aime, et pas lui. Pas assez. Il a parié sur cet été pour nous séparer. Il m'a dit je veux réfléchir, lui qui déteste ça, je prends deux mois pour réfléchir, et je sais que ce n'est pas réfléchir à quoi il va consacrer cet été. Il va plutôt se laisser aller, enfin sans moi, nager, faire la crêpe au soleil, répondre aux regards des baigneuses par un sourire hâlé et décomplexé. Décomplexé est un de ses mots favoris. Il me trouvait pleine de complexes et compliquée. Selon lui je suis prise de tête, il est décomplexé. Je m'interroge toujours sur tout et n'importe quoi. Il a compris qu'il ne m'aimait plus devant son irritation grandissante à m'attendre. Quand il s'arrêtait, lui, je le regardais se déboutonner. C'était la fin de l'hiver, l'hiver de nos marches, la fin de nos marches peut-être, peut-être le savions-nous déjà, et je l'aimais de si près que je trouvais, cachés dans son manteau, l'ombre des arbres, les bruits de l'eau. Il ne se déboutonnait pas, il me montrait ses trésors. Il s'agaçait en me demandant à quoi je rêvassais encore. Je frémissais malgré la chaleur naissante. Je sentais ma sueur apparaître sur ma peau, à peine, juste ce qu'il faut, c'était une sensation ténue, délicate, seulement possible dans le silence de nos pauses. On approchait du printemps. On hésitait à avoir chaud.

Je marche sur la corniche.

J'entends des mouvements et des mots monter des gorges.

Aujourd'hui en haut de l'eau, couvrant les roches, l'air est complètement transparent. Le ciel prend beaucoup de place, il n'y a pas une poussière, pas de vapeur matinale. Même les pollens semblent absents. Il est tôt et pourtant les heures précoces ne se voient pas. On dirait qu'il est midi depuis que je marche sur la corniche. J'aurais dû partir encore plus tôt, à l'aube, lorsque les contours précèdent les couleurs. J'aurais pris de l'air mouillé avant de monter. Maintenant c'est comme s'il n'y avait pas d'air, pas d'air respirable, aucune brume ne m'apaise. Tout semble à la fois figé et proche, je vois les

vaguelettes d'en bas à les toucher, la rivière s'empare d'un canoë, je la vois d'aussi près qu'une main attrapant un crayon pour dessiner le courant, le canoë souligne son mouvement, le mouvement des doigts se glissant dans l'eau, j'ai l'impression de prendre cette main dans la mienne, ces doigts de remous en bas, si profond pourtant. En haut de moi, très haut, je pourrais pareil caresser de près les roches, les surplombs, tout le galbe du ciel, et de retour dedans les corbeaux, visiteurs d'hiver rares, revenus des semaines frileuses où je les avais croisés déjà, quand je ne marchais pas seule et que leurs cris étaient épais, sonnants. Nous n'avions pas fait très attention à leurs aboiements étranglés. Pour moi les corbeaux étaient juste des mouettes noircies, la mer ou ailleurs, c'était loin, rien ne me touchait. Sauf lui. Tout paraît si proche maintenant, maintenant qu'il n'est plus là, tout est si appuyé, qu'il me semble ne plus pouvoir respirer. Je sens l'éther du bout des doigts et me brûler la gorge. Je vois un petit nid d'insectes ouvert par accident, des loges d'eumènes des buissons tranchées, il ne reste que le gâteau inférieur, la précision de leurs alvéoles me blesse. Toutes mes perceptions sont des excès de nerfs. Toutes les choses et leurs couleurs, leurs sons, leurs matières, sont au zénith. J'avale l'air sans plaisir et je me sens à vif. J'étouffe.

Je voudrais le dire autrement. L'air est si clair que tout apparaît plus défini qu'en réalité, je suis sortie de sa vie, de notre vie, de la vie tout court peut-être, je suis entrée dans une enluminure du Moyen Âge, tout est si minutieusement là, tout est si attentivement précisé, je n'ai pas l'impression d'exister.

Je cherche de l'ombre, de la nuit, du repos. Il y a toujours un peu de nuit même en plein jour, des morceaux de nuit, mais ils s'enfuient dès qu'on soulève leur abri, une branche d'arbre, un store. Ils filent à la moindre intrusion dans leur refuge, au moindre regard. Le soleil prélève sur les feuilles les ombres où je voudrais trouver cette nuit qui s'échappe. Il ne reste que des lignes toutes fines dans lesquelles je ne tiens pas, desquelles je déborde. Dans ce monde nouveau, je suis beaucoup trop grosse, beaucoup trop encombrée de mon corps.

Je m'arrête un moment pour me pencher, pas trop, des gens en bas, araignées d'eau bavardes dont je pourrais écraser les pattes, les gestes rieurs, entre mes doigts, avant de les laisser retomber au fond des gorges. Je me sens amère et je ne suis pas sûre de détester cette amertume. Les baigneurs en conversation sont rassemblés au milieu de la rivière sur des matelas gonflables. Leurs bruits, leurs paroles sont très présents, comme juste à côté. J'entends tout, tout ce qui se dit et se rigole. Le son accède facilement aux hauteurs. Allongée sur la paroi je réalise que j'entends ce que les personnes restées au bord de l'eau n'entendent pas. Je comprends que les colportages portent sur ces autres vacanciers, ceux de la rive, tout près, mais isolés des médisances par les sons du courant, des vacances, des insectes, des barbotages. Préoccupés seulement du froid des galets à la lisière de la peau, épargnés par l'inattention, le repos, la décontraction.

Moi qui suis seule, moi qui suis en haut, je ne suis isolée de rien. Tout me vient et me prend.

Il fait très sec où je me tiens, les feuillages paraissent très près de brûler, un simple geste du bras, un signe de loin, un ébrouement pour jeter des fourmis, et c'est l'incendie. J'ai mal aux yeux, aux muqueuses. J'ai une peau buvard, une peau photographique, qui s'imprègne de tout, qui n'est plus étanche. Je voudrais m'asseoir. Boire. Me replier dans l'anfractuosité qui borde la corniche. Mais non. Je reste au cru du soleil sur la paroi grattée par les broussailles, je ne bouge pas, je veux savoir ce qu'ils disent sans me faire voir. Ne pas signaler ma présence, ne pas provoquer le feu, me faire oublier.

Je n'arrive pas à voir qui ils sont. De qui ils parlent. Peut-être de lui. Peut-être est-il là, parmi ceux du bord. Je pense si souvent à lui qu'il a le droit inouï de se trouver au centre de chaque conversation, parmi tous les riverains.

Les mots frappent mon oreille comme des claquements. Le son est différent selon qu'on est debout, assis ou couché. Ma joue racle contre la pierre brûlante et je perçois malgré moi les bavardages comme des menaces. J'envie les jambes des baigneurs couvertes de gouttes suspendues, j'envie leurs frôlements dans l'eau. Je me sens embarrassée de soif et de chaleur. J'ai

soif et chaud de tout le corps, de toute la peau. L'air porte mes angoisses jusqu'en bas. Je suis une larve adulte. Une larve adulte asphyxiée, plus fragile qu'un têtard pêché par jeu et relâché trop tard. Au bord de l'eau, sur la rive, les silhouettes sont dansantes, à cause des pierres qui blessent les pieds, déséquilibrent les démarches, et les promeneurs du bord, les nageurs encore hésitants semblent tous faire ça, danser. Tous ceux d'en bas bougent, dansent et vivent, et moi je pense encore à lui. Les enfants actifs dans la rivière brouillent mes perceptions, il me semble recevoir leurs éclaboussures, de très haut, comme si je n'étais que derrière eux, tout près. Mais c'est impossible, seuls les sons me parviennent et je ne me suis séchée que de mes larmes et de ma sueur. Tout à l'heure, lors des passages dangereux, j'ai pleuré de peur. J'étais fil-de-fériste manquée, je persistais pourtant, je crois que je voulais jouer avec les vides, avec des mains courantes difficiles. Ces mains de métal se refusaient sur la paroi pour la simple raison que je suis petite, je n'avais pas assez d'envergure entre les prises. Toute ma peau maintenant est tendue par le sel de la sueur et de l'angoisse. Je me sens à l'étroit dans cette tension qui est mon enveloppe même.

Je me souviens d'une marche périlleuse avec lui. Nous avons croisé une femme habillée comme en ville qui tenait d'une main trois ballons de baudruche roses. Nous n'avons jamais pu décider d'où elle venait, où elle allait, vers quel anniversaire de petite fille, quel goûter, le sentier était abrupt et elle était là, en tenue de ville, en chaussures à talons, elle semblait à l'aise comme si elle ne savait pas où elle était, comme si elle ne marchait pas à flanc de falaise.

J'aime les interférences de toute façon, les intrus, les curiosités, j'aime quand un monde étranger s'invite dans le nôtre, comme ces talons au bord de la falaise, ou encore des paillettes de petite fille découvertes collées dans les pages d'un livre difficile emprunté à la biblio. Quand je tourne des pages c'est toujours pour découvrir de touchantes ingérences, des interactions, des inattendus. Parfois il n'est pas nécessaire de tourner des pages, il suffit d'être à l'écoute.

Les sons sont si petits sous moi, et si parlants. Si présents dès qu'ils sont remontés. J'entends un tout petit enfant tousser en pleine chaleur, je sais qu'il est tout jeune à sa toux. Les toux des enfants sont si différentes de celles des grands, les toux des tout-petits semblent venir de plus loin, beaucoup plus loin, de plus loin que des poumons, de plus loin que d'en bas. Les toux des adultes sont une gêne, elles déchirent et froissent des papiers gras dans nos mains, elles sont toujours trop près.

Le colportage reprend. Les commérages s'appuient sur la discrétion. Ils y vont fort, puisque personne n'est supposé les entendre, leur obscénité côtoie ma soif et s'y accorde, il faut que j'arrête de les écouter, que je me relève. Il faut que je boive.

Il est toujours midi depuis tout à l'heure.

Lorsque je me redresse, je m'interroge sur le petit, le minuscule. On ne sait pas ce qui se passe dans l'envergure des ailes d'une libellule. On ne sait pas ce qu'il y a de tremblements de terre dans la chute d'un caillou. C'est le genre de choses que je me dis et qui l'agaçait tellement. Après l'hiver, j'avais perdu les corbeaux de vue, je commençais à regarder ces petites choses de rien comme la naissance des feuilles sur les arbres et la sensation de chaleur qui l'accompagne. Je voyais les chemins feuilleter et qu'il parte me semblait aller contre le printemps. Le printemps était une chose parfaitement impossible. Rien ne pourrait plus reverdir, rosir, s'empourprer, fleurir. Je regardais la maison en dessous de la route, au-dessus de la rivière, cette maison entre route et rivière qui s'appelle la Source Suprême et que nous surplombions à chaque fois que nous allions en rando. Elle nous faisait rêver juste à cause de son nom. Je la regardais désormais comme notre chez-nous perdu d'avance, alors que nous n'étions jamais, jamais descendus jusque-là.

Je suis tout en haut maintenant, nous entrons dans le plein été, il est midi pour de vrai cette fois, je mange mon sandwich, je bois. Je regarde en face de moi l'horizon devenir plus adroit, presque précieux, sur l'autre corniche, où

les minuscules saillies des feuilles des arbres imprègnent le ciel auquel elles se polissent. Je n'arrive pas à voir quels sont ces arbres dont les branches permettent aux feuilles de se frotter si consciencieusement au ciel. On dirait qu'ils sont sur la pointe des pieds. Je ne sors pas mes jumelles. Je me suis adossée à la cavité, je vois le ciel se désépaissir un peu. Je reprends mon souffle. L'air me paraît habitable enfin. Oui, l'air est enfin habitable. Très vite, un vent d'est me rejoint, les nuages transportent l'ombre, d'un côté à l'autre des falaises, bien au-dessus de la rivière, là où les baigneurs ne doivent pas en avoir senti une miette. Je m'interroge sur les vies racontées par ces corps de l'eau, microbes de la rive vus d'en haut, est-ce que j'en sais plus qu'eux, d'avoir entendu ce qui ne me regarde pas, d'en savoir autant sur eux et leurs amis, est-ce que je les connais. Je ne connais personne, et lui pas plus qu'un autre. Je n'ai rien fait pour le retenir. Nous avons passé le printemps enfermés, sans se parler, sans se toucher, sans marcher, et puis l'été est venu dans sa tête comme une limite, un ultimatum. Nous y sommes jusque-là, maintenant, dans l'été. Je sais qu'il fait presque trop chaud pour les randonnées. Je secoue mon sac pour prendre le fruit, mon dessert, et le livre, pour faire durer ma pause. Ne trouvant rien je mets ma main soudain mordue au sang. Un écureuil s'enfuit en emportant ma peur ma surprise mon cri, il avait dû trouver là refuge et nourriture pendant que j'écoutais les commérages des nageurs. Je me demande si j'ai crié assez fort pour être entendue d'en bas.

LE PUZZLE

Tout le monde venait le voir, même d'en bas, même de loin on venait le voir. Il était mentionné dans des guides. Il était si beau, ses formes étaient si spéciales, il était la star du plateau, et ça nous dérangeait un peu, ma femme et moi. Surtout elle. Quand nous nous étions installés dans cette ferme, elle avait d'abord tiqué à cause de la route. Je l'avais prise dans mes bras, c'est une vicinale, chérie, personne ne vient par ici, sauf exprès, ce sera pour nous voir. Et pour le camion du lait ce sera bien pratique, pas de demi-tour. Nous n'avions pas fait attention au vieux tilleul. Un de ces vétérans comme on trouve encore, de moins en moins, mais encore, quelques-uns, au bord des routes, devant les cimetières, les places, les églises. Dit de Sully à tort, mais là n'était pas la question. Nous ne pensions pas qu'il était si célèbre, et célébré. Toutes ces années passées ici, elle et moi, puis elle et moi et notre fille, nous avons assisté au spectacle. Nous regardions ses admirateurs regarder l'arbre, nous regardions les photographes le photographe, plus rarement, mais c'est arrivé, les peintres le peindre et les sculpteurs le sculpter, tous ces gens dès l'ouverture des routes au printemps, venus d'en bas, de la vallée, de la ville. Parfois ça nous faisait vendre quelques fromages, mais pas si souvent. Nous nous interrogeons sur leurs intentions, et nous nous amusons de leurs commentaires quand la porte était ouverte.

Seulement, ma femme s'agaçait de ne pas être tranquille, au moment où l'on pouvait enfin sortir. Elle en avait marre d'être dérangée dans son jardin, dans ses occupations, l'étendage du linge, la préparation du lit de semence. Notre jardin, de l'autre côté de la route, s'étendait à partir de là, à partir du tilleul. Notre petite fille ne se posait pas tant de questions. Elle était née ici, elle n'avait vécu qu'en compagnie de l'arbre. Dans la fenêtre de la cuisine, pour peu qu'elle monte sur une chaise, il y avait toujours eu des visiteurs au printemps. Elle s'installait parfois dans l'évier, car l'évier était juste sous la fenêtre, elle jurait ne pas avoir froid. Elle se faisait sortir de là par sa mère

encore souriante qui voulait trier la salade. Je plaisantais en disant que j'allais arrêter les fromages et construire un parking payant.

Notre petite fille, ce qui l'intéressait, elle, c'étaient les images. Elle regardait le regard des gens, elle cherchait à savoir quelle partie de l'arbre les intéressait le plus, elle avait parfois le toupet de leur demander une copie des photos. Elle regardait les variations des regards sur l'arbre, les cadrages, la lumière. Elle nous parlait de tout ça avec ses mots d'enfant, là il est près, là il est loin, là il est embrumé, elle confondait souvent brume et rhume, et l'arbre était enrhumé au moindre brouillard ou quand devenait flou le regard du photographe. Si les spectateurs manquaient, elle imaginait toute seule toutes les images possibles, les peintures, les sculptures, et surtout les photos. Elle faisait elle-même des petits crobards de l'arbre sous toutes les coutures et de toutes les couleurs.

Nous avons sympathisé avec l'un des admirateurs les plus assidus. Il revenait chaque année à la fonte des neiges, nous prenait du fromage et un peu de notre temps devant un café. Un printemps il est revenu avec une boîte emballée dans du papier cadeau pour notre fille. C'était un puzzle artisanal, fabriqué à partir d'une de ses photos. Il y avait des centaines de pièces aux bords irréguliers, découpés à la main. Ma fille a refait ce puzzle je ne sais combien de fois, pendant les hivers surtout, les hivers qui sont si longs à passer. Elle le connaissait par cœur, parfois elle le composait comme une automate, presque les yeux fermés. On ne s'en apercevait vraiment qu'au printemps, et encore, pas toujours, mais pendant tous ces hivers du puzzle, elle grandissait. Elle ne mettait plus que deux ou trois heures, plus qu'une heure, elle ne mettait plus que quelques minutes pour reconstituer l'image du tilleul. Je crois qu'elle s'est arrêtée quand l'arbre est tombé. Il était mort depuis longtemps déjà, sans doute depuis avant que nous emménagions à la ferme, mais il tenait debout. Il avait tenu debout jusque-là, jusqu'à ce que ma fille soit assez grande pour faire le puzzle en quelques minutes. Au lever, soudain, il n'était plus dans l'encadrement de la fenêtre. En ouvrant la porte à l'heure de la traite, dans cette fin de nuit que sont les matins d'hiver, nous l'avons découvert étendu, ma femme et moi, une masse noire dans la neige encore grise de l'aube, écroulé sans doute pendant la nuit, curieusement sans bruit, sans cette déchirure habituelle à la coupe qui arrache le silence à la forêt plus sûrement que les tronçonneuses. Nous nous demandions comment l'annoncer à notre fille quand nous l'avons vue descendre de l'étage

vers la cuisine. Elle s'est précipitée avec une joie qui nous a laissés sans voix. Sa petite main s'est impatientée sur la poignée de la porte, j'ai dû l'aider à la tourner. Pour elle l'arbre au sol n'était pas plus mort qu'avant, il s'était simplement transformé en cabane. Il n'était plus cette image au-dessus de l'évier qui la fascinait tant, dont le puzzle était devenu trop facile à faire, il était maintenant une maison tout entière, son large tronc offert aux nouveaux jeux de notre petite fille.

Dans cette joie surprise, tout est allé très vite. Nous étions ignorants de tout, vraiment, ma femme et moi. Nous ne savions pas que nous en avions pour si peu de temps. Nous avons commencé par nous disputer sur ces nouveaux jeux dans le tronc de l'arbre. Ma femme les considérait comme les indices d'un mal-être. Elle disait elle se cache, elle se cache parce qu'on se dispute. Je répondais au contraire, nous nous disputons parce que tu vois de la tristesse dans de simples jeux. Elle voulait que notre fille voit un psy, et je n'étais pas d'accord. Nous nous sommes ensuite disputés sur la conduite à tenir face aux admirateurs du tilleul endeuillés, puis sur tout et n'importe quoi, le prix du lait, des fromages, le planning de la traite, le jardin, le programme de la télé, la vicinale, elle me l'avait bien dit, elle n'avait jamais été d'accord pour emménager près d'une route.

Elle disait qu'elle avait été obligée de délimiter son jardin, de parquer son potager, en pleine nature, à cause des gens venus sur la route pour l'arbre, elle qui détestait les clôtures et les marges. Je lui répondais que les barrières étaient des commencements.

L'arbre était tombé de toute façon, nous allions être enfin tranquilles. Nous nous sommes vite retrouvés seuls, oui. Et, tout aussi vite, nous nous sommes retrouvés tout à fait seuls, pas seuls ensemble, seuls chacun de notre côté.

Nous nous sommes séparés et nous avons mis entre nous de l'altitude et des trajets.

Tout ça est loin maintenant, loin dans le temps, pas dans l'espace, car je suis resté là, au bord de la route, d'abord avec ma petite fille, puis complètement seul quand elle a grandi, parce qu'elle a grandi, encore, très vite, encore plus vite que ne se recompose un puzzle. Elle est à la fac dans une ville éloignée. L'arbre n'a pas bougé, il dormira au moins autant de temps

qu'il est resté debout, près de quatre siècles, obstiné comme nous. La vicinale a retrouvé sa solitude, celle de toutes nos routes, ces routes qui ne ressemblent pas du tout aux sombres et massives nationales étalées en bas, mais à des sinuosités inoffensives et blanches séparant nos prés et nos landes, nos routes comme de petites capillarités, circulant à regret et si souvent à vide. Ici sur ce plateau je ne suis pas le seul. Je ne suis pas le seul à être seul. Le plateau recueille tellement de solitudes qu'on pourrait le croire habité. Le plus seul d'entre nous est sans doute ce vieux fou polonais qu'aime beaucoup ma fille, celui du gîte près des éoliennes. Il vient d'ailleurs mais il semble avoir toujours été là. Il débite des histoires farfelues aux touristes venus d'en bas dès que ceux-ci ouvrent la porte de l'abri où il officie. Un type déraciné, perdu dans sa vieillesse. Moi je ne trouve pas ses histoires bien drôles, plus il vieillit et plus elles sont tristes, sordides, malsaines, et je ne veux pas penser à lui, ni à mes voisins, ni à personne d'ici parce qu'alors je me sens encore plus abandonné qu'eux.

Dans ma cuisine il n'y a plus rien, à part une poignée sur une porte, un évier sous la fenêtre, une boîte retrouvée et posée sur la table. Ce qui encombre toute la cuisine, plus sûrement que ces objets et ces meubles, ce sont des amas de silence. Ils se défont un peu quand je me déplace, quand je m'occupe je les balaie, mais dès que je me pose et que je me souviens d'elle, ils prennent à nouveau possession de tout l'espace. Ces amas de silence ont la forme de ces objets et de ces meubles, je crois que c'est comme ça qu'ils résonnent dans la pièce. Je suis allé éteindre la chaudière dans la fromagerie pour tranquilliser un peu le lait. J'ai du temps. Je m'assois à la place où ma fille revient parfois partager quelques petits déjeuners, de loin en loin, comme en permission. J'ouvre la boîte, je suis sûr qu'aucune pièce ne manque, moi aussi je le connais par cœur, et pourtant je n'y ai pas touché depuis que l'arbre est tombé. Je passe mes doigts sur les contours, les sillons de l'image découpée avec soin. Ma terre est cannelée aussi, par l'eau, par l'air, être paysan ce n'est peut-être pas autre chose qu'agrandir les rainures, les moulures, creuser, attendre, et tout retourner à nouveau. Je trie les bords de l'image d'abord, toujours commencer par les bords de l'image, et c'est alors que je trouve des cheveux entre les pièces, des cheveux perdus entre les morceaux de branches en carton, des cheveux de la couleur de ses huit ou neuf ans.

LE CHIEN À CONTRETEMPS

Je n'avais pas compris tout de suite le pourquoi de l'élégance de sa démarche, ni même après tout de suite, je n'avais pas compris jusqu'à ce qu'il atteigne le parc. Précisément ce parc du dimanche où je traînais maman. Je l'avais suivi sans comprendre, jusqu'au parc, à cause de cette démarche oscillante, une façon de se déplacer que je n'avais jamais vue, ni chez un chien, ni chez un humain, ni chez aucun être vivant de ma connaissance. J'étais intrigué et nous étions encore un dimanche, comme lorsque j'étais petit garçon, je n'avais rien de spécial à faire, je recevais très peu le dimanche. Cette démarche me fascinait sans que j'en comprenne la cause. Pourtant, je m'y connaissais en boitillements, en souffrances, en corps déplacés, désorientés, désaxés. Je croyais m'y connaître. J'étais guérisseur. Je m'étais même occupé de quelques animaux de compagnie, à titre très exceptionnel, pour rendre service à des amis. Mais rien à faire, je suivais sans comprendre ce chien blanc et son allure envoûtante, comme s'il marchait à contretemps, un contretemps musical, du reggae. Cette petite musique de rue du dimanche était accentuée, révélée, par le corps sec à poil ras et très blanc de ce chien dont je ne savais pas non plus déterminer la race. Un bâtard probablement.

Il s'était arrêté devant la folle au téléphone, s'attardant pour renifler dans ses jambes. Tout le monde la connaît, presque personne ne fait plus attention à elle, à sa conversation.

À première vue, de loin, vous ne pouvez pas vous rendre compte qu'elle fait semblant. Tant que vous n'entendez pas sa voix, tant que vous ne faites pas attention à son corps, à sa posture, à ses vêtements. Mais si vous vous approchez, vous comprenez.

Vous remarquez son accoutrement, son corps de rue, sa faiblesse, et sa drôle de voix. Vous ne remarquez pas tout de suite le caddie. Elle est assise tous les après-midi sur le trottoir surélevé du centre-ville, les pieds sur la

chaussée. Elle a toujours les mêmes bottines usées. Tous les après-midi elle est là, dans l'effervescence des courses et qu'il pleuve ou non, même pendant les soldes, même bousculée, même moquée, même observée. Parfois, mais c'est plus rare, elle déambule dans les rues adjacentes. Tous les après-midi elle reprend la même très longue discussion au téléphone portable, avec les mêmes mots inaudibles, la même animation des mains et les mêmes exclamations et fous rires. Son interlocuteur fantôme doit avoir les mêmes réponses, au même moment, tous les après-midi. Vous ne savez pas, personne ne sait, si elle joue à être comme les autres femmes de la ville, volubiles et préoccupées, jouer à avoir l'air de, ou si cette conversation jamais finie, toujours reprise et toujours recommencée, l'aide à passer un temps beaucoup trop long entre la fermeture et la réouverture des foyers d'accueil. Si ça lui donne l'impression d'exister, de parler à quelqu'un.

C'est à sa voix surtout que vous comprenez qu'elle n'a pas d'interlocuteur. Cette voix est incompréhensible. Elle est obstruée par un bruit de nez qui couvre ses mots. Dès qu'elle se met à parler, son nez gémit comme un bébé. Sinon, il se tait. Si vous la voyez ne pas parler, vous n'entendez rien, elle respire normalement, sans difficulté, discrètement. Mais quand elle parle, quand elle se met à parler au téléphone, car vous ne la verrez jamais parler ailleurs ou autrement qu'au téléphone, un téléphone, vous le comprenez maintenant, hors d'usage, sans doute trouvé dans une poubelle, quand elle parle à ce téléphone, son nez fait un bruit, un gémissement continu, un gémissement continu de bébé. Pourquoi ce nez fait ce bruit ? Elle ne s'entend plus parler elle-même sans doute tant ça gémit, quelque chose remonte de profond, ça brouille tout ce qu'elle dit, ce tout petit gémissement d'enfant, gonflé dans son corps de femme abîmée. Pourquoi cet enfant gémit, ce petit nez, quelque chose d'un petit bébé, qui se réveille, qu'est-ce qu'il a, ce petit nez, à gémir, à pleurer en elle ?

J'ai souvent pensé recréer son histoire familiale, son enfance, je croyais comprendre, la comprendre. Je croyais tout savoir, il n'y a pas si longtemps.

Je savais conjurer. Je savais contourner beaucoup de choses, canaliser les émotions, guider les vibrations, les chaleurs, je croyais maîtriser ce qui me traversait. La main guidée par une différence thermique ou vibratoire, je savais ranger les choses et les corps au bon endroit. Je me vantais d'être tout, conjureur, barreur, charmeur, coupeur de feu, rebouteux, énergéticien, magnétiseur. J'avais redressé une femme avec une distonie cervicale, trente

ans la tête penchée, et puis soudain droite, grâce à mes seules mains. Je me croyais redresseur de tout.

Il faisait très beau et les ombres des arbres bordant les allées du centre-ville tachetaient nos pas, elles se dispersaient devant le chien, il semblait les égayer de son museau levé, avant qu'elles ne retombent sur son dos offert comme une page, puis glissent le long de sa queue dont le balancement reprenait la cadence féerique. Un chien galant, endimanché, voilà ce que je me disais, jusqu'à ce que je lui ouvre le portail du parc et me déporte un peu devant pour le laisser passer.

Il lui manquait la patte avant gauche. Il avait reporté toute son allure sur ce manque. Je l'ai regardé courir – danser – vers son maître, un clodo vieillissant, prématurément sans doute, avachi sur un banc près du grand tilleul qui accueillait dans son ombre et dans mon souvenir les lectures de maman. Il s'est penché vers le chien en grognant et j'ai pu voir son visage. Il m'a rappelé mon copain d'un jour, Jérémie, mon copain d'un dimanche avec maman. Mais lorsque je me suis assis près d'eux, déconcerté et perdu dans mes pensées et ma mémoire, essayant à la fois de comprendre comment j'avais pu passer à côté d'une amputation sans la reconnaître, et comment je pouvais retrouver mes rares moments de complicité avec ma mère distraite et fatiguée, j'ai su que ce n'était pas lui, et je me suis souvenu d'autre chose. J'ai retrouvé un souvenir oublié et pourtant récent, un souvenir qui me mettait très mal à l'aise et dont justement je ne voulais pas me souvenir. Sous le banc où son maître s'était à nouveau affalé et ronflait, le chien léchait son moignon avec une tendresse étrange. Il semblait paisible, couché dans les deux ombres condensées du corps massif de son maître et du tilleul de mon enfance. Il prenait soin de son infirmité du bout de la langue. Pour moi conjurer quelqu'un était un acte d'amour, je sentais les vibrations, le chaud et le froid à l'intérieur du corps des gens, je sentais que j'étais avec quelqu'un. Quand je venais de souffler, c'était un souffle de paix, je prenais le mal et après je le jetais, ce n'était pas un métier, c'était une mission, je l'avais acceptée, j'avais répondu à une conviction intime, celle que je pouvais soulager les gens, je me sentais guidé. J'ai repensé à cette femme, cette femme dont je ne voulais pas me souvenir. J'avais guéri sa jambe très déformée et douloureuse après un accident de voiture dans sa plus jeune

enfance. Elle était revenue pour me supplier de la lui rendre. Sa demande était déchirante, elle voulait retrouver sa jambe d'avant, sa souffrance, son boitillement, son corps de travers. Ils étaient toute sa vie, ils étaient les souvenirs de son père, mort dans l'accident, ils étaient son habitude, son monde, son enfance, je lui avais retiré tout ça. Mais je ne savais pas remettre de travers. Je n'avais rien compris, rien entendu, rien écouté. Je croyais soulager les gens, alors que je ne faisais que sculpter les silhouettes et peindre les peaux à ma convenance, qui était aussi la convenance de tous, tous sauf elle. Je rendais les peaux lisses, je séchais les suintements, j'effaçais les brûlures, je remettais les articulations d'aplomb, je rendais les gens à la mesure commune. Guérir ce n'est pas ça, non, mais j'y croyais encore jusqu'à ce jour du chien, jusqu'à ce dimanche sous le tilleul où j'ai pris la décision de tout arrêter, d'arrêter d'imposer les mains, d'arrêter d'imposer le bien.

OceanofPDF.com

MAJEURE EN ÉTÉ

Je me souviens parfaitement de ce jour de juillet 1974. On était tout près du soir, et le père dehors, devant la maison, à jouer aux boules, comme tous les soirs d'été. Ce jour-là, mon corps s'est tordu tellement j'étais libre. Je n'arrivais pas à y croire. Encore aujourd'hui, trente-sept ans plus tard, je sens les écureuils s'arc-boutant sous mes côtes. J'avais de la peine à respirer et pourtant en quelques secondes j'étais libre, non, délivrée. Et cette délivrance me coupait le souffle.

Normalement, je n'avais pas le droit d'écouter la radio.

Par le président de la République : Valéry GISCARD D'ESTAING.

Je n'avais le droit de rien d'ailleurs. Mais le père était dehors et la mère aux courses. L'air dans cette maison était celui d'un panier à linge sale, humide, putride pour le dire clairement. Il sentait le savon noir, la sueur, la poussière et aussi, mais de très loin, l'odeur des vignes où les raisins étaient doucement le soleil pour arriver à maturité. Encore deux mois avant les vendanges. J'étais dans une solitude jalouse, régulièrement souillée par les échos rageurs de la triplète, deux équipes de trois mâles dans la chaleur forcément ça vocifère. J'étais à genoux pour gratter le carrelage, le visage dans le mouillé, dans l'odeur de la serpillière et la morve de mes larmes. J'ai entendu le bruit métallique et triomphant d'un carreau, les cris de stupeur envieuse. Je me suis relevée pour chercher un mouchoir et j'ai vu le poste, l'objet culte du vieux, sa propriété, son bien, contre lequel il restait collé des heures, l'oreille siamoise. Comme je pouvais le détester.

Le Premier ministre, Jacques CHIRAC.

Je le détestais si fort, le père, que je crois parfois le détester encore, même mort. Même mort il fait autant de bruit que vivant. Un bruit dans ma tête. Un bruit fort qui me sort tout petit par le nez, comme filtré par ma propre respiration. Comme un gémissement. Le père ne parlait jamais, mais moi j'entendais tout ce qu'il ne disait pas, tout ce qu'il ne criait pas. T'es moche ma fille. Je vais t'apprendre la vie. Tu te crois maligne avec ton bac. Mais tu crois quoi ma pauvre fille ? Tu crois que les études ça va t'apprendre la vie ? Ah mademoiselle a lu, mademoiselle a des lettres, mais mademoiselle n'est même pas foutue de repasser correctement les chemises. Une feignasse. Il pensait très fort ces mots qui me mettaient par terre, parfois la mère me ramassait pour me les redire, à voix haute, elle, des mots à côté de moi, beuglés tout près de mon visage, mais pas dans ma tête. La mère, elle, elle parlait pour de vrai, souvent, et aussi elle criait, mais à moi ça ne me faisait rien, parce que ça ne me rentrait pas à l'intérieur aussi précisément que le silence collant du père, plein de ces non-dits plus lourds que des mots, et tellement plus efficaces. Son regard sur moi était une insulte déjà.

La vieille, elle, elle était moins violente, mais elle avait peur de lui. Cette peur était tout entière contenue dans une brutalité sournoise. Elle était prescriptive. La mère usait d'une violence préventive. La mère me donnait des ordres pour éviter les remarques du père. Je faisais le ménage, la bouffe, je cirais les chaussures du vieux. Depuis que j'avais le bac, ça faisait un an, fini le lycée, et la fac, rêve, tu crois pas qu'on va te payer des études. Pour ce que tu vas en faire. Il y avait eu Mai 68 dans la radio du vieux, alors la fac pas question, le bac ça suffisait largement, bien beau d'ailleurs, dire qu'ils m'avaient permis d'aller jusque-là. Pour ce que j'allais en faire. Si c'est pour finir comme ces hippies drogués, ces bourrus trotskistes dont on parle à la radio, anarchistes, c'est pareil, des voyous d'intellos.

Le ministre d'État, ministre de l'Intérieur, Michel PONIATOWSKI.

Ils ne m'ont jamais battue. Leur cruauté était rangée dans les mots, pliée et repliée dans leurs phrases. Dans les phrases de la mère et dans le mutisme du père. Si je désobéissais, il prenait une bouffée de silence plus grosse, et expirait tout son mépris dans une haleine avariée, trop longtemps retenue.

Sinon, il agressait verbalement la vieille. Parce qu'à la vieille, il ne pouvait pas lui parler sans rien dire, elle n'aurait jamais compris. Mon père exerçait seul sa saloperie de puissance paternelle périmée. Il répétait souvent à la mère des trucs du genre mais ta gueule, la mère, l'autorité parentale mon cul, connerie de gauchos, dans une famille y'a qu'un chef. Il lui braillait ses convictions de facho, mais la mère, elle ne risquait pas de finir féministe, parce qu'elle encapitait rien à rien à la politique. Occupe-toi de tes mamelles, la mère, t'es même pas fichue de te faire obéir par celle-là. J'étais souvent celle-là, l'autre. Mais regarde-la.

Parfois je répondais à la place de la mère, j'osais dire mais arrête, c'est pas de sa faute, la pauvre. Pour mon insolence, je finissais recluse dans ma chambre.

Il ne supportait aucune contradiction, aucun commentaire, aucune parole, aucun argumentaire, sauf ceux de sa radio d'État.

Le garde des Sceaux, ministre de la Justice, Jean LECANUET.

La soirée pétanque d'été c'était comme la radio, sacré, ridiculement inamovible, sauf miracle de la pluie. J'avais le corps sur le qui-vive, parce que le père rentrait toujours énervé d'avoir perdu. Tous les soirs, il grimaçait en me voyant, une grimace silencieuse, et ça voulait dire que le ménage était mal fait, ou la lessive pas sèche, le repas bâclé, ça voulait dire que la mère trouverait à redire, à sa place, et parfois avant même qu'il ne rentre, qu'il ne grimace en silence. Parce que la vieille, elle savait comme moi qu'on était presque le soir, alors elle préférait vociférer à l'avance. Je les connaissais par cœur, les engueulades prophylactiques des soirs d'été.

Les fins d'après-midi, j'étais donc invariablement à genoux, en sueur, et la mère debout à côté, à reprendre mes gestes, t'en as laissé à droite, et là, fais attention un peu, qu'est-ce que t'es pas soigneuse ma pauvre fille, je t'ai bien appris, pourtant, t'écoutes jamais rien.

Mais cette fin de journée-là, en juillet 1974, elle n'était pas comme les autres.

Le père avait tendu à la mère la liste des courses de la veille. Elle était froissée et sale parce que, pris d'un doute mesquin et soudain, il avait été fouiller la poubelle pour reprendre cette liste et vérifier. Des fois qu'il puisse

lui reprocher quelque chose. Des mots étaient soulignés, elle avait oublié au moins deux trucs. Alors fissa et confuse elle était repartie au supermarché. J'étais seule dans le bruit moite du ménage au sol et l'écho terreux des déflagrations des boules de pétanque, qui entrait, atténué, presque inoffensif, par la fenêtre ouverte.

Cette fenêtre, je penserai à la refermer, avant d'allumer la radio.

Le ministre de la Défense, Jacques SOUFFLET.

Avant mes fugues, j'avais toujours bien consciencieusement fermé la porte et toutes les fenêtres. Les trois fois. Les gendarmes avaient sonné. Les trois fois. Le vieux leur avait ouvert et m'avait tirée à l'intérieur dans une aphasie épaisse et honteuse. Les trois fois je m'étais fait prendre. Je n'avais plus essayé. J'attendais mes vingt et un ans avec patience et rage. Encore un peu moins de deux ans. Une ténacité, une détermination, qui me faisaient briquer le carrelage en pleurant, en silence. Si on peut appeler ça du silence. Ne rien dire. Se résigner. Les larmes ça se mélangeait bien au savon noir, mais la morve non, quand la rage débordait ma patience, alors je me souviens, ce jour de juillet il y a plus de trente-sept ans, je me suis redressée pour aller chercher un mouchoir. Je suis passée devant la radio, et j'ai eu cette envie, cette envie folle d'écouter ce que le père se mettait dans l'oreille (bien ajustée l'oreille, pour être le seul à entendre les infos).

Le secrétaire d'État aux Départements et Territoires d'outre-mer, Olivier STIRN.

Les boules se sont cognées à nouveau quand je me suis mouchée, encore un carreau parfait. Le choc m'a décidée. Je pouvais respirer toute la poussière soulevée par la boule. Mon père devait perdre, ça puait la rancœur à travers la fenêtre ouverte, une odeur rance, un mélange de sueur et d'aigreur, si familière. Je sentais aussi l'odeur des autres, ceux qui transportaient même propres un relent de gasoil partout où ils allaient, ceux qui n'avaient pas plaint l'eau de Cologne, ceux qui sentaient la vigne en train de mûrir.

Je me demandais comment refermer la fenêtre sans me faire voir. Je me suis avancée à quatre pattes, puis je me suis hissée jusqu'au bord tout doucement. J'ai aperçu le geste du père, crépusculaire et emphatique, levant la boule vers son visage pour viser. Au moment où son regard a disparu derrière la boule, j'ai vite refermé les battants. Je me suis accroupie dans le même mouvement, et j'ai tendu le bras vers la radio.

L'Assemblée nationale et le Sénat ont adopté la loi n°74-631 du 5 juillet 1974 fixant à dix-huit ans l'âge de la majorité.

Je suis restée quelques secondes accroupie, avec cette torsion du corps comme un mal de ventre jusqu'aux yeux, aux genoux, de partout. Les écureuils prisonniers de ma poitrine cognaient pour sortir. Ce remue-ménage était un mal qui ne faisait pas mal, juste il me tordait, essorait mes muscles, et quand j'ai réalisé, quand j'ai réalisé ce que j'entendais, je me suis détendue d'un coup. Je me suis relevée. Le père m'a vue. Je l'ai vu me voir et sans reposer les boules, qu'il tenait lourdes dans chaque main, je l'ai vu se diriger vers la maison. J'ai couru chercher mes papiers, un peu d'argent. C'était facile, c'était tout au même endroit, dans le grand tiroir du buffet, même pas fermé, avec les enveloppes, les timbres, tous les papiers d'identité de toute la famille, et des élastiques, des trombones, des conneries de paperasses.

J'ai monté le volume de la radio et je suis sortie à sa rencontre.

J'ai entendu autour de moi les commentaires ahuris des voisins, la radio en fond, le mutisme en miettes du vieux quand je l'ai dépassé. Il m'a parlé je crois bien. Il a dû me traiter de folle, de pauvre fille, je ne sais plus, ses mots comme ceux de la mère étaient à côté de moi, pas dedans, il pouvait bien l'ouvrir pour la première et dernière fois, sa grande gueule miasmatique de chef de famille. J'étais majeure, c'est ce qu'ils venaient de dire à la radio.

Je suis partie en marchant dans la partie de pétanque, en dérangeant l'ordre des boules. L'année précédente un chanteur avait crié *le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir*. Mon père n'avait plus aucun pouvoir sur moi, il pouvait la mettre sur le buffet, sa vétuste puissance paternelle, ma mère y ferait bien la poussière à ma place. J'étais toute sale d'avoir astiqué le

carrelage. Je n'avais pas de valise. J'étais dans une fin d'après-midi de sueur et d'écureuils agités, je sentais le savon noir. Mais j'avais un mouchoir, quelques billets, mes papiers, le monde ouvert qui me prenait tout entière dans son odeur de raisins ensoleillés.

OceanofPDF.com

LE RACCOURCI

Je lui ressemblais tellement, ils sont troublés, ils pensent la voir, la voir revenue, la voir revenir. Ils me prennent pour une revenante. Je ne suis jamais revenue pourtant, je n'ai plus jamais revu ma famille, depuis. Depuis je ne sais plus quand. Si, je sais, depuis la mort de notre grand-mère. Ils me parlent de cette fois où j'étais déjà une autre, ou plutôt une autre était moi, au mariage de ma petite cousine, quand une femme a cru être moi, invitée par erreur par ma cousine, la mère de la mariée, celle à qui je ressemble, ressemblais tant. Comme si prendre la place d'une autre c'était tout moi. Mais maintenant ma cousine est morte et c'est bien moi, ils le savent, qui suis là, moi et pas une autre, moi qui lui ressemble tellement. Pas elle. Nous avions aussi presque le même âge, à quelques jours près. Nous étions des sortes de jumelles ratées. Je suis moi maintenant, moi seule. Je ne suis ni ma cousine ni cet imposteur malade et paumée au mariage de sa fille.

Il est assez tard et nos ombres sont longues dans les allées du cimetière, nous marchons dos au soleil avec nos ombres devant nous, comme si c'étaient elles qui conduisaient la procession. Ma cousine m'a précédée dans cet endroit où les ombres ne dépendent pas du soleil. Elle voulait être incinérée, mais ses enfants s'y refusent. De toute façon, elle a déjà brûlé, elle s'est tuée dans un accident de voiture, et la voiture a pris feu. Elle a cramé avant ses funérailles, nous n'avons pas grand-chose à enterrer. Moi je crois qu'elle a décidé de se tuer, je crois que c'était volontaire. Elle n'avait jamais cru dans la vie, malgré ses enfants, son mari, elle n'était pas vivante. Je la connaissais bien, avant, avant son mari, avant ses enfants, avant qu'elle fasse semblant. Elle s'est menti une vie confortable, oubliant ses peurs de petite fille, mais les peurs sont revenues, une fois les enfants grands, les peurs étaient à nouveau là, les peurs avaient toujours été là, sans doute. C'est ce que je crois, mais je n'en sais rien, nous nous étions perdues de vue. Je crois la connaître mieux que personne, même morte. Parfois, c'est comme si je me

connaissais moi-même, à cause des regards des autres sur moi, à cause de ces mots, tu lui ressembles à s'y méprendre. On ne peut pas se connaître soi-même, on peut juste attraper des mots et des images dans la tête des autres, pour essayer d'y voir un peu plus clair en nous.

J'ai fait la route, j'ai fait la noce, comme on disait à notre époque, je suis une des dernières hippies, tout l'inverse de ma cousine, mais ce que je fuyais c'était peut-être la même vie. La même peur de la vie, la même envie de vivre, pourtant, mais une envie tellement impossible, tellement irrésolue. Lorsque nous étions adolescentes, elle disait qu'elle voulait échapper à cette guerre qu'était la vie. Je lui répondais que le seul moyen d'échapper à la guerre, c'était de la faire. C'était de vivre. J'étais partie après la mort de notre grand-mère, direct depuis le cimetière, en stop jusqu'à la gare. Elle seule était au courant de mes projets, quelques mois avant nos dix-huit ans. Je crois que je me suis jetée dans la vie comme elle a jeté sa voiture contre la glissière de sécurité.

Les secours ont retrouvé la carcasse dans les fourrés de genêts qui poussent partout leur parfum jaune, les genêts des bords de routes. Les myosotis, pas plus que les genêts, ne sont des fleurs domestiques. Comme les myosotis dont on peut voir les points bleus et mauves jusque dans le béton des banlieues parisiennes, les genêts poussent partout, jusqu'au bord des routes, des autoroutes. Les myosotis bleus étaient ses fleurs préférées. Je lui avais appris qu'ils s'appellent se souvenir en allemand et ne m'oublie pas en anglais. J'en ai amené pour nourrir sa tombe. Faire un peu de poids sur le cercueil presque vide. Mais mon bouquet ne pèse pas lourd et c'est tant mieux. Elle disait souffrir de son poids, c'est ce que m'ont rapporté ses enfants, elle disait souffrir de son poids malgré sa minceur et ils ne comprenaient pas. Moi si. Je comprends. Elle souffrait du poids du corps qui pèse des tonnes quand on ne veut plus vivre. Elle est morte brûlée et légère, son corps n'était plus que des cloques, de l'air noirci.

J'ai peur qu'elle soit lourde, quand même, dans ma mémoire, dans celles de ses enfants et de son mari, dans celles de ceux qui se souviendront d'elle, y a-t-elle pensé ?

Je suis revenue exprès pour l'enterrement. Sa fille m'a retrouvée par internet. J'ai refait la route en voiture de location, en sens inverse, de la gare au cimetière. Je me perdais un peu, après tant d'années, j'ai demandé mon chemin pour le cimetière et une gentille dame m'a indiqué un raccourci. Le

raccourci était si facile à trouver que je suis arrivée bien avant l'heure. Quelque chose n'allait pas, et ce n'était mon avance, non, c'était le chemin que j'avais pris, le raccourci. J'étais perdue. Je n'étais pas perdue sur la route, mais dans ma tête. C'était allé trop vite, ce retour avec le raccourci. Le trajet vers le cimetière n'était pas une question de temps, ça m'était égal d'être en retard, d'être en avance, ce trajet était un parcours, avec des étapes à franchir dans la ville. Le raccourci évitait le centre-ville, il évitait la banlieue, et ce que nous appelions la zone, la zone d'activités et la zone commerciale, cette ville après la ville qui nous faisait peur et nous attirait lorsque nous étions enfants. Le raccourci était une route à travers champs qui m'avait conduite presque directement de la gare au cimetière. Mais moi, j'avais des étapes à franchir, des étapes dans la ville, la rivière à son bord, entre le centre et la zone, le pont de fer étroit entre les deux où la ville semblait s'étrangler et où les embouteillages étaient aussi un temps du parcours, la zone elle-même, les friches industrielles, les espaces transitoires, j'en avais besoin pour passer d'un monde à l'autre, j'avais besoin de bornes, de segments, de traversées, j'avais besoin du pont, pour passer d'une réalité à l'autre, d'une vision de réalité à l'autre, de la sienne à la mienne.

J'avais besoin de revenir. Revenir à elle, à nous, revenir à moi.

J'ai fait demi-tour et j'ai repris la route ordinaire, la route en sens inverse. Je suis arrivée dans sa réalité juste au moment de la descente du cercueil. Juste à temps pour balancer mes myosotis et éclairer l'ombre de petites pastilles bleues. Cette réalité était rassurante pour moi, pour elle. Je savais ce qui lui faisait le plus peur, à elle, c'était la vie que j'avais choisie, celle où rien n'est connu. Elle avait tenté de me dissuader de partir, elle me disait qu'ailleurs c'était pareil qu'ici, mais en pire, car rien n'était connu. L'inconnu, c'est ce qui la rendait si vulnérable. Maintenant nous sommes rassurées, elle et moi. Nous savons où nous sommes. Elle n'a plus de poids et moi je suis revenue.

LES LANGUES MATERNELLES

(À ma grand-mère Angèle)

Je vais vous parler en français, parce que vous autres, vous ne connaissez plus ma langue. Et c'est tant mieux. C'est une langue de solitude, de fatigue, d'hivers si longs à passer. Vous autres, vous parlez des mots confortables. Je suis heureuse de savoir que mes enfants pourront parler à leurs propres enfants avec ce confort moderne dans la bouche. Mes enfants vivants. Oui, je suis heureuse de savoir ça. Mais je ne m'en rends pas compte. Pour l'instant, je ne sais pas vraiment tout ça. Je ne peux qu'en rêver, rêver du confort des mots.

Pour l'instant, et ce n'est pas un instant, c'est presque une semaine déjà que ça dure, je suis au lit, et je ne supporte plus rien. Plus rien à mes oreilles, mes yeux que je ne peux plus ouvrir, et rien et tant de choses à ce ventre où la douleur commence et revient, après avoir fait le tour de tout mon corps. Tout le tour de mon corps à partir du ventre. Et retour au ventre. Une semaine pour me débarrasser de cet enfant qui ne doit pas être. Et tant de doutes. Je suis jeune encore, elles me disent, celles d'À Falir, j'en aurai d'autres, des gosses. Peut-être. Sans doute. Mais si ça doit faire aussi mal, et même plus, à naître, alors je n'en veux pas. Je ne peux pas le dire à mon homme, que je n'en veux pas d'autres. Il ne comprend pas, ça ne peut pas faire si mal. Pas au point de rester si longtemps couchée alors qu'il n'y a personne pour la traite. Seulement celles d'À Falir pour s'occuper des repas, du linge, du ménage. Il ne peut pas comprendre, alors il marche, là, dans la maison vieille, et ses pas me mettent des cris. Des larmes dans la gorge, mais je ne peux pas crier, pas encore.

La maison vieille, elle n'est pas vieille encore, puisqu'on n'a pas construit la neuve. C'est le pauvre Pierre qui voudra la construire, la neuve. Mais Pierre n'est pas né, il n'est pas mort. Il n'existe pas encore. Ni la pauvre Manou, ni les autres. Aucun de mes dix enfants vivants ou morts. Ni vous autres, vous autres à qui je parle et qui venez d'un autre millénaire. Mais vous n'êtes pas

venus encore, vous n'êtes pas là, et je me sens seule. Je n'ai rien à dire à mon homme, rien à dire à celles d'À Falir. Je ne parle à personne, je ne parle pas, ni en français ni dans ma langue, je suis seule avec moi-même, et moi-même c'est cette douleur à mon ventre. Je ne suis plus que mon ventre. Mon ventre devient tout mon corps. Mon corps s'étire et se rétracte dans cette chambre, l'épouse, au point que marcher sur le sol c'est marcher sur mon ventre. Mon ventre est le plancher, mes contractions parlent les sons grossis des lattes habituelles, celles sur lesquelles on marche si souvent, plus souvent qu'ailleurs. Elles grincent parce qu'on les utilise plus que les autres, elles nous répondent. Nos quotidiens les sollicitent. Je ne sais pas si les mots usuels, les mots plus souvent prononcés que les autres, grincent autant. Je suis ces lattes, ces sons, ces grincements, ces habitudes, ces mots. Je ne parle plus que cette langue de la douleur. La maison vieille elle est quand même pas bien commode. Le parquet de bois, je voudrais l'arracher et le brûler. Les pas de mon homme dessus me sont insupportables. Oh s'il vous plaît mettre du carrelage, comme dans vos maisons modernes, du linoléum, mais je ne connais pas ce mot encore. J'ai mal de partout quand cet homme qui est mon mari marche. Ce sont nos vies ces sols, ces marches, ces bruits d'ennui. Ces habitudes grincées. Je le supplie sors, mais sors ! Il hausse les épaules, s'assoit près de moi, et commence son livre.

Le mari, il lit tout le temps, et fume. Son haleine chaude met de la buée et de la fumée sur la fenêtre prise dans la glace. Quand on me demande où je l'ai mis, l'homme, je réponds automatiquement, dans un livre, où tu veux qu'il soit ? Ici, vous savez (mais c'est une façon de dire, vous autres vous ne savez pas ces petites manies de notre vie et de notre langue), ici, quand on ne trouve pas quelqu'un, on cherche sa femme ou sa mère ou sa fille, toujours, et on la questionne avec cette tournure qui doit vous paraître un abus, un abus de langage, où tu as mis le mari ? Ou bien, mais où tu as le Pierre ? Ou bien encore, tu l'as où, le père, où tu as laissé le fils ? Nous autres parlons des liens de famille en lieux et possessions. Comme si les femmes conservaient les hommes et les mettaient dans un endroit, les savaient là, et voilà, c'était rangé. Dans la glace de la fenêtre, je vois les fontes provoquées par le tabac exhalé du mari, je vois son attente et sa présence toute en lecture, loin de moi. Si loin de mon regard fermé. Je regarde la glace, et la douleur me ramène encore à moi-même. Je me déteste. Je voudrais me

passer de moi, et voir, pouvoir voir, voir cette glace, je me dirais il fait froid. Mais il fait seulement mal, si mal.

Je me console en me disant que le progrès est bientôt là, je le sais, celui que vous connaissez, vous autres, je le sais comme je sais qu'il y aura la guerre, à nouveau, la première à peine finie déjà la deuxième, la dernière guerre mondiale, enfin je me comprends, c'est loin d'être la deuxième, c'est loin, très loin d'être la dernière, mais je ferai comme tout le monde, des abus de langage, j'abuserai du langage, oh oui, tant que je pourrai, j'abuserai de votre langue, du français, du progrès, je ferai comme tout le monde.

Celles d'À Falir m'ont raconté la vie d'une cousine montée faire les études. Elles disent « la » cousine comme s'il n'y en avait qu'une. Les cousines sont nombreuses, à À Falir comme partout ici, mais elle, cette cousine-là, elle est à part. Elles ne m'ont pas parlé des études de la cousine mais de la ville. J'en ai rêvé avec elles, en regardant des prospectus envoyés par la cousine, la dernière fois où je suis allée à À Falir. Quand je dis à mon homme que je vais à À Falir, j'ai l'impression de bégayer dans votre langue. Quand je le lui dis, je ne bégaie pas, mais si je dois en parler, vous en parler, en français, ça me fait bégayer bien sûr, je sursaute. À À Falir comme un saut dans le temps, dans les prospectus de la grande ville, cette ville de magasins, de confort, avec des toilettes et même l'électricité. Au Fau, il n'y a pas d'histoire comme ça, ici, il n'y en a pas.

J'habite le Fau depuis mon mariage, les sœurs du mari sont aussi mariées et parties, et la maman est morte il y a quelques mois. Nous étions celles du Fau pour les autres, la maman de mon mari et moi. Et les autres pour nous, c'étaient celles d'À Falir. Mais au Fau maintenant il n'y a plus que moi. Celle du Fau, c'est moi. Le Fau c'est pour dire les arbres, je ne sais pas si vous le savez, vous autres, le fau c'est le fayard, le hêtre, ça n'a rien à voir avec mentir ou n'être pas, ne pas être vrai, ni rien de ce genre. Je ne sais pas d'où vient À Falir, je sais juste qu'à À Falir il y en a d'autres, des comme moi. Et après, plus personne. Il n'y a pas d'autre hameau pour aller à pied. Il n'y a pas d'autre hameau pour le Fau qu'À Falir et pour À Falir que le Fau. Nous sommes liées, celles d'À Falir et moi, par la marche à pied, la seule que nous pouvons faire, quand tous les chevaux sont aux tâches. Liées par la commodité de la marche, nos âges qui sont les mêmes, nos couches et nos rêves, nos travaux qui sont les mêmes plus encore, tout ça nous attache. On s'entraide. On s'empêche de s'ennuyer trop.

Mais je sais des choses qu'elles ne savent pas. Non, je ne les sais pas encore, mais quand même un peu. Je les sais là, quand je vous parle, oui, je vous parle, à vous autres. Celles d'À Falir se contentent des prospectus. En français bien sûr, mais qu'importe, seul mon homme sait vraiment lire. Nous parlons toutes français, mal, si peu, nos enfants nous l'apprendront mieux, mais lire c'est une autre histoire. Nous savons calligraphier, oui, nous écrivons très joliment, oui, mais lire et écrire du français, du moderne, nous avons renoncé, nous renoncerons. Nous n'aurons pas le temps de nous y mettre, nous autres, pas même entre deux guerres. Nous avons déjà nos travaux, nous en aurons d'autres quand les hommes seront partis. Des maux de ventre aussi, des demi-douzaines, des dizaines de fois. Et travailler comme jamais, travailler tant que souffrir est un luxe, je le sais bien. Pas le temps ni l'espace pour apprendre mieux votre langue et encore moins la lire, l'écrire. Seul mon mari, de tous les hommes du Fau et d'À Falir, sait totalement lire et écrire le français. Nous autres, nous n'avons pas de vacances et nos distractions sont encore nos travaux, ce sont des travaux qui se font tout seuls, des travaux faciles et presque agréables. La couture, et même, pour certaines, la broderie, les trousseaux, les gâteaux des jours de fête. Les distractions sont des travaux qui ne sont pas pénibles. Mais rien d'inutile, jamais. Lire est-ce que c'est vraiment utile. Est-ce que c'est utile de souffrir comme je le fais. Je m'écoute. Tout le monde autour de moi pense que je m'écoute. J'espère plutôt que c'est vous, vous autres qui me lisez, qui m'écoutez. J'espère que je ne parle pas toute seule.

Le mari, ce qu'il n'ose pas me dire, ce qu'il va me dire pourtant, mais sans me le dire, à sa façon de hausser les épaules, c'est que, comparé à la guerre, une fausse couche, c'est pas si grave, et ça ne peut pas faire si mal. Sauf que, sauf que y'en a bien qui y sont passées. Comme à la guerre.

L'homme hausse les épaules à chaque fois qu'un de mes rôles l'empêche de tourner une page. Tout ce qu'il peut lire, c'est pas possible. De tout. Des essais, des choses sur les gens, le monde, les champs, et aussi des romans d'amour pour nous, pour les femmes, je le vois bien, aux couleurs des couvertures, que ce sont des histoires pour nous, et parfois j'aurais aimé qu'il me les lise, mais là, non, plus maintenant. Il lit tout ce qui lui tombe sous la main, comme s'il ramassait les mots. Je me demande s'il lit vraiment ou s'il feuillette comme il fume, pour passer le temps, le temps qu'il s'impose à mes côtés, comme on s'impose de porter le deuil, de soutenir son épouse dans la

douleur, un temps d'agacement aigu qu'il faudrait partager. Je ne sais pas comment lui dire que de ce temps-là, moi, je n'en veux pas. Il m'exaspère comme une écharde sans cesse appuyée, à tourner ses pages, à fumer. Le moindre bruit, la moindre odeur, je ne les supporte pas. La seule chose qui me distrait un peu de ma douleur, c'est penser, alors je pense.

Je pense. Je me pose des questions. Sur les lectures de mon homme, par exemple. La fille de l'Alice, elle sera comme son grand-père, en pire, elle ne fera que ça, lire. Elle lira tant et tant qu'elle en sera à écrire. Mieux ou pire que celles d'À Falir avec leur cousine étudiante, une cousine en ville, j'aurai une petite-fille dont le métier, les journées, les hivers, les étés, tout, sera d'écrire. Son village même sera d'écrire. Sa famille sera d'écrire. Sa grand-mère. Mais je n'en suis pas là, encore, je n'en serai jamais là, d'ailleurs. Je serai morte avant que ma petite-fille devienne celle qui écrit. Celle qui m'écrit. L'Alice sera la dernière, j'en aurai eu jusque-là des enfants, et l'Alice à plus de quarante ans, encore une, alors je lui dirai, quand elle sera assez grande pour comprendre, je lui dirai, à ma dernière fille, que si j'avais su ce qu'elle savait, elle, ce qu'elle saura, eh bien, elle ne serait pas là, je me comprendrai et je me ferai comprendre. Ce progrès-là, ce savoir-là, elles l'auront tout juste, mes filles, même l'Alice, la dernière, elle le saura tout juste, parce que née après la guerre. La deuxième. La dernière. Celle qui n'a pas encore commencé. Choisir de n'avoir pas trop d'enfants, peut-être même aucun. Mais choisir. Enfin, où je voulais en venir, c'est que son aînée, à l'Alice, elle n'écrit qu'après ma mort, enfin j'en sais trop rien, sans doute elle écrira depuis toujours, depuis avant de savoir écrire, avant ma mort, mais on ne le saura qu'après ma mort, ça je peux le penser. On ne la lira qu'après ma mort. Je la verrai lire, cette petite, toutes les vacances chez nous, elle ne fera que ça de son temps mort. Elle ne parlera pas ma langue. Pour le moment, c'est le mari qui lit, dans cette langue de mes enfants, de mes petits-enfants, dans la vôtre, cette langue de vous autres.

La seconde guerre n'a pas encore eu lieu et ceux-là qui pensent l'histoire, qui l'expliquent, les historiens, n'ont pas encore écrit leurs idioties sur la mort des enfants dans les familles paysannes d'avant la guerre, alors je suis tranquille pour ça, mon homme ne posera pas les yeux dessus. Parce que si c'est rien, de perdre un enfant à peine formé, dans nos années, pas les vôtres, alors je voudrais bien qu'on m'explique pourquoi ça fait si mal, et de partout encore, pas seulement dans le corps. Si mal que je le leur dirai, à mes filles, je

le leur dirai, jusqu'à ce que la première attaque me prive de parole. Je leur dirai que je pleure le pauvre Pierre, mort juste avant ses quarante ans, et la pauvre Manou, qui n'a jamais eu un an, et le tout petit Jules, qui sortira mort après les neuf mois, mais que la fois où ça m'a fait le plus mal, c'est aujourd'hui, c'est maintenant, c'est de perdre celui qui n'a jamais eu de prénom et qui n'aura même pas figure humaine. On pourra tout m'expliquer, et on pourra tout me dire, je n'entendrai rien, je ne comprendrai rien et le pire, c'est que j'aurai le droit de le dire, parce que j'aurai perdu des enfants vivants, un enfant adulte même, alors j'aurai l'horrible droit de comparer. Je le sais bien, au fond de moi, que ce n'est pas comparable, et je le saurai, encore, pendant longtemps, mais la douleur, y'a rien à faire, c'est bien la même, c'est même pire. Quand ce qu'on vide n'est même pas fini. Même pas commencé.

Ce qui sera si difficile aussi, et si difficile à dire, c'est ce dont je n'ai absolument aucune idée encore, c'est la douleur d'être en vie et de la donner. Faire naître des enfants vivants, oui ce sera douloureux, douloureux toute la vie, pas seulement à naître, et on n'en voudra plus, à force, à force de douleur et de vie à donner, et de vie à vivre, toutes ces années. On n'en voudra plus, d'aimer, élever, et aimer encore, et de perdre. Difficile à dire, difficile dans ma langue comme dans la vôtre, si difficile à dire que perdre, parfois, ça finira par soulager. Soulager des années, des soins à fournir, des tendresses à doser, de tous ces moments remplis à nourrir, couvrir, protéger. Je le dirai à l'Alice, je le lui dirai en français, je le dirai aussi à ma future première belle-fille, la veuve de Pierre, parce qu'elle ne sera jamais ma fille, oui, d'accord, mais je l'aimerai comme. Elle restera avec nous, après la mort du pauvre Pierre, avec mes deux petits-enfants, et les autres à venir, et son nouveau mari, qui aura le même nom que moi, mon nom de jeune fille, parce qu'il faudra bien s'arranger, entre cousins, pour pas que les terres se perdent, il faudra bien faire, une dernière fois, un mariage à l'ancienne. Enfin à l'ancienne, je veux dire comme aujourd'hui, parce qu'on n'y est pas encore, au second mariage de ma première belle-fille. Mais enfin, on y viendra, on sera plus tard, on aura passé la guerre et même la petite révolution, celle de Paris, des étudiants, celle des hippies, et je lui dirai, à ma belle-fille, quand elle en sera à sa cinquième grossesse pour avoir le garçon, que c'est bien fini ses histoires de garçon pour la ferme, pour vous autres c'est bien fini. Je lui dirai tu n'as qu'à rien lui dire, à ton homme, puisqu'il ne veut rien entendre,

tu pourrais bien les prendre en cachette, ces médicaments qu'ils vous font prendre maintenant pour ne pas être grosse, allez, je le sais bien, ce qui se fait, ce qui se fera, et on a beau dire, ce sera le progrès.

On pourra même se faire enlever ceux qu'on ne peut pas garder, parce qu'on ne peut pas, c'est tout, on ne peut plus, mais je n'en sais trop rien encore, j'espère juste que ce sera sans douleur. Ma petite-fille, celle de l'Alice, elle rira de m'entendre dire « seuss » pour ceux, de prononcer si fort les fins de mots muets. Mais les prononcer ou pas n'enlèvera rien à la douleur, elle devra l'apprendre, ça. Pour le moment, j'ai mal comme je n'aurais plus jamais mal et celles d'À Falir le savent, mais elles font comme si. Tout le monde fait comme si, sauf le mari peut-être, parce qu'il a beau lire, il est un homme, un homme né avec le siècle dernier, pas celui-là, l'autre encore, le siècle d'avant le dernier, un homme qui ne parle pas plus français que moi, même s'il sait le parler puisqu'il sait le lire, il ne le parle jamais, c'est un homme d'avant, par rapport à vous, vous autres, vous qui lisez, et ces hommes-là, je peux vous le dire, ils ne savaient rien de rien de nos douleurs. Il aurait fallu le leur dire, dans les livres par exemple, mais la plupart des livres étaient écrits par des hommes, et celles qui s'y aventuraient, dans les mots, à cette époque et avant cette époque, elles en avaient pas souvent, des gosses, bien moins que nous. Elles y étaient pas souvent passées, au curetage, aux couches, aux vraies, aux fausses, qu'importe, ça fait toujours aussi mal. Toujours aussi mal quoi qu'on raconte.

Ma petite-fille peut-être, la première fille de ma dernière fille, peut-être qu'un jour elle l'écrira, et tout plein de femmes de son époque, celles qui passeront dans l'autre siècle, dans l'autre millénaire même. Peut-être qu'en enjambant mille ans, elles diront les maux des jambes ouvertes, pour celles qui les connaîtront. Je n'en sais rien encore, mais pourquoi non, on pourra peut-être même endormir la douleur du ventre, la tenir à distance, pour les fausses couches comme pour les vraies, et j'en ai bien un peu honte, mais j'aimerais qu'elles en connaissent un bout, quand même, de cette douleur, pour en parler, en français ou dans d'autres langues, peu importe, du moment que c'est pas dans ma langue, cette langue d'isolement, de froid dans la maison, cette langue d'engelures, d'ignorance.

Elle dira, elle écrira, elle vous parlera de Misty.

Misty c'est une chanson des années soixante, c'est loin, très loin encore ces années-là, et je risque pas de la connaître cette chanson, parce que c'est une chanson de nègre, et dans ma langue, on est raciste et on le restera. Elle n'est même pas pensée encore, au moment où je vous parle, cette chanson, elle n'est pas chantée. Et même dans le futur, elle n'entrera jamais dans la ferme. Aucun étranger n'entrera chez moi. Moi, celle du Fau, je serai méfiante, si méfiante et mauvaise que je n'écouterai pas celles d'À Falir me renseigner sur les Polonais qui se louent pour aider aux foins. Je garderai mes distances et mon entêtement quand il faudra bien, nous aussi, les embaucher. Mais ceux-là, ils seront blancs, au moins. Et puis, il y aura Ukalo, mais Ukalo sera différent, et Ukalo ne sera pas chez nous, il sera chez le cousin, celui que tout le monde finira par appeler l'oncle, et si je vous parle de lui, vous n'allez plus rien y comprendre, vous autres, alors ce sera pour une autre fois. Ukalo, quelqu'un d'autre en parlera, peut-être ma petite-fille, parce qu'Ukalo, Ukalo ne sera pas comme les autres. Non.

Cette négresse, celle qui va porter Misty dans sa bouche, celle qui donnera sans le savoir ce prénom pour rien à l'enfant de ma petite-fille qui ne naîtra jamais, je ne risque pas de l'écouter chanter. Mais ma petite-fille, elle naîtra dans le progrès, elle parlera le français, elle n'aura pas peur, elle n'aura pas aussi peur que nous, pas aussi peur que moi. Elle choisira ce prénom, avec son mari, parce que la chanson de cette négresse aura un sens pour eux. Je n'imagine même pas tout ce qui pourra faire sens, dans le prochain millénaire, et quand ce sera là, quand on en sera proche, et que je serai encore en vie, encore en paroles, je serai vieille, trop vieille désormais. Je parlerai comme tous les vieux, je ne parlerai plus de progrès, j'oublierai mes douleurs de début du siècle, pas celui-là, l'autre, je ne penserai pas au confort, bien au contraire, je dirai comme tout le monde, que tout s'efface, que plus rien n'a de sens, qu'avant, avant c'était... Je parlerai à reculons.

Mais pour l'heure, pour le moment, je me tords de douleur dans les années vingt, dans la maison vieille, et la neuve n'est pas construite encore. Rien n'est neuf. Mes douleurs sont centenaires, millénaires. Au moins qu'on aille plus dire que ce n'est rien, que j'en ferai d'autres, qu'elle en fera d'autres, ma petite-fille, qu'elles en feront d'autres, les bonnes femmes, que ça passe. Parce que même vieille, même quand je répéterai que dans le temps c'était mieux, je ne serai pas consolée. Je ne serai jamais consolée, non, ni du pauvre Pierre, ni de la pauvre Manou, ni du pauvre Jules, ni de celui-là, là,

que je n'appellerai jamais. Je ne serai jamais consolée d'avoir été une mère, une endeuillée, une femme d'il y a deux siècles, celle du Fau, loin de tout sauf d'À Falir.

Ma petite-fille et son mari, ils auront choisi Misty comme second prénom, qu'il soit une fille ou un garçon. Ils n'auront pas choisi encore de premier prénom quand Misty sera né, sans vie et sans forme ni figure, sans traits humains.

Ce sera le progrès, ce sera la science maîtrisée, alors on les prévendra, dès la fin du troisième mois, on leur dira que la grossesse est arrêtée et ma petite-fille attendra, avec angoisse mais patience, que cela se passe naturellement, comme les médecins lui conseilleront. Comme avant. Comme maintenant. Les médecins diront il n'y a plus rien, on ne voit plus rien à l'échographie, vous aurez juste un retour des règles, plus abondantes qu'à l'ordinaire, avec quelques caillots. Vous aurez juste un peu plus mal que d'habitude, vous prendrez des antalgiques. Moi je ne connais même pas ce mot, pensez-vous. Mais ma petite-fille, si, et ça ne lui servira à rien de le connaître.

Elle attendra. Plus d'un mois. Elle continuera à faire son travail comme j'allais il y a quelques jours encore à la traite, aux foins et à À Falir, elle aura le ventre encore un peu gonflé, elle sera fatiguée. Une fin d'après-midi, au moins de juin dans l'autre millénaire, elle commencera à saigner et à avoir très mal au ventre. Elle se couchera, elle s'habituerà aux contractions, comme elle saura le faire, comme je ne sais pas le faire, ce ne sera pas son premier, à elle. Elle s'endormira. Mais au petit matin, les contractions la réveilleront et elle s'en voudra d'avoir plus mal encore qu'à la naissance des autres. Elle essaiera de se raisonner, les médecins diront que ça ne peut pas faire aussi mal. Ils diront que sans doute elle s'invente une douleur pour supporter celle qui est tout à l'intérieur, bien plus profonde que celles de l'utérus. Mais très vite, elle se mettra à saigner comme moi, à saigner beaucoup plus de sang que ne pourront en absorber les serviettes « maxi nuit » qu'elle aura préparées. Ces serviettes, vous savez, ces garnitures qu'on jettera dans le progrès, à la place de laver les linges, de les faire bouillir. Elle saignera comme dans le temps, comme aujourd'hui. Je me garnis avec des tissus lourds que recueillent et lavent celles d'À Falir pour m'en glisser des

propres, et toujours ça déborde, comme au siècle dernier, comme dans l'autre millénaire, celui d'avant et celui d'après, comme il y a mille ans. Comme toujours dans les mensonges, les vieilles langues, les on dit que. Les on sait mieux. On sait mieux dans les nouvelles langues mais ce sont toujours des langues de paye, comme on dit nous autres, des commérages, modernes ou pas, des commérages de docteurs. Elle fera comme nous alors, ma petite-fille, celle de l'Alice, elle fera comme moi, elle se serrera dans un peignoir et de grosses serviettes en tissu. Son mari appellera le docteur une nouvelle fois. Il viendra et cette fois il dira de descendre tout de suite, de ne pas appeler les pompiers, ni le Samu, de ne pas attendre, de descendre tout de suite à l'hôpital. Elle essaiera de rester consciente dans la voiture.

Quand elle commencera à perdre connaissance, pour tenir, pour se tenir, elle pensera à tout ça, à tout ce qu'elle sait de moi, sa mémé, mes enfants morts, ses oncles et tantes, mes maux, mes pleurs, tout ce que lui aura raconté et traduit sa mère, mon Alice, elle pensera à tout ce que je ne peux même pas imaginer encore, et qui sera ma vie.

Je l'imagine quand même, cette vie, et ça me tient, au moins ça me tient les yeux ouverts, je regarde le mari, je me demande si dans ses livres il y a des histoires d'avenir, des histoires comme celles que vivra ma petite-fille, comme celles qu'elle lira, comme celles qu'elle écrira. Quand je commence à perdre connaissance, pour tenir, pour me tenir, je pense à ce que pourrait savoir un jour la première fille de ma dernière fille. Mon homme pose sa pipe, me regarde et me demande si ça va mieux. Je retourne dans mes pensées en français, ça me tient comme des souvenirs, même si ce ne sont pas des souvenirs, mais des avènements, des avènements que je ne peux pas savoir et que je voudrais tellement connaître maintenant. Aidez-moi, vous autres.

Vous autres qui me lisez.

Ma petite-fille aura mes souvenirs comme j'ai ses avènements, pour tenir. Mais il en manquera, il n'y aura que des morceaux de choses, et elle s'évanouira pour retrouver, à son réveil, d'autres morceaux, d'autres souvenirs, les siens, les tout récents. Un infirmier très vite venu à sa rencontre, et un homme, un homme aperçu dans le couloir depuis le brancard, un homme qu'elle reconnaîtra immédiatement comme étant un futur père attendant une

naissance. Cet homme la regardera comme aucun homme d'avant, de maintenant, ne nous regarde, il la regardera avec une tristesse qui lui donnera du courage, elle ne saura pas pourquoi, pourquoi cette tristesse lui donnera du courage, mais moi si, je le sais. Je le sais, parce que si le mari pouvait me regarder comme ça, mais vous n'imaginez même pas à quel point c'est impossible, vous ne pouvez pas savoir. Si le mari pouvait me regarder comme ça, avec tristesse, je ne parle même pas de l'affolement du mari de ma petite-fille, oh non, juste la tristesse de l'homme croisé dans le couloir, si le mien pouvait me donner un peu de tristesse, ça me donnerait du réconfort, au lieu de l'exaspération, à en crier.

La sage-femme aura installé une transfusion en expliquant à ma petite-fille qu'au moment de l'expulsion, qui était toute proche, l'hémorragie allait peut-être s'arrêter. C'est ce qui se passera. La sage-femme fermera le petit robinet du sang donné.

Elle s'approchera de son visage et lui demandera, en chuchotant, si elle veut le voir, et là ma petite-fille saura. Elle saura que les médecins lui auront menti, ou qu'ils se seront trompés, ce qui est pire. Son mari et elle regarderont le bassin. Ce qu'il contiendra n'aura absolument aucune forme identifiable. Une infirmière viendra le prendre pour le mettre dans un bocal. Le bocal pour des analyses, des analyses génétiques, une autopsie, pour savoir ce qu'il avait. Elle prendra le corps avec une telle délicatesse qu'ils comprendront. Ils comprendront que ce morceau de chair, gros comme une main de femme à peu près, était un fœtus, un embryon, enfin, entre les deux, on ne sait pas, à ce stade, où est le passage, on ne saura jamais, même dans mille ans, à quel moment exact on passe de l'un à l'autre, et de la forme à l'informe, et de l'informe à la forme, et de la vie à la mort. Ils ne sauront pas quel mot désigne Misty. Ni dans leur langue, ni dans la mienne.

Misty restera une énigme, quelque chose qui n'a de mot dans aucune langue, une douleur infinie, et personne, personne, pas même son mari, pas même moi, pas même ma petite-fille, ne pourra dire s'il a ou non sa place parmi les hommes. Il n'aura pas d'autre nom que ce surnom, il n'aura pas de sexe, il n'aura pas de tombe.

C'est le mien maintenant qui est sorti, le mari se lève et appelle celles d'À Falir. Elles prennent un torchon pour l'emballoter. Elles ne sont pas aussi délicates que l'infirmière de l'avenir. Je crois que je me suis évanouie. Vous autres, est-ce que vous l'avez vu ? Je me suis évanouie dans votre langue, je crois que j'ai bégayé, je suis partie, celles d'À Falir me portent pour changer les draps en me racontant mes mots, elles me parlent de mon délire en français, elles n'ont pas su tout comprendre, tout traduire. Elles me lavent, soulagées, en souriant. Le propre ni leurs sourires ne m'apaisent.

OceanofPDF.com

LE GARAGE AUX ENFANTS

En freinant au péage tout à l'heure, le sifflement est devenu si fort par-dessus l'autoradio que j'ai eu peur et j'ai préféré être prudente. Je me suis arrêtée sur l'aire de repos et je suis allée à la guitoune ASF attendre le dépanneur. J'ai pris un de mes livres de secours pour patienter, et mon chargeur de portable. La dame était gentille et m'a dit oui bien sûr pour mon téléphone en me montrant la prise. Je ne lui ai rien demandé pour lire, je me suis assise, je n'avais plus besoin de lire, d'ailleurs, tellement les routiers, les paumés, les vacanciers, les habitués, tout le petit monde des égarés de l'autoroute, les anxieux des renseignements, ceux qui cherchaient du secours, les avides de réconfort ou de nouvelles étaient mieux que des personnages.

Le dépanneur m'a détachée de ma contemplation. Je l'ai suivi. Il a mis ma voiture sur sa remorque et je suis montée à côté de lui dans la cabine.

Nous sommes sortis de l'autoroute en franchissant une de ces barrières mystérieuses réservées aux secours et aux dépannages. Nous avons suivi un chemin de terre, puis une petite route, puis une route départementale jusqu'au village de son garage. Il n'était plus l'heure de l'ouverture.

Il n'est plus l'heure ouvrable et je suis toujours dans ce garage.

Il n'est plus l'heure de rien et pas encore d'autre chose, l'heure du début du soir seulement, pas encore celui du repas, plus déjà celui du goûter, et curieusement j'entends des rires d'enfants agités. Imaginons que je ne sois pas dans un garage mais près d'une crèche ou d'une école, et seulement si on écoute. En son, j'entends des enfants, des bruits d'enfants légèrement étouffés mais bien là, comme derrière une porte, pourtant je ne vois que des voitures désossées. Il est l'heure fatiguée, l'heure du coup de barre, où l'agacement gagne sur tout. Toutes les mamans, tous les papas connaissent ce six-huit nerveux dans lequel on ne sait plus quoi faire des gosses et qu'il nous faut tenter de raccourcir par tous les moyens, surtout éviter qu'il se prolonge à

cause de couacs de dernière minute, ces petits tracas empilés qui nous font dire ce n'est pas le moment, vraiment pas le moment, au moindre bobo, à la moindre demande de câlins. On se dépêche de contrôler les derniers devoirs, de doucher les plus jeunes, de réchauffer le repas du soir. La fin de l'automne contrarie encore un peu plus ces moments en les serrant dans une nuit prématurée, et ce soir nous sommes en novembre. Les rires des enfants dont je ne parviens pas à voir l'origine me tapent sur le système en me rappelant à moi. Je passe un coup de fil pour m'assurer que les miens sont au calme chez une amie. Je croyais que le savoir m'aiderait à supporter les bruits des enfants des autres, mais non. Tant que je ne sais pas d'où ces rires viennent, quelque chose esquinte ma patience. J'ai cette excuse de la panne pour mon exaspération, ma légère angoisse, le dépanneur me sourit en m'expliquant que ce n'est vraiment pas grand-chose, la panne. Je n'ose pas lui demander si, oui ou non, il les entend les enfants. Il y en a de tout âge il me semble, bien cinq ou six d'âges différents. Il n'est vraiment plus l'heure des jeux maintenant.

Le dépanneur fait claquer le capot de ma voiture et m'invite gentiment à passer au bureau régler les formalités avec sa dame. Il dit ma dame, comme autrefois, dans les châteaux, les dames châtelaines, leurs maris, et les gardiens dévoués. Nous traversons une cour et entrons dans un nouveau bâtiment, deux pièces attenantes, une grande et une petite, avec de grandes vitres de tous les côtés. Les deux pièces donnent sur une large rue. Les enfants doivent être dedans, le son amplifié dans la cour ne laisse aucun doute. Dans le bureau, la petite pièce, je vois tout de suite la maman des enfants. Le dépanneur me la présente comme celle qui va s'occuper des papiers pour l'assurance, sa dame, mais moi je la reconnais immédiatement comme la mère des enfants. Elle a une politesse embrouillée, comme si elle s'inquiétait d'autre chose, une lassitude par-dessus le fond de teint déjà entamé de rides, une tension que je connais bien dans sa manière de rester debout et souriante. Je souris en voyant, à côté des stylos éparpillés sur les dossiers, des crayons intrus de couleur, des stylos pailletés, de gros feutres à l'eau, et un dessin d'enfant dépassant de la pile des déclarations de sinistre. Elle reprend mon attention en me demandant carte verte, permis, puis s'excuse pour ramasser quelque chose. C'est le moment que choisit celui qui doit être le plus grand des enfants pour entrer soudain en réclamant la sucette du bébé. Celle qu'il a fait tomber tout à l'heure. Il tient la porte,

ouverte sur le grand hall vitré du concessionnaire. Je n'avais pas regardé à travers la baie vitrée, occupée à observer la maman dans sa nervosité du soir. Ils sont tous là, dans cette vaste pièce donnant sur le bureau, donnant sur la rue, donnant partout. Le bébé au creux de la hanche du grand, dans l'entrebâillement de la porte, et tous les autres collés à la vitre. La maman prend mes papiers et donne la sucette à son grand. Le grand garçon, peut-être une dizaine d'années, referme la porte, repose le tout petit, huit ou neuf mois, dans un trotteur que je regarde filer dans la salle, et, à sa suite, tout autour de lui, plusieurs véhicules soudain démarrent. Une voiture à pédales, un vélo, deux vélos, un autre avec des petites roues, un tricycle. Ils font la course et se croisent dans un espace aussi grand qu'un préau, vitré de toute part, c'est-à-dire plein de reflets, un espace décoré par des panneaux publicitaires désignant de grandes marques de voitures, mais aucune voiture, sauf celles des enfants, jouant sur des moquettes d'exposition, dérapant sur le carrelage brillant, s'interpellant dans cette grande salle de jeu.

LA MAISON-MESSAGE

Personne n'a pu me répondre. Je me suis renseignée auprès des chauffeurs du car, bien qu'ils ne soient pas toujours très aimables, auprès des passagers, bien qu'ils ne soient pas toujours très disposés, auprès du garde-chasse, des chasseurs, et même auprès des jeunes du Home, parce que c'est bien tout ce que le chauffeur et le garde-chasse ont trouvé à me dire, ça doit encore être un coup des jeunes du Home, ces petits cons, mais personne, pas même les petits cons du Home, personne n'a pu me répondre. Le garde-chasse, les passagers et le chauffeur ne comprenaient même pas ce qu'il y avait d'inhabituel dans ces traits bleus sur la petite maison. Les petits cons du Home, eux, ils ont quand même tilté un peu, et après des madame je vous jure c'est pas nous, sur la mort de ma mère (ça, c'est leur insulte favorite, ils ne jurent pas sur la vie de leur mère, car la plupart d'entre eux n'ont pas de mère, quand on ne dit pas les petits cons du Home on dit les petits orphelins du Home, ou même les petits malheureux d'en bas, et eux ils n'aiment pas ça, les attendrissements hypocrites, alors ils en rajoutent toujours une couche sur la mort de leur mère, ils ne NTM pas, non, ils niquent le cadavre de ta mère, le père n'en parlons pas, bien sûr la mère elle est rarement morte en vrai, mais pour eux c'est tout comme, alors c'est NLCTM et point barre, et le père c'est plutôt point d'interrogation), après avoir juré sur la mort de leurs mères, que c'étaient pas eux, ils m'ont dit en plus ça, madame, vous voyez bien que c'est pas des graffs, ni des tags, c'est pas signé par des gars comme nous, c'est même pas des trucs de jeunes, vous voyez bien, c'est des trucs de vieux vos machins, c'est des trucs techniques, c'est des messages à la règle.

Ces messages à la règle sont tracés sur une toute petite maison, juste un cube, coincée entre la route et la forêt domaniale, avec deux fenêtres et une porte sur le devant. Les grandes lignes épaisses bleues passent sur la porte, sur les fenêtres, en se creusant un peu (il n'y a plus ni porte ni fenêtres, condamnées par la peinture), elles font le tour des murs, continuent

derrière, semblent disparaître dessous et grimpent dessus, comme si quelqu'un (mais qui ?) avait enrubanné la petite maison avec de grands aplats bleus dans le seul but de la faire passer pour un paquet cadeau géant déposé là, sur le bord de la route du col, tout contre la forêt. Il manque juste le nœud sur le toit pour y croire. Quand on atteint le col en car, si on se tourne et si on tord le cou, les lignes sont très visibles, se détachant nettement dans le vert sombre de la forêt. Je pense qu'elles ont été peintes pour être vues de là. Ou de plus haut encore. Mais il n'y a rien plus haut, sauf le ciel. Elles sont bleu roi, elles claquent dans le vert, elles sont comme un appel quand on est en haut, spécialement quand le jour est bientôt là, mais pas encore. Je l'ai surtout entendu dans les aubes, cet appel, ce bleu sur la maison, avec le premier car, celui qui aborde le col au moment où le jour n'est pas encore levé mais qu'il suinte de la montagne. Non, pas derrière, pas dans l'autre vallée, pas en dessous, n'allez pas croire qu'en la contournant on va le voir, le jour, non, vous savez, il n'est pas à l'est, il est contenu dans la montagne. Elle distille la clarté, si vous voulez, alors qu'elle-même, elle est toute noire, mais autour d'elle il y a l'avant du jour qu'elle transpire, exsude : faites le tour de la montagne, au mieux, vous passerez à l'aurore, pas encore de jour. Je suppose que du ciel, dans les aubes, on ne doit voir que ça, ce bleu vibrant dans le vert des arbres. Mais, sauf les oiseaux, qui est ce « on » je me demande.

Je suis allée interroger les écolos, parce que, sauf les oiseaux, il ne me restait qu'eux. Vous les connaissez peut-être, ces drôles de bestioles, mi-humaines mi-rochers, ces sentinelles haut perchées, celles qui comptent les oiseaux voyageurs au passage du col, à l'aide de loupes et de patience, installées là depuis des années, juste au-dessus de la bâtisse de la fédération départementale des chasseurs. Elles qui ne font que ça, attendre et regarder, espérer les oiseaux, se saouler de ciel et de changements optiques, en buvant les nues à longueur de journées, grossissant aux jumelles les couleurs de l'air, elles qui pourraient écrire des poèmes à force de voir changer les bleus, les gris, les transparences, à force de voir bouger les formes, les textures et les couleurs des nuages, à force de lorgner sur ces points de ponctuation célestes formés par les ailes des migrants, tellement que je me demande si ce n'est pas une ivresse, le temps, le temps du regard, et une drogue, la longue-vue,

l'observation, elles qui pourraient peser d'un regard les courants d'air, eh bien, elles n'ont rien trouvé de mieux à me dire que les autres, à part une petite plaisanterie multi-décennale à propos de l'autre maison bleue, celle dont on a jeté la clé, et un petit mot comme tous les autres, peut-être un peu plus gentil que les autres, à propos des gamins du Home. Les vieux d'en haut, les écolos, assidus et souriants, ils vous paraissent plus libres, sans doute, que les vieux d'en dessous, ceux de la fédération départementale de la chasse, plus ouverts que les vieux d'en bas, moi j'y croyais, je croyais que l'ivresse du ciel pouvait donner des réponses, mais non, ils sont aussi coincés dans leur monde que tout un chacun, figés dans leurs gestes comme s'ils étaient engoncés dans des croisées de cartouchières et prisonniers de la griserie toujours renouvelée du port d'arme.

Déçue j'ai cessé de demander. Je me suis mise à lire, j'ai ouvert des cartes, je suis allée voir le cadastre. Rien. Rien sur aucun document, de la forêt seulement. De la forêt, la route au bord, le col, la bâtisse des chasseurs, le sentier de découverte où sont plantés les écolos, mais aucun carré, ni bleu ni d'aucune couleur, sur aucun document, à l'emplacement de la maison.

Je n'ai plus qu'une chose à faire.

J'ai pris tout ce dont je pensais avoir besoin, à boire, à manger, un duvet, des jumelles et même un appareil photo. La route est si escarpée et les buissons si envahissants autour de la petite maison, que je n'ai que son toit, plat, pour m'asseoir, m'étendre, attendre, bien en évidence sur les lignes bleues. J'ai posé mon corps au fond de la nuit dans le vide des cartes, j'attends l'aube pour devenir le nœud sur le toit, le message, et m'offrir.

Dans l'obscurité de mes lorgnettes je me souviens des gestes des écolos, la veille juste en face. Ils sont dans l'attente des oiseaux, tout comme les chasseurs en contrebas, pour les pointer, les tirer, les protéger, dans une persévérance inouïe que partagent encore certains petits cons du Home à la distribution du courrier, et moi, moi aussi j'attends. Je ne sais pas ce que je guette, mais ça va venir du ciel à l'aube, obligé, en ULM, en parapente, en hélico, en planeur, je ne sais pas, mais c'est de là, de l'aube d'en haut, que les lignes de la maison sont les plus criantes, c'est vers là, vers le ciel avant le jour que la maison parle, avec ses mots, ses bleus, et même si je ne comprends pas son message, j'attends la réponse.

J'aperçois tout en bas les phares du premier car qui commencent à grignoter la montagne et l'issue de la nuit.

OceanofPDF.com

LE MENSONGE DES RABOTEURS DE PARQUET

Il commence à faire vraiment trop chaud. Je n'ai pas de clim. Je dois rejoindre le littoral aujourd'hui, où habite ma famille. Je n'aime pas ce Sud collant, je le connais bien, j'y ai vécu jusqu'à l'âge adulte, je n'en garde aucune confiance et beaucoup de mauvais souvenirs.

J'essaie d'éviter le monde, les bouchons, et surtout les caves coopératives, c'est une peur de l'enfance que j'ai du mal à tenir à distance et à comprendre, la peur du bruit, le choc de la bascule, la peur de tomber dans la cuve.

La chaleur et la mémoire suffocantes me font ouvrir les fenêtres de la voiture.

Dans cette chaleur, sur la 113 à quarante kilomètres/ heure, au milieu d'un village et au milieu du jour, je vois une ombre plus dense que celle des arbres bouger dans l'ombre des arbres. Je vois remuer une masse occultant la fraîcheur des feuillages, un mouvement noir à peine perceptible dans l'ombrage bordant la route. Je ralentis jusqu'à presque m'arrêter. Je suis à mi-parcours. Ce qui se déploie comme une apparition, une figure taillée dans un bloc d'obscurité, est un agglomérat de membres et de gestes. Un type, un clodo, recroquevillé contre une petite barrière de sécurité sous les platanes, s'est redressé pour lever un pouce résigné. Ce simple changement de position semble l'avoir déséquilibré. Je m'arrête. Il est midi et quelques. Il paraît surpris que je veuille bien le prendre, il se relève péniblement, titube en quittant le noir pour le plein soleil, il bafouille, s'enroue, ses mots sont inaudibles. Il s'appuie à ma portière et se ressaisit, essaie de parler à nouveau, en aventurant son visage à la fenêtre de ma voiture et en toussotant. Je finis par le comprendre. Il veut aller à la grande ville portuaire. Je dois la traverser. Je lui dis, montez.

Il s'assoit. Il est très sale, il pue, il a un visage mangé de poils et de cheveux, et, sous eux, un drôle d'air angélique, très, très doux, blanc cassé. Un blanc cassé pas terne, plutôt une sorte de lueur atténuée par la confusion des poils et la crasse qui la recouvrent. Il est si barbu qu'on pourrait, de loin et par inadvertance, le croire cagoulé. Il est tellement fangeux que j' imagine sa peau comme un terreau où planter des fleurs, son haleine comme un fertilisant, tout son corps à jardiner. Je me demande si la saleté attache ses orteils entre eux ou si la gangrène s'en est emparée, s'il a des palmes ou des moignons, comme on voit dans les BD humoristiques, ou dans les films documentaires sur la grande pauvreté. Ses mains semblent préservées, presque propres, très peu abîmées. On dirait qu'elles appartiennent à un autre corps. Son regard est difficile à saisir, à extraire du mouvement de ses yeux. Son regard est impossible à retenir. Ses yeux bougent dans tous les sens, quelque chose semble leur échapper, on dirait des bêtes noires, vivantes, dans une cage obscure.

Il ne veut pas mettre son gros sac à l'arrière car, dit-il, ça lui fait un appui. Il se cale dessus, se cache derrière, il disparaît dans son sac, je ne vois plus que son visage. On se met à parler et je m'habitue à son odeur mélangée à celles du dehors qui nous parviennent par les fenêtres ouvertes (ça sent la vigne, les marchés, les gens et la poussière).

Bien coincé entre son sac et la portière, il soupire et, avant la fin de son souffle reposé, il se met à parler.

Il est à la recherche de sa mère. Il parle, parle, parle, mais il attend mes questions avant de laisser couler ses mots, par grosses dégoulinades. Une question, une coulée. Silence en attente. Une autre question, et ça fuit, ça ruisselle à nouveau. Il m'explique sa solitude sans s'en plaindre. Personne ne le prend en stop, personne ne lui parle, jamais, depuis des années qu'il la cherche, sa mère, la vraie, sur la route, à pied, dans le Sud.

Alors je les lui pose, les questions qu'il attend.

Comment vous savez que vos parents ne sont pas les vrais ? Que votre mère habite dans le Sud ? Quel âge aurait-elle maintenant ? Sait-elle qui vous

êtes ? Et l'autre, votre mère adoptive, sait-elle où vous êtes, que vous n'avez pas de maison ? Qui était votre père ?

Il continue d'une voix très calme, à parler, parler, parler. Il a quarante ans, il est originaire d'une très grande famille russe (peut-être polonaise). Des Russes blancs. Il en est sûr, parce qu'il l'a vu dans des tableaux du XIX^e siècle. C'est aussi dans ces tableaux qu'il a vu comment cette famille noble a émigré vers le sud de la France. Il me décrit les tableaux, insiste sur Caillebotte et sa lumière spectrale, sur le mensonge de la clarté (le mensonge de la lumière chez les impressionnistes, tous des menteurs). Elle est fausse cette lumière. Sa mère c'est pareil, elle l'a fait naître, mais elle venait d'ailleurs. Ses cuisses ouvertes mentaient (il fait le geste de déployer quelque chose avec ses mains).

Il me parle encore de Caillebotte, de la noirceur en vrai et de la lumière en faux dans ses tableaux. Je le suis dans ses singulières explications. On discute de cet éclairage artificiel.

Il me décrit des détails si précis, si grossis, des tableaux de Caillebotte, que j'imagine de grands formats abstraits, absolument anachroniques. Il semble obsédé par un reflet sur un parquet, un reflet argenté en partie recouvert de l'ombre portée par un corps d'homme, torse nu, en train de le raboter. Il se focalise si bien sur le clair-obscur que je ne vois plus l'ensemble du tableau mais juste quelque chose qui éclaire, et quelque chose qui occulte. Je crois me souvenir d'œuvres contemporaines travaillant les reflets ou la nuit, des pièges à vision, des œuvres dans lesquelles il est permis d'entrer pour ne plus voir, des œuvres à toucher, à voir les yeux fermés.

J'ai bien vu qu'il était pas tranquille, comme on dit chez nous. Parfois ses yeux noirs me regardent si intensément, ils me demandent tellement, tellement je ne sais quoi, que je me dis, quand même, c'est pas prudent. Mais il semble être si calme dans son intranquillité. Lorsqu'il me regarde, je peux enfin prendre ses yeux dans les miens, je les contiens, ils sont comme endormis dans leur cage. On a envie de les caresser. J'ai envie de caresser ce regard. Le prendre dans la main plutôt que dans les yeux. Et je sentirais ses paupières se fermer dans le creux de ma main. Mais, non, je conduis.

Nous nous approchons d'un village dominé par une colline sur laquelle des éoliennes occupent tout l'espace. Tout près du village, la colline disparaît, les éoliennes semblent descendre vers les toits, et soudain toutes les maisons sont surmontées de pales immenses, comme si d'habitations elles étaient devenues moulins à vent, un village entier de moulins tournant à pleine vitesse. Je me sens échevelée rien que d'y penser, mon passager lui ne remarque rien, il ne voit rien d'autre que le paysage où son histoire le conduit.

Son discours a la cohérence d'une plainte d'enfant blessé. Je le reprends, je pose les questions à l'envers maintenant.

Mais... votre fausse mère... elle vous a porté, nourri, et même, même, elle vous avait peut-être dans son ventre (il acquiesce), alors il faut lui dire, que vous n'êtes pas son fils, parce que, elle, comme elle vous a porté dans son ventre, qu'elle a accouché de vous, qu'elle a pris soin de vous, elle croit que vous êtes son fils, vous comprenez ?

Oui, il comprend. Mais. Tant pis. Tant pis pour elle. Parce que. Quand on est une mère, on ne change pas de comportement quand vous avez dix ans, comme ça, tout d'un coup. Il raconte les brimades, les humiliations, les coups (pas les coups physiques, oh ça c'est rien, c'est pas ce qui fait le plus mal), toutes ces volte-face reçues, régulières, à partir de l'âge de dix ans. Les sœurs qui ne font rien (parce que ce sont des fausses). Le père mort juste avant, mais c'était faux ça aussi. Il me regarde avec fierté en me racontant comment il a bien vu que l'enterrement, c'était tout un stratagème pour lui faire croire à sa mort, mais qu'il n'est pas mort. Il est là, quelque part, ce faux père, il l'observe. Et si ses faux parents se sont bien occupés de lui jusqu'à dix ans, c'est parce qu'On le leur avait demandé. On leur avait donné à élever cet héritier de grande famille de Russes blancs. Il doit être l'enfant de gens très importants, sinon, les faux parents auraient été méchants avec lui dès le début. Voilà. Tout s'explique. Il me regarde en souriant d'avoir trouvé une explication à l'inexplicable. Il me sourit très longtemps. C'est ainsi, tout du moins, que j'interprète le mouvement de sa barbe remontée et le plissement de ses yeux. Comme un sourire.

Il ne peut pas se dire que la mort d'un père peut changer une mère, la rendre folle, de douleur, de solitude, non, ce n'est pas une explication plausible, ce n'est pas une explication suffisante. D'ailleurs un père ne meurt pas. Un père qui meurt est un imposteur, et puisqu'il est faux, sa mort tout aussi bien est une mise en scène, une mère endeuillée qui tourne barjot et violente n'est pas une vraie mère, donc elle ne l'a jamais été. Il répète des dizaines de fois les mots faux, réel, vrai. Il me dit tout ça avec dans la bouche comme une faim, on dirait qu'il est affamé, assoiffé de réalité, ou de fiction, elles se confondent. Il raconte et explique en mâchant fort ses mots fétiches. Peut-être va-t-il mordre dans son histoire jusqu'à ce qu'elle devienne sa vie. Peut-être n'a-t-il pas parlé depuis des mois, des années, et cette soif de partage l'a rendu fou. Mais raconter, est-ce que c'est encore vivre, est-ce avoir vécu, ou juste faire semblant.

Il se tait soudain, je laisse quelques secondes mon horizon de route pour le regarder attentivement. Il rayonne maintenant, la lueur aperçue sous son désordre immonde est remontée à la surface, ses yeux sont dans les miens, confiants. Si je pouvais dégager ma main pour les tenir et qu'il ferme les yeux. Il m'a donné son histoire, la vraie, enfin, la sienne, il m'a confié son secret qui n'en était pas un tant qu'il n'était pas partagé. Je suis la première, la seule, à l'avoir pris en stop depuis des mois, des années, il ne sait plus, la seule à savoir la vraie histoire, celle que lui seul connaît, la première depuis si longtemps à avoir tenu ses yeux au calme.

Je lui demande si ça ne le gêne pas, de prendre un peu l'autoroute. Il me dit non, et dès que la vitesse augmente, il s'endort. Il s'endort contre son gros sac sale. Le bruit de l'autoroute est insupportable, le vent de chaleur par la fenêtre très pénible, mais il dort, dans sa confusion de poils et de cheveux, dans son odeur que je commence à trouver, pas agréable, non, mais, je ne sais pas, attachante. Elle me berce moi aussi, je ne m'endors pas, bien sûr, mais je me sens bien, à l'inspirer, par à-coups réguliers. Je le regarde, il respire sans bruit, comme un bébé de quarante ans. Il dort dans ses ombres, ses souvenirs, les faux, les vrais. Il dort dans un tableau du XIX^e siècle, il dort depuis plus de cent ans. Il a l'air si tranquille. Je le réveille avant la grande ville portuaire. Il s'agace, non, je ne veux pas descendre, emmenez-moi le

plus loin possible, je ne pourrai jamais revenir chez moi. Il entame alors une autre rengaine, on dirait presque qu'il chante, il chantonne, il chuchote. Je ne pourrai jamais revenir chez moi, je ne pourrai jamais rentrer au pays, parce que je ne suis plus celui qui est parti. Même si rien n'a changé, je ne pourrai rien reconnaître, je ne suis plus d'ici, je ne suis plus de nulle part, je suis parti et je ne suis plus le même. Il se rendort après avoir fredonné ces mots d'un exilé comme ceux d'une berceuse. Il se rendort, il reprend son air d'une sérénité incroyable, plein de ses opacités boueuses et chaudes, rassurantes sans doute.

L'air et le ciel ont changé. Un orage se prépare. Je remonte les fenêtres. Lorsque la pluie se pose sur notre route, elle est comme une protection pour les songes, et le sommeil de mon passager en est encore approfondi, je n'ai jamais vu quelqu'un dormir si loin.

Je le réveille encore une heure plus tard. Je suis arrivée. La pluie s'arrête en même temps que nous. Nous sommes dans le village de mes parents. La foire annuelle aux chevaux du jour précédent a dû provisoirement remplacé le parking central. Je suis une des premières à réinvestir la place avec ma voiture. Il descend et me dit merci. Lorsqu'il ouvre la portière, les odeurs rassemblées sur le bitume nous envahissent. La pluie a mis une couverture sur la veille, elle a préservé l'odeur d'hier, la présence des chevaux semble resurgir dans ce parfum du fumier rendu si vivace par l'averse. Il sourit en se retournant vers moi, il se pince le nez et revient se pencher à ma fenêtre pour me raconter les soirs de spectacle il y a plusieurs siècles, quand on mesurait le succès des représentations à la quantité de fumier des calèches et qu'on disait merde pour dire bonne chance. Je n'ose pas lui dire que je sais, oui, je connais l'histoire.

Le lendemain je le croise de l'autre côté de la 113, marchant sur le côté gauche de la route sans faire du stop, la tête penchée vers l'asphalte, le dos caché et courbé par son grand sac. Tout son corps donné à la route, cette route qu'il a mise sous ses pieds, qu'il a collée sous ses chaussures si sales après avoir fouillé les tableaux de Caillebotte, toute cette saleté qu'il collecte,

ces odeurs qu'il collectionne et accumule comme des bonnes chances encroûtées.

Je m'en veux de l'avoir laissé. Je sais que parler lui a fait beaucoup de bien, qu'il a toute sa vie pour s'inventer une autre mère, pour tenir la route en bout de corps, mais de le voir si baissé maintenant m'inquiète. Je me dis qu'avec tous ces vieux tout seuls dans le Sud, c'est trop bête. Il faudrait que j'enquête dans les maisons de retraite, que je trouve une vieille fada, que je la persuade d'être une grande dame de la blanche Russie, petite-fille de tsar, tiens, la fille d'Anastasia, et qu'elle-même a eu un fils, sur le tard et sans le savoir, oui, il y a une quarantaine d'années, il vous cherche, quelque part sur la 113. Et faire qu'ils se rencontrent. Mais je ne sais pas inventer des histoires.

NOS ANGLES MORTS

J'ai une technique infallible, si, je vous assure. Je me mets dans les angles morts. C'était difficile au début. J'ai beaucoup cherché, affiné. Quand j'ai eu cette idée la première fois, ou plutôt la deuxième, je n'y arrivais pas. Ni la troisième, ni la quatrième fois. J'ai fait plein d'essais ratés. Mais un jour j'ai pigé le truc. Je me suis retrouvé dans l'angle, comme la première fois, parce que c'était la première fois, justement, la fois sans le faire exprès. La première fois où je me suis mis dans un angle mort, c'était involontaire. Le type a pilé, il a eu peur. Moi aussi. Je l'ai regardé dans cette peur commune et il s'est senti obligé de me prendre. Je ne comprenais pas pourquoi il avait freiné si brusquement, pourquoi il ne m'avait pas vu. C'est ce que je lui ai dit en entrant dans sa voiture, vous ne m'aviez pas vu ou quoi ? Il m'a répondu que je m'étais mis dans un angle mort. Un angle mort de sa vision dans la voiture. Et mon apparition soudaine dans le rétro de droite lui avait donné la peur de sa vie. Il répétait la peur de ma vie. Ma mort était la peur de sa vie.

Depuis je me cache là, au bord des routes, aux croisements, invisible avant l'arrêt brutal des voitures prioritaires. Je choisis bien mes carrefours. Je sélectionne les croisements où tout le monde pense inutile de ralentir. Il y en a beaucoup vous savez, beaucoup plus qu'on ne croit, des endroits dangereux. Je cherche le danger des carrefours, et quand je l'ai trouvé, je me mets dedans. Je me rends invisible.

Voilà l'histoire, mais vous, vous m'avez vu, sans doute, puisque vous n'avez pas eu peur. Pourtant j'étais dans l'angle mort, dans votre angle mort, j'en suis sûr. Et vous alliez, et vous allez, tellement vite. Vous souriez. Vous allez encore beaucoup trop vite. Je ne vois pas ce qui vous fait sourire. Plus on va vite, plus la vision latérale est réduite. Plus on a des angles morts. Sur l'autoroute on voit comme dans un tunnel, vous le saviez ? Vous roulez sans y voir, sans y voir ailleurs que tout droit. Vous ne voyez pas sur les côtés, vous avez des œillères. Beaucoup de gens ont des œillères, pas seulement sur

l'autoroute. Ce ne sont pas eux qui conduisent. Leur vie. Je veux dire, qui conduisent leur vie. Ils ne conduisent pas leur vie, ils se laissent porter par leur vision étriquée des choses. Les conventions sociales, les apparences, toutes ces choses, vous savez, toutes ces choses qui réduisent votre regard. Notre regard. On ne voit rien d'autre, on ne voit rien de ce qui est au bord. Vous vous en foutez de ce que je raconte. Peut-être, mais vous allez trop vite. De toute façon, œillères ou pas, quand on conduit, on n'arrive jamais vraiment à regarder ailleurs, à regarder par côté, à regarder ce qui se passe ou ce que se tient au bord des routes. On ne le voit que par fragments. Pour recomposer l'image, il faudrait repasser là plein de fois, il faudrait repasser toujours au même endroit, il faudrait même que ce qui s'y tient, là, sur le bas-côté, soit toujours là, toujours la même chose, toujours au même endroit, il faudrait que ce qui s'y passe, ce qui est là, y revienne, et ne change pas, ne bouge presque pas. Si c'est un homme, par exemple, un auto-stoppeur, ou n'importe, un contemplatif, il devrait rester là, dans l'attente, dans la contemplation. Celui qui se tiendrait là devrait s'y tenir tous les jours pour être vu. Il attendrait, il nous attendrait, comme une habitude, une manie, et alors, et alors seulement, on pourrait le décrire, par petits bouts, un peu chaque jour, en passant devant lui, repassant, et repassant encore. Vous devez vous demander qui se tiendrait là, tous les jours, à attendre qu'on le reconnaisse, qu'on le reconnaisse par fragments, qu'on le reconstitue, à part un fou. Un fou du bord de route. Mais vous savez, il y en a beaucoup, des fous du bord de route, j'en ai rencontré pas mal, à force de faire du stop. Y'en a même un, le pauvre, c'est un truc de dingue, de dingue justement, le pauvre il a perdu son endroit, il a perdu son bord de route. Il était là depuis si longtemps, à attendre, il attendait pour rien, il attendait un retour impossible, depuis si longtemps, si longtemps que la route a disparu avant lui. Vous souriez, vous m'écoutez alors. Il attendait des personnes mortes, vous imaginez, ça pouvait durer toute sa vie. Des personnes mortes à un tournant de route de montagne, il les attendait tous les jours à la même heure, l'heure de l'accident. Tout le monde là-bas connaissait son histoire et on lui foutait la paix. C'était toute sa vie. On lui foutait tellement la paix que les gens du coin avaient pris l'habitude de freiner juste avant le tournant, comme devant un panneau invisible, « attention, débile ». Mais le génie civil, il en avait rien à faire, évidemment, du débile de la route. Ils ont changé le tracé de la départementale et le type n'a plus retrouvé sa route. Vous souriez

toujours. Moi cette histoire ça me donne envie de pleurer. Vous êtes sereine. Votre profil est paisible, votre sourire je n'en vois que la moitié, votre joue au-dessus, la droite, si calme, sans tic, sans agacement. Votre calme vous rend belle. Je ne sais pas si vous le savez. Ni si vous m'entendez. Mais vous roulez trop vite, moi qui ne suis pas détendu, moi qui suis tout sauf cool, je vous le dis. Vous allez trop vite, et puis excusez-moi mais vous conduisez mal. Vous prenez des risques. Vous jouez à l'héroïne, ou à celle qui ne comprend pas ? Vous auriez pu me tuer, tout à l'heure, enfin non, parce que j'ai calculé pour ça, je calcule toujours pour ça, pour ne pas courir de risque, justement, parce que moi, moi aussi j'ai peur. Comme tout le monde. Mais vous, vous avez dû le croire, croire que vous auriez pu me tuer, c'est obligé. Vous ne pouvez pas m'avoir vu. Vous avez peut-être un champ de vision supérieur au nôtre, un regard différent des autres. Vous n'avez freiné qu'après, j'ai dû courir pour vous approcher. Vous n'aviez pas l'air surprise. Toujours pas surprise d'ailleurs, ni par ce que je vous dis, ni par ma présence dans le croisement. Je vous trouve inquiétante, très jolie, mais inquiétante. Ne me dites pas que vous avez l'habitude de ce genre de conversation, ni de ce genre d'auto-stoppeur, ne me dites pas que vous rencontrez des types comme moi à chaque carrefour. Non, vous ne dites rien. Moi des femmes comme vous, je vous avoue, j'en ai jamais rencontré. Aussi calme et belle dans ce calme, aussi peu bavarde. Une femme qui m'écoute. Je crois que vous m'écoutez. Pourquoi vous m'écoutez, je ne sais pas. D'habitude, les gens en ont vite marre, de moi et de mes élucubrations, je pars tellement dans tous les sens, parfois je m'autosaoule. Je ne dis pas que vous êtes belle pour vous flatter, vous n'êtes pas belle comme les autres, celles qui sont belles, celles que les autres trouvent belles. Les belles du sens commun. Vous êtes belle d'une façon peu commune. Je crois que vous le savez. Je ne cherche pas à vous séduire. Je ne cherche pas de femme. C'est bon, j'ai donné. Trop. Beaucoup trop. Vous avez l'air indifférente à ce que je vous dis, et pourtant vous m'écoutez. Vous êtes belle dans ce calme, cette indifférence, oui, cette différence. Rien ne semble vous toucher. Si on mettait votre photo dans un magazine, on vous trouverait ordinaire, mais vous n'êtes pas dans un magazine, vous êtes dans cette voiture dans laquelle je suis monté, vous êtes en mouvement, en vie, silencieuse et en mouvement, vous avez sur votre visage tous les reflets ramassés par la route, ces reflets, ces projections bougent sur vous et voilà, je vous trouve jolie. C'est n'importe quoi ce que je

raconte. Mais vous ne pouvez pas m'avoir vu, et vous ne pouvez pas m'avoir vu et ne pas avoir eu peur. C'est peut-être à cause de votre conscience. Vous avez peut-être une autre conscience, ou pas de conscience du tout. Parce que le truc avec les angles morts, c'est de jouer avec la mauvaise conscience des conducteurs. Ils ont eu très peur de vous avoir écrasé et alors ils vous prennent. Surtout ceux qui vont trop vite. Combien de fois j'ai vu dans leur regard une frayeur passée, vous comprenez ? Un reste de frayeur, une frayeur soulagée, et aussi une autre peur par-dessus, une peur de moi. Comme si j'étais un mort vivant. La mauvaise conscience vis-à-vis des autres. La conscience de soi, c'est différent, ils ont une conscience impeccable d'eux-mêmes, ça, pas de peur. Pas de trou, pas d'angle mort. En même temps, c'est impossible, vous ne croyez pas ? Il y a toujours des endroits de soi qu'on ne voit jamais, qu'on ne connaît pas. La nuque par exemple, sauf à la toucher, mais la voir, c'est une autre histoire... Et notre voix, nous ne l'entendons jamais qu'à l'intérieur de nous, elle n'est pas la vraie. La vraie, la vraie c'est celle qu'entendent les autres, parce qu'une voix c'est un lien vers les autres, non ? Et si la voix véritable est celle de l'intérieur, à quoi ça sert puisqu'elle ne s'adresse qu'à nous-même ? On en a des angles morts, et pas qu'un peu. Tous ces angles morts en dedans. En dehors. Je me suis toujours demandé pourquoi on est soi et pas un autre. Et tous ces autres autour de nous, qui nous voient si différents de ce que nous sommes. Vous savez bien de quoi je parle. Pas seulement de la voix. Quand je vous dis j'ai donné, c'est parce que les femmes, elles veulent toujours vous changer, nous changer. Elles aiment quelque chose en nous, elles s'approchent de nous pour la voir, mieux la voir, et dès que vous les prenez dans vos bras, elles s'habituent, elles se détournent, elles ne savent plus trop, elles cherchent autre chose, autre chose que cette chose qu'elles aimaient en vous. Vous ne savez plus qui vous êtes. Elles vous assuraient que cette autre chose était en vous, mais que vous ne la soupçonniez pas. Et puis un jour, comme ça, cette chose, cette chose précieuse, découverte, elles ne l'aiment plus. Elles cherchent à vous déshabituer de vous-même, elles s'ennuient. Vous pensez être un autre. Ce qu'il y a vraiment en vous, qui vous appartient en propre, cette chose irréductible, cette chose qui est en vous, profondément, presque secrètement, cette vraie chose de vous, pas celle que les femmes prétendaient avoir trouvée, cette chose solide, là, vous ne savez plus si vous l'avez encore. Vous savez, ce centre, cet endroit en vous que personne ne connaît et que

vous voulez préserver à tout prix, cet espace qui n'a pas été sali, soudain il est assailli. Les relations amoureuses et sexuelles perturbent cet espace, vous n'arrivez plus à être vous-même, vous n'y arrivez plus parce que vous devez vous soucier de quelqu'un d'autre. Vous devenez l'autre. Comment être sûr d'être soi ? Vous, oui vous, par exemple, vous êtes sûre d'être vous-même ? Qui réellement conduit votre voiture ? Vous me regardez sans vous défaire de votre sourire, mais vous ne souriez pas vraiment, je le vois à vos yeux. Vous ne me la faites pas, vous savez, quand seule la bouche sourit, c'est qu'on ne sourit pas, c'est qu'on fait semblant. Je ne suis pas sûr que vous entendez tout ce que je vous dis, je ne suis pas sûr de tout vous dire. Vous êtes là, vous m'avez pris en stop, je suis là, près de vous, mais vous semblez si loin de moi à mes côtés. Je vous parle, et vous, vous ne faites que sourire. Vous avez d'ailleurs un beau sourire, pour de faux, mais beau. Vous voulez peut-être que je me taise. Non, vous êtes capable de hocher la tête, mais pas de paroles. Donc, vous m'entendez. Et vous me répondez d'un mouvement de tête que je peux continuer, vous ne voulez pas que je m'arrête, que ça s'arrête. Oui, je vous parle. Vous me voyez quand vous tournez la tête, à peine. Et dans le rétro de droite, vous m'aviez vu ? Vous m'aviez vu, avant que je surgisse depuis l'angle mort ? Je suis sûr que vous ne m'avez pas vu, vous avez des yeux comme tout le monde, limités. Mais vous n'avez pas eu peur, non, et vous m'avez pris quand même. Je me demande pourquoi vous m'avez pris sans la mauvaise conscience, sans la peur de m'avoir tué. Les femmes seules ne me prennent jamais sans ça, sans cette peur. Elles ne me prennent pas, à cause de l'autre. L'autre peur. Vous savez bien, la peur bête, la peur d'être tuée, violente, la peur de l'auto-stoppeur classique, la peur commune, pas la mienne, pas ma peur, pas celle que j'ai inventée avec mon coup des angles morts. La peur aiguise les perceptions, c'est aussi pour ça qu'ils me voient, soudain, les conducteurs, ils ont eu peur, sauf vous. Vous c'est différent. C'est vous qui me faites peur. Vous êtes tellement sereine, vous êtes comme ma peur, vous êtes comme la peur elle-même. Parfois, on se trompe de peur, vous savez. On croit avoir peur de quelque chose et puis c'est une autre chose qui nous effraie, comme si on avait peur par procuration, par décalage. Un jour, un conducteur a freiné si brusquement qu'un paquet de neige est tombé à mes pieds. Je ne sais pas d'où il venait, mais il avait une sacrée épaisseur sur le capot. Il est sorti sans me regarder, on aurait dit que je n'étais pas là, je vous jure, il me disait écartez-vous, il faisait le tour de sa voiture

pour regarder les tas de neige éclatés par son freinage. Il semblait perdu. Je lui ai demandé ce qui se passait, et là il m'a enfin regardé, mais ce n'était pas pour s'excuser, ou parler de sa peur, enfin de sa peur de moi, vous comprenez, non, il m'a parlé comme s'il me prenait à témoin. Il me prenait à témoin de la neige. Il n'était allé nulle part où il neige, alors d'où venait cette neige ? Il y avait ces amas au sol, ces éclaboussures jusque dans le fossé, il en restait un peu sur le toit, il y en avait sur la vitre arrière et sur le pare-brise, il me demandait d'où venait cette neige, comme si je pouvais le savoir, ou comme si c'était moi, de l'angle mort où je me tenais, qui l'aurais lancée, jetée comme un mauvais sort, un jeu idiot, celui d'un gamin inconscient qui viserait des voitures avec des boules de neige, et en plein été, encore. Il m'a pris pourtant et tout le trajet il s'est interrogé sur cette neige.

Mais qui êtes-vous, qui êtes-vous pour ne pas avoir peur ? Une folle ? Vous souriez pour de vrai maintenant, c'est toujours aussi beau, vous savez. Vous êtes une folle avec un très beau sourire. Je ne sais plus ce que je dis. Pourquoi n'avez-vous pas peur ? La peur est le plus grand sentiment humain, le seul peut-être. Même l'amour est un sous-sentiment. Un dérivé de la peur. On aime par peur. N'importe quelle peur, n'importe laquelle. La peur de la solitude, le plus souvent. La peur de la mort. Rester, rester dans la mémoire des autres. Vous n'avez pas peur de, je ne sais pas, moi, disparaître ? Mourir ? Vous n'êtes peut-être faite que de mort, pour ne pas avoir peur. Vous êtes un genre de fantôme. Aucune mauvaise conscience et une conscience de vous totale. Seule la mort permet ça, non ? Vous n'êtes pas morte pourtant, vous conduisez cette voiture dans laquelle vous m'avez pris. Vous m'avez pris avec vous. Et moi je suis vivant, j'en suis sûr. Je ne suis pas fou. Je ne veux pas mourir, je vous préviens. Vous conduisez vite, et si mal, si je peux me permettre. Une jolie folle mauvaise conductrice. Vous n'êtes pas morte pourtant. Vous ne souriez plus. J'ai compris, je crois que j'ai compris, vous êtes morte dans votre tête, vous voulez mourir, vous voulez vous tuer, c'est ça ? Non ? Vous vouliez vous tuer au moment où vous avez failli m'écraser. Je ne joue pas avec ma vie dans les angles morts. Je sais me placer de sorte qu'on pense m'écraser, mais ça n'arrive jamais. Je suis en sécurité, sauf dans la conscience des automobilistes. Vous avez dû le croire, vous aussi, alors pourquoi cette absence de peur ? C'est ça, oui c'est ça, vous vouliez vous tuer, alors évidemment, vous n'aviez pas peur de m'avoir tué. Votre propre mort vous accaparait, vous ne ressentiez, vous ne ressentez plus rien pour les

autres. Comme une anesthésie. Vous êtes anesthésiée par l'envie de mourir, plus rien ne vous touche. Vous êtes dans votre tunnel, votre vision est limitée, étriquée par l'idée absolue, une idée têtue jusqu'à l'obscène, inconsolable, cette idée irremplaçable de mourir, coûte que coûte. Mourir, vouloir mourir, je sais que c'est une idée fixe. Elle vous plie à sa volonté, elle vous cloue. C'est une envie de mourir née de celle de vivre, celle de vivre empêchée, née de cette irrésolue envie de vivre. Sa radicalité vient de là, d'un défaut. Le défaut de l'envie de vivre. Mais maintenant ? Maintenant que je vous parle, vous n'allez pas nous tuer ? Vous me faites peur. Vous secouez la tête à nouveau, vous commencez à pleurer. Je ne sais pas si ça me rassure. Parce qu'une fois que vous m'aurez déposé, vous aller recommencer, vous allez essayer encore. Je ne vous sauverai pas deux fois la vie. Vous ne souriez plus, ou plutôt si, un peu, vous souriez dans vos larmes. Vous êtes tout entière faite de mort. Décidée. Toute entière en angles morts, oubliée à vous-même, sauf ces sanglots, sauf ce sourire. Vous n'avez plus aucune conscience de vous-même dans celle de vouloir mourir. Mais vous pensiez aller où ? Jusqu'au bout du monde ? Jusqu'à ce lieu de vertige, ce belvédère ? Vous savez très bien lequel, le belvédère du suicide. Même en ratant votre suicide, vous n'en reviendrez pas, pas tout à fait, c'est un endroit d'où on ne revient jamais complètement, je me trompe ? Vous avez déjà essayé ? Combien de fois ? Sauf à sauter du belvédère, sauf à se jeter dans le sublime, dans l'horreur, peu importe, le bout du monde, vous savez, ce n'est pas seulement un absolu, c'est aussi ce lieu, ce seul lieu d'où on est obligé de revenir. Non, ce n'est pas contradictoire. On n'en revient jamais tout à fait, mais on en revient. On ne peut pas continuer plus loin. Le bout du monde, c'est le demi-tour. C'est de là d'où on ne peut pas aller plus loin. Quand on est au bout du monde, on est obligé de faire demi-tour. Au bout du monde, il faut rebrousser chemin, il n'y a pas d'autre chemin, d'autres détours possibles, vous le savez ça ? Ce n'est pas une boucle, ce chemin-là. Au bout, il faut se résoudre à suivre du déjà-vu pendant le retour, du déjà-vécu. C'est éprouvant. Il faut s'obliger à recommencer pour rentrer, pour revenir. L'ennui du même chemin. Vous n'êtes pas morte, alors vous devez rentrer. Ce retour forcé c'est l'ennui de la vie. Mais ça vous oblige aussi à pénétrer le monde d'après, celui de la mémoire, celui d'avant votre mort. Car vous alliez de l'avant, vous alliez de l'avant à l'endroit du bout du monde, vous alliez de l'avant vers votre mort. Maintenant, il faut revenir en arrière, et rien n'est

plus comme avant. Cette perception de la mort que vous avez eue, entraperçue, cette perception du bout du monde, elle transforme les lieux traversés à l'aller en un arrière, vous comprenez ? Un arrière-pays. Et cet arrière-pays, ce retour, c'est votre vie maintenant, vous faites marche arrière, vous êtes dans le retour, vous allez y vivre. Ne plus aller de l'avant, vous savez, c'est ça aussi, vivre. Vous allez vivre.

Le passé et l'avenir, ils finissent toujours par se retrouver. Ici. Dans le présent. Écoutez-moi, vous êtes peut-être juste dans le creux de la vague, ça va revenir, vous savez on a nos marées, nous aussi, quand tout semble se retirer de nous, quand on a l'impression d'avoir tout perdu, on a nos marées, comme les mers et les océans, la seule différence, c'est que ces marées-là n'ont ni heure ni régularité, c'est juste ça qui les rend effrayantes. Regardez-moi, je suis là, moi, je vous vois. Et vous le savez sinon il n'y aurait ni larmes ni sourire. Regardez-moi, je vous interdis de vous tuer si vous savez encore pleurer et sourire. Voilà, vous me regardez, vous m'avez vu.

OceanofPDF.com

DONNEURS

Il y avait beaucoup trop de donneurs ce jour-là. Nous ne savions pas comment nous organiser. Nous n'osions pas demander aux derniers venus de repartir, et de toute façon il en venait d'autres, d'autres encore, et encore.

Beaucoup avaient l'habitude de patienter et venaient avec un livre, mais cette fois il n'y aurait pas assez de lectures pour toute l'attente, pas assez de pages pour les minutes ou les heures, pas assez de place même pour attendre, pas assez de temps pour contenir tout le monde, trop de temps pour les donneurs, et trop peu pour nous. Pas assez de livres, pas assez de personnel. Nous manquions de sang, de tous les groupes, et nous avons envoyé des SMS à tous les donneurs, et tous, tous et même plus, avaient répondu à l'appel. Nous étions dépassés. Tellement de donneurs dans ce village, tellement que nous nous demandions s'il n'y avait pas plus de donneurs que d'habitants, comme les soirs de loto. D'ailleurs nous nous étions installés au même endroit, dans la salle polyvalente. Nous avons ajouté quelques lits supplémentaires et appelé l'armée, nous avons regardé nos agendas, la plupart d'entre nous pouvaient rester jusqu'à tard, nous avons prolongé les horaires, et décidé de nous arrêter quand nous n'aurions plus de poches vides, pas avant. Des bénévoles nous ont rejoints, en plus de nos bénévoles réguliers, en plus des militaires, pour aider aux rafraîchissements, à la manutention, au nettoyage, au café, à la confection des mini-sandwiches. Une des bénévoles, habituée des lieux, a proposé de passer au local qu'ils appellent la bibliothèque, une petite salle annexe et exiguë de la mairie où sont déposés chaque mois des livres empruntés à la bibliothèque départementale de prêt.

Quand elle a déposé les cartons de livres, c'était ma petite pause, j'ai regardé les gens choisir. Parmi les donneurs en attente, il y avait ceux qui piochaient au hasard dans les livres du dépôt, ceux qui avaient par avance

choisi, et ceux qui avaient apporté leurs propres livres. Ces donneurs ne se ressemblaient pas, pas du tout, ils semblaient très différents, et, étonnamment, oui, ils n'étaient pas du même groupe. Ceux qui lisaient de la littérature, ceux qui lisaient des romans de terroir, ceux qui lisaient de la poésie, des harleconneries, des romans historiques, des essais, des romans policiers, n'avaient pas le même groupe sanguin, parfois la différence n'était que celle du rhésus. Je ne sais pas si ce phénomène étrange ne s'est produit que ce jour-là, si j'étais si fatiguée que j'inventais, ou si le groupe sanguin influence vraiment les lectures, mais c'était, très, très troublant. Je n'ai osé le dire à personne, mes collègues semblaient ne s'être rendu compte de rien. Je n'ai pas le droit de dire à quel groupe appartiennent ceux qui lisaient ceci et ceux qui lisaient cela, ça pourrait aller trop loin cette histoire, mais les jours suivants, les receveurs ont été remplis de sangs de livres différents, selon qu'ils étaient O- ou B+.

Je regardais les visages, les saignées des bras, les expressions, je regardais les poches se remplir de mots, de conversations, d'attente, de pensées, de rêveries.

Pour celle qui lisait *Au Phare*, c'était la première fois. Un premier don. Je lui ai souri en lui demandant de serrer le poing. Un collègue est venu, embêté, c'est que, c'était la première fois qu'elle donnait son sang et, c'est-à-dire, lire n'était pas conseillé. Comme elle prenait un air étonné, il lui a expliqué que ça pourrait provoquer un évanouissement. Une baisse de tension, si vous préférez. Elle a souri en même temps que moi et l'a rassuré, vous savez, je lis en toutes circonstances. Elle avait l'air entraînée en effet, lire, même Virginia Woolf, ne semblait lui demander aucun effort particulier. Il n'avait pas l'air convaincu, alors elle a ajouté, que je lise ou que je cogite, c'est pareil. Il nous a laissées, mi-boudeur mi-surpris, la surveillant du coin de l'œil, et elle a pu lire en se vidant tranquillement, sans malaise particulier. Elle se remplissait, tout aussi bien.

Je l'ai revue à ma pause devant sa petite collation, elle ne lisait plus, elle était pâle, elle m'a souri. Elle m'a raconté qu'il lui arrivait de lire aussi entre les pages, entre les pages et dans les pages en même temps, parce que les livres, c'est comme le sang, ils sont marqués. Pas génétiquement, non, mais ils ont des marqueurs aussi, pas des marque-pages, si, des marque-pages, mais des marque-pages qui sont des marques des gens. Elle se demandait si

en donnant son sang elle donnait un peu de ses lectures, puisqu'en empruntant des livres il lui arrivait de trouver des taches de sang sur les pages. Pas seulement de sang d'ailleurs, de chocolat, et des cheveux, de la colle pailletée. Les livres des bibliothèques étaient pleins de traces, même ici, encore plus ici, avec tous ces voyages en bibliobus, quand les livres traversent tout le département.

Je lui ai confié ma découverte sur les groupes sanguins des lecteurs, mais elle ne m'a pas crue, et je dois avouer que ça m'a beaucoup déçue. Elle s'est levée un peu titubante et m'a dit que je ferais mieux d'écrire des histoires au lieu de faire l'infirmière.

OceanofPDF.com

TOMBER D'ELLE

Avant d'être trieur j'étais biffeur, les poubelles ça me connaît, oui ça me connaît les poubelles, je connais les poubelles, l'intérieur comme ma poche. Mais dans mes poches, je n'ai pas toutes ces choses que j'ai trouvées. Je ne veux pas de ces choses, je ne veux pas de tout ce que j'ai trouvé.

Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas ramasser, ne pas voir. Il y a celles que l'on cherche et que l'on ne trouvera jamais. On espère toujours trouver un trésor, c'est bête. Tomber sur un trésor. On ne sait même pas ce qu'on voudrait trouver comme trésor. On ne sait pas ce qu'on met dans ce mot, trésor, moi je ne sais plus ce que j'y mettais, non, je ne sais plus.

Quand j'étais biffeur, en ouvrant les poubelles du XVI^e arrondissement, j'avais déjà trouvé pas mal de choses sordides, comme ce cygne avec une balle dans la tête, et là, au tri, c'est pas mieux. Parfois, c'est comme des miracles, même dans l'horreur, tellement ça va loin, et dans l'horreur, parfois, il y a le meilleur. Du cygne tout blanc, lisse et doux, et de son crâne explosé, noir et sale, je n'ai rien pu tirer pour ma mémoire, qu'un contraste, une question en suspens, pourquoi tant de blancheur dans l'abjection, tant de douceur de plumes sous l'écrasement de la nuque. Dans mes poubelles parisiennes, je m'étais habitué aux contrastes, aux décalages, aux couples improbables. Il y a eu le matin des roses. C'est toujours le matin très tôt pour biffer, et ici au centre de tri c'est aussi très tôt le travail, les poubelles on les fait au lever du jour. Les roses étaient vertes, vert pâle, si fraîches, achetées la veille sans doute, si jeunes qu'elles étaient encore en boutons, des bourgeons vert léger, tendres, entrouverts et odorants. Ces roses-là étaient liées, comme des ficelles, autour de magazines enroulés. Elles faisaient office d'élastiques. J'avais dénoué ces liens piquants et mouillés encore, pour trouver de vieilles revues pornos usagées, lues et relues, abîmées, déchirées. En lambeaux, en rouleaux, tenues par des roses vertes et juvéniles.

Au tri du verre, j'ai sorti du tapis des fleurs fraîches aussi, et des obus, oui, ce jour-là on a évacué le site, des chats étouffés embuant la peau de sacs plastique, pourrissants, et même une tête d'âne dans un grand carton scotché au chatterton.

J'ai commencé par les poubelles des riches parce que c'est là où je me trouvais, tout simplement, c'est là où nous habitions, elle et moi, dans le XVI^e. Je voulais lui faire honte, je crois, ou peut-être me faire honte. Je ne sais plus si elle et moi c'était encore la même chose. Je n'en finissais pas de tomber, tituber, sous ses fenêtres. Je balbutiais aussi, en essayant de lui dire enfin mon amour alors qu'il était bien trop tard. Tard le soir et à pas d'heure dans notre histoire. J'ai traîné plusieurs mois, deux ou trois ans, d'appart en appart, chez des amis, chez des amis d'amis, et puis j'ai dormi dehors, une fois, deux fois, et après mes amis, mes nouveaux amis, ils étaient dans la rue. Je me mettais lamentable et je biffais. D'abord le soir, puis en pleine nuit, et pour finir le matin comme il se doit si l'on veut trouver quelque chose. J'ai appris avec les clodos du coin. Je suis devenu l'un d'eux en quelques semaines seulement. Je voulais fouiller dans ses poubelles, trouver des indices, comprendre ce qui nous était arrivé. Deux ans après je cherchais encore à comprendre. Je n'ai jamais pu être sûr de ses déchets, je n'ai jamais su les reconnaître dans le conteneur. Dix ans de vie commune et je ne savais pas ce qu'elle jetait. Je n'avais jamais fait attention aux petits riens. Après notre rupture, je ne m'occupais plus que de ça, de ces petits riens-là, comme pour rattraper tout ce temps perdu où je snobais notre quotidien. Je cherchais ses restes comme des trésors. Je déballais, j'étais tout sur le trottoir, je pleurais sur le cygne, sur les jeunes roses, je décollais à la pince à épiler des cheveux bruns adhérent à des protège-slips dans des petits sacs de poubelles de salle de bains. Je ne pouvais pas tomber plus bas, était-ce ses cheveux, je ne pouvais pas tomber plus petit. Je farfouillais partout pour dénicher une trace minuscule. J'étais en bas, à bas. J'ai toujours bégayé. Pas seulement avec les mots.

Les autres me charriaient, il fallait trouver de quoi revendre, pas de quoi collectionner. Je n'étais pas le seul paumé, pourtant, à tomber, je n'étais pas le seul à biffer des choses inutiles, je n'étais pas le seul à bafouiller. Je n'étais pas le seul facile à moquer.

On riait beaucoup des diogènes, ceux qui prennent tout, accumulent jusqu'à l'impossible, il paraît qu'ils ne sont pas pauvres, il paraît que c'est une maladie, certains ont des apparts luxueux, des domaines à la campagne, remplis jusqu'au plafond de détrit, de trouvailles. Dans le 16^{ème}, on en avait un, un riche poubellaire de nuit, tellement attentionné qu'il avait entouré les roulettes de son chariot avec des chiffons pour ne pas réveiller les gens. Il se voulait ignoré mais c'était raté, il se faisait remarquer pour ça, pour ses tentatives clownesques de discrétion.

Nous ne savions pas s'il fallait rire de la fille au téléphone. Parfois on se foutait d'elle, mais tout aussi souvent on la prenait en pitié, et parfois dans nos bras, mais jamais nous n'avons pu lui parler, elle ne répondait qu'au téléphone. Elle avait trouvé ce téléphone, un portable hors d'usage, dans une de nos poubelles. Elle l'avait gardé précieusement, et depuis elle téléphonait avec. Elle parlait avec. C'est même le seul endroit où elle parlait. Nous, nous n'avions jamais entendu sa voix jusqu'à ce qu'elle découvre ce portable. Nous la pensions muette. Sa voix était très particulière, il faut dire. Elle ne s'adressait qu'à cette chose, ce téléphone. Elle faisait croire qu'elle parlait à quelqu'un, mais c'était facile de comprendre qu'elle ne parlait à personne, même pour quelqu'un d'autre que nous, quelqu'un qui ne savait pas le téléphone cassé, c'était facile à deviner. Elle faisait semblant de ne pas être seule. Elle faisait semblant d'avoir quelqu'un au bout du fil, quelqu'un à qui parler, quelqu'un d'autre que nous, les biffeurs. Quelqu'un d'ailleurs, ailleurs que dans la galère, ailleurs qu'au-dessus des poubelles. Elle parlait seulement dans le téléphone et souvent, souvent c'étaient des mots d'amour. Mais c'étaient des mots d'amour maladroits, et surtout sans retour, et même des mots d'amour perdus, pour rien, orphelins. Des mots d'amour pour personne. Ce qui était touchant, très touchant même, c'était son petit défaut de langage, sa voix si particulière. Quand elle parlait dans ce téléphone, elle faisait un petit bruit de nez qui rendait confuses ses phrases, une sorte de gémissement de bébé. Elle avait bien la cinquantaine et pourtant elle faisait des bruits de bébé par le nez. Je me souviens de ses mots à vide accompagnés de gémissements toutes les fois où je croise quelqu'un qui téléphone dans la rue. Je me demande si elle téléphone encore, depuis que je suis parti.

Je suis parti de sous les fenêtres de ma femme, un jour je ne suis plus tombé, je me suis relevé c'est étrange, et je suis parti dans le Midi. Je ne sais pas pourquoi j'ai continué à faire les poubelles, au point d'en faire ma profession, dès six heures du matin je trie.

Je ne sais pas pourquoi je suis abonné aux poubelles, aux surprises dans les poubelles. Faire les poubelles, c'est toujours trier, affiner, faire des poubelles plus petites, en retirant des grosses ce qui pourrait encore servir, être revendu, c'est recycler. Pourquoi ce que tout le monde fait dans sa vie, ses souvenirs, redonner une chance, classer, remiser, démêler, assigner, pourquoi moi je le fais dans les poubelles. Pourquoi je le fais littéralement. Pourquoi je n'ai pas droit aux métaphores, comme tout le monde, ça salit moins. Pourquoi je me penche sur les reliefs, je voudrais du second de gré, du centième degré, je voudrais parler des déchets de loin.

Quand j'étais biffeur, officiellement c'était pour manger bien sûr, et depuis que je suis au tri du verre, c'est pareil. Je fais ce que personne ne veut faire, parce que je ne sais pas quoi faire d'autre. Je n'ai envie de rien. J'ai envie de ce que personne ne veut. Je suis allé à l'école, longtemps, j'ai fait des études, de lettres, de longues études de lettres modernes, mais voilà, je suis tombé. J'ai toujours su merveilleusement écrire, c'était ce qu'elle disait, mais dès que j'ouvrais la bouche je gâchais tout, ça tombait à plat, ça tombait n'importe comment et même l'embrasser je n'ai jamais su. Aux amis qui me demandaient ce que je devenais, je disais je tombe, aux autres, à ceux que je ne connaissais pas, que je rencontrais, et qui me demandaient tous si souvent ce que je faisais, je disais aussi je tombe. Dans les soirées, comme partout, plus que partout, c'est ce qu'on vous demande pour vous connaître, ou plutôt, faire semblant. Semblant de faire connaissance. On vous demande que faites-vous dans la vie ? Pas dans la mort bien sûr, pas dans les vides, ni dans l'attente, pas dans le souvenir. Et cette question porte sur le métier, le travail, pas sur autre chose. Et sinon, à quoi rêvez-vous ? Je ne disais jamais pourquoi je tombais. Je tombe de ma vie, dans ma vie, dans mon amour. Je tombe de mon amour. Je tombe d'elle. Mais quelle était cette femme d'où je tombais ? Je prenais bien soin de ne jamais parler d'elle, même si je n'allais plus où nous allions, elle et moi, même si je ne connaissais plus personne qui puisse la connaître, j'évitais d'en parler. Je voulais l'oublier, oublier pourquoi je tombais.

Maintenant, non, maintenant je ne dis plus je tombe, maintenant je dis je trie. On ne peut pas tomber toute sa vie.

Je ne tombe plus, non, je trie. Je trie le verre, j'enlève du tapis tout ce qui n'en est pas. C'est inimaginable tout ce qui n'est pas en verre et qui pourtant est là, sur le tapis. Des tonnes de plastique incolore transparent, je me demande combien ils sont à ne tout simplement pas reconnaître le verre du plastique. Des flacons, des bouteilles, et des objets inidentifiables.

Et puis, il y a les détails qui m'échappent, tous les infusibles, la porcelaine, la céramique, les cailloux, les vitrocéramiques, certains métaux, tous ces matériaux en tout petits débris qui restent parfois même après le passage devant le balayage des machines à tri optique. Il en reste toujours un petit peu. Nous, ce que nous faisons, c'est juste préparer le passage devant les machines, que tout soit plus facile pour ces dames au regard de laser. On se casse le dos, on reste debout, équipé comme à la guerre, pour un tri grossier avant l'œil de lynx numérique. J'enlève beaucoup d'animaux, de compagnie, de basse-cour, des animaux morts de partout. Si je laissais un bout, un débris d'os, une plume, ça donnerait peut-être une teinte nouvelle au calcin, mais ça m'étonnerait que ça résiste au four, alors bon, c'est pas la peine de faire de l'art, de faire mon poète, mon coloriste, je trie, j'enlève les cadavres, je fais mon travail comme il faut, dans les règles de sécurité. J'essaie de ne pas penser au cygne, aux roses, aux incongrus.

Il n'y a pas que des animaux morts, dans les poubelles, même ici au tri du verre, il y a des animaux vivants, des charognards. Des oiseaux, des corbeaux, des corneilles, des pies, des mouettes même, pourtant la mer est loin, très loin, des rats, des chats, des chiens errants et des renards, beaucoup de renards l'hiver, venus des collines avoisinantes. Ils savent aussi bien que nous ce que les hommes jettent avec le verre, et c'est le festin.

J'essaie de trier sans penser aux charognes, mais il m'arrive de craquer, pour des riens, des riens dans les déchets du verre qui me rappellent ma vie d'avant, quand je tombais. Et alors, pour un rien, un petit élastique à cheveux comme les siens, un rien revenu de ma mémoire, je tombe à nouveau. Elle s'est débrouillée pour être inoubliable, jusque dans les poubelles.

Je serai bientôt promu au labo, ou au poste des machines, je suivrai le déroulement des étapes du traitement, je contrôlerai la qualité du produit fini avant de l'expédier au client, je conduirai le chargeur, peu importe, je deviendrai chef d'équipe, je surveillerai la couleur du calcin. Et alors, peut-être, je finirai par l'oublier.

OceanofPDF.com

LA FOLIE DOMESTIQUE

Je sais pour vous, Jean. Je sais pour vous depuis quelques heures à peine. Je sais qui vous êtes. Maman est morte avant-hier, nous sommes dans les papiers jusque-là, mon compagnon et moi. Et vous, Jeannot, vous êtes dans nos pattes, où pouvez-vous bien vous mettre d'autre, je me demande, après avoir été dans celles de maman depuis, depuis quand d'ailleurs, je ne sais pas, si, depuis toujours. Je vous connais depuis toujours. Depuis toujours et pourtant, je ne peux pas vous dire tu, vous consoler, vous prendre dans mes bras, comme vous le faisiez, vous, quand j'avais des chagrins de petite fille, des chagrins de mon âge. Je ne peux pas vous câliner à mon tour. Je ne sais pas ce qu'est un chagrin comme le vôtre, un chagrin de votre âge. Je ne sais pas quoi faire de ce chagrin-là, Jeannot, un chagrin de grande personne, de vieille personne. Vous souffrez plus que moi, je le sais, de la mort de maman. Elle est morte avant-hier, c'est si récent. Vous avez mal, vous qui n'étiez pas de la famille, vous qui l'êtes depuis quelques heures à peine, depuis toujours pourtant, vous qui n'avez jamais su, pas plus que nous, qui vous étiez. Vous étiez tout pour elle et elle était tout pour vous. Et pourtant, comment être sûre que vous ayez compris, savez-vous seulement que maman est morte ? Saviez-vous qu'elle était malade ? Vous avez mal et vous la réclamez. Vous ne savez pas que vous avez mal d'elle, que c'est elle qui vous manque. Vous la réclamez comme la seule personne à pouvoir vous consoler. Maman est la seule qui aurait pu vous consoler de sa mort, de sa propre absence. Vous avez mal en silence, vous êtes un pleureur si silencieux. Vous nous agacez, Jean, avec cette attente de maman, vous nous encombrez de votre silence, de vos pleurs en silence, de vos gémissements, si faibles qu'on n'entend qu'eux, vous réclamez maman, savez-vous ce que veut dire : elle est partie ? Vous nous embarrassez de votre présence, si lourde maintenant, qu'allons-nous faire de vous ? Que vais-je faire de vous ? Que vais-je faire de vous maintenant que je sais qui vous êtes ?

Mon compagnon, ces derniers jours, ces dernières heures, était insupportable de calme et de décisions, de précision. Je n'arrivais pas à penser, il m'a beaucoup aidée et en même temps, je n'arrivais pas à entendre ce qu'il me disait, à comprendre, à supporter. Je n'y arrive pas. Je n'arrivais pas à le supporter, ni à vous supporter vous, Jean. Il m'a dit tu sais, avant de le placer, il faut commencer par rechercher sa famille. Pas vous placer comme domestique cette fois, non, mais comme le vieux que vous êtes, le débile que vous êtes, dans une maison. Il n'y aurait pas de souci d'argent, maman, je n'en doutais pas, elle vous aimait tellement, elle avait dû faire de vous un héritier, mais nous n'en étions pas au testament, non, tout à l'heure, nous en étions au plus urgent : les obsèques, les papiers, et votre placement. Nous en sommes encore là, mais tout a changé bien sûr. Je n'ai que trois jours d'autorisation d'absence à mon travail et je ne peux pas, je ne pouvais pas m'occuper de vous. Il y a si peu, juste quelques heures, je ne savais pas comment m'y prendre, alors mon compagnon a fouillé méthodiquement dans tous les classeurs contenant les documents administratifs de maman, pour trouver un nom, une adresse.

Je ne savais même pas quel était votre nom de famille.

Il était tard déjà, tard dans la soirée, il faisait encore jour parce que nous sommes au début de l'été, je n'ai plus la patience, j'ai cinquante ans, je n'ai plus aucune patience pour les longues journées, les moments difficiles, j'étais un peu à cran sans doute et mon compagnon me disait d'arrêter, d'arrêter quelques heures, de me reposer. On reprendrait demain, on trouverait une solution. Je venais de vous coucher, Jean, je vous ai couché dans la chambre de notre fils qui est étudiant loin d'ici. Vous veniez de vous endormir et ça n'avait pas été facile, vous gémissiez, vous appeliez maman, comme à votre habitude, par son prénom précédé de madame. Madame Jacqueline, Madame Jacqueline. J'entendais cet appel du salon et je n'en pouvais plus. Vers la fin de la vie de maman, Jean, vous étiez si perturbé, vous ne disiez plus « Madame Jacqueline » mais « Madman Jacqueline », « Ma'am Jacqueline », et même parfois « Maman Jacqueline ». J'ai voulu aider mon compagnon avec les papiers, mais je tremblais dans mon tri, en vous entendant appeler maman, je déchirais les papiers au lieu de les ouvrir, je faisais n'importe quoi. Mon compagnon m'a dit il va se calmer, ne t'inquiète pas, il va s'endormir. Laissons ça, nous trouverons, nous trouverons qui est Jean, nous trouverons son nom, mais demain, arrêtons, reposons-nous,

repose-toi, pose ça. Il m'a regardée avec inquiétude, il a ajouté tout doucement il va finir par comprendre, par s'endormir, et au même moment nous ne vous entendions plus, vous vous étiez endormi. Je suis tombée quelques secondes après seulement sur le document que je cherchais, que nous cherchions. J'ai compris qui vous étiez.

J'ai compris ce que je cherchais depuis toujours, depuis aussi loin que je me souviens, toutes ces questions que je me posais et que j'avais presque fini par oublier, tellement elles n'avaient jamais eu de réponse. Elles n'avaient même jamais été posées, elles n'avaient jamais pu l'être.

J'ai montré le papier à mon compagnon qui venait de s'asseoir sur le fauteuil à l'autre bout de la pièce, il a compris à mon geste que c'était important, il s'est avancé vers moi mais je lui ai fait signe de rester là où il était, j'ai posé le papier sur la table, délicatement, comme pour ne rien déclencher, pour désamorcer la folie qu'il contenait, et je suis allée dans la chambre de notre fils. Je suis revenue vous voir, Jean.

Je suis là maintenant, près de vous. Plusieurs heures sont venues qui ont mis la nuit à sa place d'été, enfin la nuit, je devrais dormir moi aussi, et bien sûr, je ne peux pas, je ne peux que rester là, à vous veiller dans la chambre de mon fils.

Vous dormez, vous dormez profondément, comme un très jeune enfant, cet enfant attardé que vous avez toujours été, cet enfant qui est en vous et que vous rejoignez encore plus aujourd'hui à quatre-vingts ans bientôt. Maman est morte à quatre-vingt-quinze ans, vous n'aviez que quinze ans d'écart, qui aurait pu savoir.

Je suis ce qu'on appelle une enfant tardive, maman m'a eue tard, très tard, à presque quarante-cinq ans, comme quelque chose qu'on n'espère plus, c'est ce que j'ai longtemps cru, mais il faut le dire autrement, maman me l'a dit autrement, un jour de bout de patience. Elle espérait ne plus en avoir, des enfants, elle qui, je le croyais, n'en avait jamais eu, son médecin lui avait assuré qu'à son âge elle ne courait plus de risque, et puis elle était célibataire, alors. Alors il y a eu une soirée entre amis, au début des années soixante, et je suis venue, tardive et inattendue, dans l'innocence d'une plus que quarantenaire, vieille fille et, comment dire, d'une autre époque. Maman

était vraiment d'une autre époque. Elle croyait que ma venue avait fait d'elle une fille-mère, une fille-mère de presque cinquante ans.

Elle n'était pas spécialement riche, elle avait un salaire juste confortable, elle n'avait pas les moyens d'entretenir un domestique à demeure, un homme à tout faire. Notre maison n'était pas très grande et l'on se moquait de moi à l'école, à cause de maman. Pas tant de son état risible de vieille fille-mère, mais plutôt de son entêtement à garder notre domestique, vous, Jean. Dans les années soixante-dix, ce n'était plus tellement d'usage et ça la foutait mal après Mai 68. Pourquoi étiez-vous là, Jean ? Vous n'étiez pas là pour le ménage, vous étiez forcément là pour de mauvaises raisons, c'est ce que nous croyions, mes copines et moi. Elles jouaient avec votre prénom, mes copines, Jean, gens de ménage, Jeannot l'agent de service. Je ne vous défendais pas. Je les laissais dire. Maman, elle, se défendait des commérages en arguant que c'était pour la petite, pour moi, mais vous étiez là depuis bien avant moi, puis quand j'ai grandi c'était pour l'aider dans les tâches ménagères, pour l'entretien de la maison, tout ce qu'une femme ne pouvait pas faire, et, quand elle a enfin compris ce que tout le monde pensait sans le dire, mais pensait si fort que ça se disait quand même, à demi-mot comme on dit, des moitiés de mots aussi gros que les vrais, quand elle a enfin compris que vous passiez pour son amant, peut-être même le père de la petite, mon père, elle a révélé ce qu'elle avait longtemps tenté de cacher, votre handicap, tout le monde le voyait bien pourtant. En réalité elle vous gardait par pitié. Depuis que je sais qui vous êtes, Jean, je comprends pourquoi elle ne voulait pas parler de ça, je comprends d'autant plus douloureusement qu'en le disant, elle a continué à le cacher, à vous cacher. À cacher votre handicap, précisément, à cacher Jean le handicapé, à cacher la vraie raison de vous garder. En disant je le garde parce qu'il n'a personne, ce pauvre Jean, pour s'occuper de lui, elle n'a pas dit pourquoi elle, pourquoi vous, elle n'a jamais, jamais assumé ce handicap, elle n'a jamais, jamais assumé sa responsabilité, elle ne vous a jamais, jamais assumé, Jean, elle ne vous a jamais assumé comme vous étiez, elle n'a jamais assumé qui vous étiez.

Petite, j'imitais maman. Je voulais devenir elle. Pourtant elle n'était pour moi que dégoût. Je me souviens que faire comme maman, c'était singer ses travers. Je ne m'en rendais pas compte bien sûr, mais j'avais adopté des

manies rebutantes, comme l'envie manifeste de vomir en se lavant les dents le matin. Maman faisait toujours ça, comme si elle allait vomir, en se lavant les dents après le petit déj, et moi j'avais copié ce bruit de gorge et de nausée, j'avais absorbé ses sons étranges.

Je vous regarde dormir en m'étonnant de ne pas vous entendre ronfler, ça fait si longtemps que je ne vous ai pas entendu dormir, depuis que je suis partie de chez maman, il y a plus de trente ans. Je n'avais pas pensé que vous pouviez dormir toujours pareil, comme si vous n'aviez pas vieilli. Vous dormez comme il y a plus de trente ans, sans aucun bruit, ni de bouche ni de nez, ni même de respiration. Vous étiez si silencieux qu'il m'arrivait parfois, adolescente, de jouer à plus débile que vous en essayant de vous couper le souffle avec des coussins pour provoquer du bruit, votre bruit, vous qui étiez si discret, en dormant, en vivant, toujours sans bruit. Comme si vous n'aviez pas la permission d'être là. Comme si vous étiez juste toléré. Maman disait que vous n'étiez pas bon à grand-chose mais que vous étiez si réservé, si simple, si gentil, elle n'avait pas le cœur à vous renvoyer. Vous étiez là, dans votre silence, comme un clandestin, un sans-papiers, qui préparait les tartines de mon goûter en saupoudrant du banania sur le pain beurré et sans en mettre partout. Maman répétait qu'elle était de bonne famille, elle avait donc un domestique, un domestique demeuré, oui, mais il faisait de menues choses, il lui tenait compagnie, et elle de même, il était à son service depuis si longtemps, elle le garderait aussi longtemps que possible et d'ailleurs, pour couper court aux commérages et rendre leurs habitudes plus confortables, pour affirmer son engagement, elle s'est procuré un macaron dont je me souviens avoir été particulièrement fière. Je montais dans une voiture où il était officiellement écrit que maman s'occupait d'un handicapé. On ne m'embêtait plus à l'école.

Maintenant je n'arrive pas à comprendre comment les services sociaux ont pu laisser passer une chose pareille, sans doute étaient-ils au courant de ce que j'ignorais.

Maman, toujours habillée à l'ancienne, élégante mais si démodée, toujours affublée de son neuneu de domestique, continuait à me faire honte, mais je cachais cette honte désormais, et j'affirmais à mes copines que c'était une sainte, de s'occuper ainsi de vous. Quand nous n'étions que vous et moi, à la

sortie de l'école où vous veniez me chercher parfois, je nous trouvais assortis, moi l'enfant tardive, et vous, l'enfant attardé, mais je ne pouvais pas partager cet humour grinçant avec vous, parce que vous, vous souriez tout le temps. Rien ne vous faisait rire, puisque tout vous faisait sourire. Ce sourire était une tristesse à force d'être, d'être là tout le temps, il en était usé, vous le portiez comme un souci. Vous étiez vous-même un souci, un souci que portait maman, je le sentais bien, mais je n'en comprenais pas l'origine et, comme elle, je le rattachais à votre handicap mental. Maman disait toujours le pauvre Jean, et, quand son souci devenait un peu de trop, elle disait le pauvre Jeannot.

Elle l'a dit pour la dernière fois il n'y a pas si longtemps, j'étais venue la voir à l'hôpital et tout ce qui lui importait c'était que l'on s'occupe de son pauvre Jeannot, que je dise bien à l'aide ménagère d'apporter des tupperware, de lui faire son linge, et toutes ses préoccupations n'étaient que ça, du souci, de la peine, de la peine pure. De le savoir m'est inutile, on ne sait jamais quoi en faire, du souci des autres, que faire de la peine des autres, que faire de Jean.

Je ne savais que faire de vous, Jean, alors je vous emmenais avec moi voir maman à l'hôpital, mais elle, elle ne vous remarquait même pas, vous étiez une telle préoccupation pour elle (une telle honte aussi, mais je ne le savais pas), qu'elle en oubliait votre présence, elle parlait de vous comme si vous n'étiez pas là. Elle me disait tu iras voir ce pauvre Jeannot. Elle me disait ça devant vous, et maintenant quand j'y repense, je crois qu'il en a toujours été ainsi pour vous, Jean, vous n'avez jamais été là, vous n'avez jamais été là pour elle, elle n'a jamais été là pour vous, jamais comme elle aurait dû l'être.

Elle s'est occupée de vous jusqu'au bout, jusqu'au bout de ses forces, elle vous a aimé comme un fils, seulement voilà.

Maman n'était pas une sainte, je le sais maintenant, elle faisait genre je suis une femme, un être humain, mais c'était tout le contraire. Il n'y avait rien d'humain dans son entêtement à vous garder, Jeannot, avec nous, il n'y avait rien d'humain à vous garder comme domestique. Vous n'étiez pas notre domestique. J'ai tellement honte d'elle à nouveau, cette fois pour des raisons si criardes, si vives, que je n'ai pas envie de le cacher mais de le crier. De vous le dire. Il faudra bien que je vous le dise.

Tant pis si vous n'allez pas comprendre.

Tant pis si vous ne pouvez pas comprendre.

Lorsque je l'ai surprise à vous laver, je devais avoir douze ou treize ans, là j'aurais dû deviner. J'aurais dû pressentir que la charité, ce mot que ma mère avait toujours à la bouche, cachait autre chose. Vous étiez étendu nu sur le lit de maman. Vous étiez nu sur une sorte de bâche en plastique bleue, et maman vous lavait au gant, méticuleusement, même le sexe et même dessous, même les fesses. Vous, vous souriez, comme d'habitude, maman avait un air à la fois résigné et attendri, comme si elle était en train de torcher un bébé. Elle a dû faire ça jusqu'au bout, quand j'y pense, elle a dû demander de l'aide à son aide ménagère, de l'aide pour son domestique chéri.

Je vous regarde dormir en silence, je vous écoute dormir, respirer, avec toujours si peu de bruit, moi aussi je suis presque silencieuse, nous nous tenons dans l'ancienne chambre de mon fils, dans ce presque silence. Je n'arrive pas à décider si maman était immonde ou si c'était mieux comme ça. Je ne devrais pas me taire, je devrais vous dire, je devrais essayer de vous expliquer. Vous réveiller et vous le dire. Je regarde autour de moi dans la petite clarté de la veilleuse, cette veilleuse que j'ai retrouvée dans un tiroir, et rebranchée pour vous. Je repense à mon fils, à mon fils petit garçon, à mon fils lorsque c'était son tour de goûter avec vous, Jean. Vous aviez naturellement, naturellement tu parles, adopté un rôle de grand-père, puisque mon père évidemment je ne l'ai jamais connu, ou de grand-oncle, un grand-oncle pas tranquille mais à qui on pouvait confier des enfants, c'est ce que maman avait toujours fait et prétendu. Moi j'avais eu droit aux tartines de beurre-banania, mon fils préférait les BN, à cause d'un jeu avec vous, avec tonton Jean, comme on l'autorisait à vous appeler. Mon fils croquait dans le visage, ce visage gravé dans le gâteau, et en croquant dedans, la physionomie, l'expression du personnage changeait, et mon petit garçon disait : regarde, on dirait qu'il pleure maintenant ! Regarde, on dirait qu'il boude ! Regarde, on dirait qu'il rit ! Vous deviez alors soit pleurer, soit boudier, soit rire, c'était le jeu, et ce qui faisait marrer mon fils, c'est que vous n'y arriviez jamais, ça finissait toujours en grimace, puis en sourire. Ce sourire-souci qui ne vous a jamais quitté.

Vous l'avez encore, là, dans votre sommeil, dans votre silence. Vous l'avez sous la barbe naissante et grise, il faudra que je vous rase, comme le faisait maman, vous l'avez fixé dans vos rides, vos traits épais, vos mimiques de vieil homme. Il faudra que je vous lave, aussi.

Vous aimiez mon fils, vous m'aimiez, vous aimiez maman, vous aimez tout le monde, Jean, mais maman, non, elle n'aimait personne, personne sauf vous. Elle ne parlait jamais de mon père, j'avais même mis longtemps à comprendre ce que c'était, des pères ou des maris, toute petite je croyais que les bébés ne venaient que des mamans. Mais maman, elle, elle n'était pas une maman. Elle ne s'occupait que de vous, Jean, elle ne s'occupait que de son Jean, vous étiez pourtant adulte quand je suis née. Vous aviez la trentaine et elle continuait à s'occuper de vous, comme de son propre fils, et pas de moi, qui était sa vraie fille. Elle n'a jamais pris soin de ses enfants. Ni de sa fille, ni de son fils, je le sais maintenant. Elle n'a jamais fait comme si elle avait des enfants. Jean, vous étiez là, vous, pour moi, et quand j'ai enfin compris, pour les maris, pour les papas, j'ai cru que vous étiez le mien, et d'ailleurs c'est ce qui se disait. Vous étiez si gentil avec moi. Mais vous étiez gentil avec tout le monde, et lorsque je me suis avoué ça, que moi ou une autre c'était pareil, j'ai aussi su que pour maman, moi ou une autre c'était pareil. Elle ne me détestait pas. Si elle ne m'aimait pas, elle n'en aurait pas non plus aimé une autre, moi ou une autre, ou un autre, un autre enfant, c'était pareil. Elle ne nous aurait pas aimé, pareil. Elle ne se préoccupait que de son souci, de son pauvre Jean. Entrée au collège depuis deux ans, pleine de questions dans mon âge entêté, j'ai décidé de vous faire payer cette indifférence, à tous les deux, votre indifférence aimante, Jean, et l'indifférence absolue de maman. Il fallait vous pousser au bord du découragement, tous les deux. Au bord, mais pas plus loin. Pas plus loin parce que j'avais encore besoin de vous, de vous deux. Je vous obligeais à être ce que maman prétendait que vous étiez, son domestique. Je salissais tout. Je salissais autant que je pouvais. Je me couchais sans protection les jours de règles, je renversais mon repas, j'étais si maladroite, croyait maman, je peignais, je crayonnais au pastel gras avec des prétentions artistiques nouvelles, mais ce n'était que pour salir plus encore. Je pissais à côté de la cuvette, pour une fille il faut le faire, il faut le chercher. Tu me cherches, s'énervait maman.

Bien sûr, vous ne pouviez pas vraiment bien nettoyer, c'était maman qui s'en chargeait, mais comme elle accompagnait la serpillière de claques au

passage, vous avez longtemps essayé de me protéger en lavant avant elle. C'était ridicule et désespéré. Maman s'en apercevait toujours, et parfois, parfois alors elle s'en prenait à vous. J'avais gagné. Jamais maman ne m'a demandé de nettoyer. Il y avait à la maison et tous les jours, il y avait à demeure, un domestique. Demeuré, mais là.

Ce soir j'ai l'impression d'avoir, de voir et d'avoir, de la poussière partout. Partout autour de moi, partout sur moi, et même en moi. Je cherche de l'air. De l'air sans poussière, sans grumeaux. La poussière, c'est de la peau, de l'humide. De l'humide humain devenu sec. Vous respirez cet air, Jean, le même air que moi.

Demain nous enterrerons maman. Demain je vous dirai qui vous êtes, tant pis si vous ne comprenez pas, je ne suis pas sûre de bien comprendre moi non plus. Pourquoi vous êtes là, dans le lit de mon fils devenu grand, pourquoi vous êtes si vieux et si jeune, pourquoi je vous regarde dormir alors que je devrais veiller maman, pourquoi c'est vous que je veille alors que c'est vous l'aîné. Vous, vous m'avez si souvent regardée m'endormir, Jean, je m'en souviens. Pourquoi maman ne l'a jamais fait, me veiller, m'endormir, pourquoi maman vous a gardé près d'elle, vous a caché, vous a menti, pourquoi je n'ai jamais pu vous tutoyer, pourquoi maman vous a caché en vous faisant passer pour son domestique, pourquoi maman nous a menti à tous, pourquoi elle avait si honte de vous. Demain aux obsèques je vous le dirai, je le dirai à tous, nous enterrerons maman comme il se doit, en famille. Nous pleurerons notre maman tous les deux ensemble.

LA TABLE PASSAGÈRE

J'ai mes habitudes dans le car pour la ville, comme les jeunes, comme les vieux, comme tous ceux qui le prennent souvent. Les jeunes au fond, les vieux devant. Et moi, moi qui suis entre deux âges, je m'assois à la place des vieux, à cause des tournants. J'ai la nausée au moindre balancement, et puis je dois parfois noter des choses dans mon carnet. Il faut absolument que je sois devant. Mais la conversation des vieux m'horripile, alors je prends soin de montrer que je veux être seule en mettant mon sac à dos sur le siège à côté. Lorsqu'ils demandent à s'asseoir malgré mon sac, je fais semblant de ne pas les entendre. Je leur laisse la place de mon sac, bien sûr, mais je refuse de leur faire la parlotte. J'ai mon casque et souvent ça me suffit pour être tranquille. Parfois non. Les yeux fermés pour tenir la nausée et les vieux à distance, je sens les gens monter à leurs bruits toujours exagérés, et lorsqu'ils sont enfin silencieux, je les devine à leurs odeurs, aux parfums tonitruants, aux sueurs mal camouflées. J'ouvre les yeux quand je perçois la persistance immobile de ces odeurs bon marché, la stagnation des bruits, cette impatience essoufflée de qui veut s'asseoir à la place de mon sac. Qu'ils soient malades comme moi, je veux bien, mais je ne suis pas obligée de leur répondre, quand même. J'enlève mon sac, je me pousse un peu, et je calibre mon casque de manière bien ostentatoire. Il arrive qu'ils parlent sans parler, alors c'est pire que tout, ils s'agitent, réajustent sans arrêt leurs jupes, leurs foulards, leurs chemises, tapotent sur la barre de devant, ou encore ils papotent avec le chauffeur, sur les jeunes, les Arabes et la politesse qui se perd, et de nos jours, et de notre temps. Les femmes comme les hommes, passé un certain âge, c'est fou ce que ça converse. Les jeunes et les Arabes mettent leur ceinture, sans quoi le chauffeur l'ouvre, sa grande gueule. Je ne les aime pas beaucoup j'avoue, les chauffeurs du car. Tout le monde doit attacher sa ceinture, sauf les vieux. Ils ont cette attitude insensée de la poser sur leur bidon sans la boucler, pour faire comme si. Ils ont tous les droits

sous prétexte de leur faiblesse, de leur grand âge. J'espère ne jamais l'attraper, cette faiblesse de l'âge devenue une arrogance, cette aigreur vengeresse. Les jeunes, cela dit, ce qu'ils peuvent commérer eux aussi. Je me sens cernée, je monte le son du casque.

C'est à droite du car et devant que je m'installe, et si vraiment je n'ai pas envie du vieux qui vient d'insister pour s'asseoir à côté de moi, je vais à gauche. Juste derrière le chauffeur. Je ne sais pas pourquoi mais cette place ne plaît à personne, pas même à moi. Enfin moi, je sais pourquoi je ne l'aime pas, parce que les chauffeurs de car, c'est parfois pire que les vieux, c'est des tournants d'insultes et de propos racistes, homophobes, sexistes, tout y passe à la moindre difficulté sur la route, et tout ça dans une soupe de pubs et de variétoches, Nostalgie, Chérie FM ou Radio Scoop à tous les trajets. Il n'y a que pour les folles du pont-canal qu'ils ont des mots gentils. Mais tout le monde est gentil avec elles, comment faire autrement, elles font tellement peine, à attendre le prince charmant de la ville. Moi la mère en même temps, elle me fait un peu peur, c'est plutôt sa fille qui m'attendrit.

Cette place dans le dos du chauffeur, c'est vraiment mon dernier repli.

Quand cette vieille parfumée sophistiquée et caquetante m'a touché le bras, ça n'a fait ni une ni deux, je me suis dit mauvaise pioche, j'ai pris mes affaires, je lui ai répondu je vous en prie, et j'ai filé à gauche, sans même regarder qui était le chauffeur. Ce n'est qu'une fois bien installée derrière lui que je me suis aperçue de mon erreur. J'ai vite regardé autour de moi, toutes les places avant étaient prises. Il allait falloir choisir entre la nausée venant de l'intérieur et la nausée venant de devant, la nausée de lui de dos.

Je l'avais pourtant déjà repéré alors qu'il n'était même pas encore assis à sa place. Il était appuyé dehors contre la carrosserie. En attendant l'heure de démarrer, il se faisait les ongles avec la poinçonneuse, il les coupait, les limait, les nettoyait avec ce qui allait lui servir pour faire des trous en forme d'étoile dans nos billets, et après j'avais détourné la tête d'un geste dégoûté quand il m'avait demandé mon titre de transport. Pourquoi pourtant je ne me suis pas retenue de passer mon doigt sur les étoiles emportées pièce, je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi j'ai préféré rester assise à gauche devant, c'est-à-dire derrière lui, légèrement au-dessus de son crâne dégarni, avec entre nous un arceau dérisoire, entre nous un peu de l'air vicié du car, entre

nous la ventilation courroucée de la clim, soufflant au-dessus du panneau « il est interdit de parler au chauffeur sauf absolue nécessité ». Je suis là maintenant, je ne peux pas échapper à la vue de son crâne, des luisances du sébum abondant, de sa nuque grasse, sinon en regardant à travers le pare-brise, mais dans cette vue de la route, il y a l'autre côté de lui, le reflet de sa poitrine poilue où roule un médaillon doré. Je regarde ses mains épaisses sur le volant, ces doigts aux ongles faits, faits à la va-vite avec la poinçonneuse, grossièrement coupés, mal limés, je croise son regard dans le pare-brise et je ne peux pas répondre à son regard, juste glisser le mien jusqu'à sa bouche. Il mastique son collier, et le médaillon tinte entre ses dents quand il le lâche soudain pour mieux suivre des yeux, de toute la tête, ce qui passe près du car, ce qui arrive d'en face, et que les enfants saluent de cris. Nous croisons un drôle de side-car, un side-car décoré d'un grand spider-man et de toiles d'araignée argentées. Je me retourne à mon tour, et je découvre une possibilité de fuir, en regardant par ma fenêtre, tout simplement. En tournant complètement la tête. Pour ne pas avoir mal au cou, je change de position. Et je m'échappe, enfin, dans le paysage gondolé, les villages dilatés par la vitesse. Je souris aux silhouettes bougées qui deviennent des gens aux arrêts, aux feux. Dans sa vitrine, à cause du feu tout proche, un pharmacien a remplacé les présentoirs habituels de produits parapharmaceutiques par un espace dédié à l'art contemporain. Il change d'œuvres toutes les semaines, il a écrit « profitez du feu » en grosses lettres blanches et juste en dessous d'elles on peut voir des tableaux, des installations, des sculptures. De l'art hebdomadaire. Le car reprend sa vitesse avant que j'aie eu le temps de bien regarder. Ce sera pour une autre fois.

La vision du chauffeur ne m'a pas vraiment quittée, il est trop près, et maintenant je sens sa présence, ses légers mouvements, sa masse devant moi, je n'arrive plus, même tournée et repliée contre la vitre, à voir, au-delà de ma fenêtre, autre chose que son corps et ses gestes.

Je passe du temps sur son crâne rasé, les cheveux repoussent parsemés, et soudain, alors que ce crâne bouge légèrement, je remarque deux pinces à cheveux accrochées aux fins montants métalliques d'où se déroulent les stores opacifiant le grand pare-brise. Deux pinces pendant depuis leurs dents refermées, inutiles, oubliées là par une conductrice sans doute, ou retrouvées sur le siège d'une passagère et gardées en attendant. Ces pinces et leur pendouillement en rythme, leur incongruité si près d'un crâne rasé, me

rendent joyeuse et triste à la fois. J'essaie d'imaginer la chevelure qu'elles retenaient.

Je n'aime pas les objets abandonnés. Non, je les aime, mais je n'aime pas les voir, je les plains bêtement, c'est pour ça que je n'aime pas les voir. J'essaie de les rendre moins orphelins en imaginant leurs propriétaires d'un moment, dans le lieu où je les trouve, même les plus insignifiants, comme ce simple cheveu un soir de mai, un cheveu frisé accroché au siège et qui brillait à la lumière. Il brillait drôlement fort pour un simple cheveu. Les objets, surtout les petits, barrettes, briquets, livres, tickets, les accessoires, écharpes, gants, parapluies, bonnets, sacs plastique, lunettes, appellent toujours des gestes, des attitudes, des corps, des bouts de corps, mains, hanches, nez. Je me repasse toutes les présences des corps dans les cars, toutes celles desquelles je suis passée à côté, si près, des morceaux, des postures, des troubles, des chuchotements, des mots, des sourires, des changements de position souvent, des mensonges aux portables, des visages, des voix inédites, des regards, cette main le mois dernier. Cette main droite d'homme sur la grille de ventilation, très près de mon coude, j'étais juste devant et je regardais cette main discrètement en baissant les yeux vers la grille et l'arrière. Il avait de longs doigts lisses, des doigts à stylos, à clavier peut-être, à clarinette, archet, mais pas des doigts à gros gants, des doigts à chaux, à béton, pas des doigts à bois, pas une main de travailleur manuel, ou bien du manuel de musique, de finesse. D'horloger. Les ongles impeccables. Une main aux couleurs de peau changeantes, frémissant ses pastels dans les reflets et les cahots légers du car. Le soleil la prenait par moments, la blanchissait et l'isolait de mon coude, les nuages me la rendaient, et je ne sais plus, déjà, lorsque ces doigts ont entouré mon coude, comme le tenant, sans le serrer, sans appuyer, si c'était par un jeu d'ombres, ou par mégarde. C'était si doux, si différent de cette carcasse hormonale juste en dessous de moi aujourd'hui.

Je ferme les yeux sans parvenir à chasser ma répulsion, mon attraction malgré moi. Ce bâti de mâle sans nuance aimante mes questions. Il doit bien y avoir un homme, au fond de la carcasse, sous les couches d'hormones, il doit bien y avoir quelque chose de sensible, une lueur. Est-ce qu'en détachant cette petite lumière des adhérences de la chair, est-ce qu'en raclant les

épaisseurs adipeuses on ne trouverait pas un sourire, une faiblesse, un intrus. Ce type doit bien avoir une femme, des espérances, des soucis. Il ne peut pas être seulement ce que j'en vois. Peut-être les pinces sont à lui, il porte des perruques, il a deux petites filles, va savoir. Parfois, il suffit d'un rien pour les surprises. La semaine dernière, j'ai vu un homme s'endormir juste au léger déplacement involontaire de son corps. J'ai vu son sommeil au changement d'inclinaison de son repli. Il était de l'autre côté de l'allée, presque allongé, jambes nues, bras nus, mains sous les hanches, le torse enroulé dans une chemise collée par la sueur. Un homme sans tête, un désir sans tête, coincé dans les sièges, il me paraissait très lourd, très physique, brutal même au repos, et soudain ce corps s'est affaissé, à peine, il est tombé sans rien toucher, comme en effleurant le faux velours du siège, il est tombé en lui-même, et, à ce nouveau mouvement de sa poitrine, cette régularité, à cette légèreté qui semblait avoir envahi d'un coup tout son corps et sa posture, j'ai compris qu'il dormait. Il n'était plus le même, mais sans avoir changé. Il n'était plus le même juste grâce à une petite bascule de rien du tout. Ce sommeil, ce sommeil qui donne à tous les hommes une vulnérabilité inouïe, ce sommeil gâche merveilleusement leurs tentatives d'être les plus forts, les plus beaux, les plus tout. J'aime ces moins qu'il installe en eux pour un moment. Je m'étais presque endormie à mon tour, bercée par mes certitudes de midinette attardée.

Parce que, parfois, je dors, je ne passe pas tous mes trajets en observations.

Un matin de car d'hiver je m'étais complètement endormie, dès mon installation, juste après avoir dit bonjour au chauffeur. C'était le premier car, celui de juste avant l'aube, celui dont les phares grattouillent la nuit et semblent l'effacer comme d'un coup de baguette magique, en passant le col, en changeant de vallée. Ce jour-là, je n'avais pas fini ma nuit, et lorsque je me suis réveillée, c'était déjà le terminus, la gare de la grande ville où je devais prendre mon train. J'ai dit au revoir encore ensommeillée, et la personne à laquelle je disais au revoir, comme dans un rêve, comme d'un autre coup de baguette magique, n'était pas du tout la même que celle à qui j'avais dit bonjour au début du trajet. Comme si on pouvait tellement changer en deux heures, au point de changer de corps. J'avais médité longtemps ce phénomène, jusqu'à ce qu'un jour je remarque à mi-trajet un changement de chauffeur.

Je m'endors presque maintenant, à nouveau, je m'endors dans mes souvenirs de sommes, mais au fond de moi remonte un froid, un petit froid, un frisson, accompagné, pas tout à fait, précédé plutôt, précédé, oui, d'un claquement sonore. Le froid claqué qui m'a soudain réveillée est la vitre du chauffeur entrebâillée. J'ouvre les yeux, et j'ouvre les jambes. J'ouvre les jambes, pour laisser passer l'air provenant de la fenêtre entrouverte à travers laquelle le chauffeur a glissé son bras. Je fais un compas de mes cuisses, un passage de lui à moi. Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Je le vois dans le gros rétro, et je vois ce qu'il voit, sous l'arceau qui me sépare si peu de lui, je vois les mouvements de ma robe, soulevée par le vent et les kilomètres glissant, mes cuisses, le collant attrapant les éclaboussures du soleil à pleine vitesse, ma culotte en clignotements. Je joue à cette ouverture un moment pour voir s'il va regarder ailleurs, la route par exemple, mais il semble conduire sans difficulté, sans confusion, et sans quitter l'écart de mes cuisses des yeux. Il me dégoûte et je me dégoûte.

Je me sens seule même si je préfère l'être. Je me sens seule même si je joue à ne pas l'être. Je me sens seule même si je ne le suis jamais vraiment. À l'arrière du car deux paumés se racontent leurs vies, pas les vraies de toute évidence, ils en jettent pour y croire, ils ont l'air si bien, à l'arrière du car, à se mentir sur leurs vies. Je préfère rester seule, oui. Le temps du trajet me permet de réfléchir à ma vie, la vraie, et c'est pas très joli joli. Ce temps de solitude dans le car, ce temps de vide et d'attente, cet éloignement spatial, temporel, et aussi cet éloignement en moi, quand je regarde les autres passagers, m'oblige à me rendre compte de ce qui m'arrive, sous des masses de solitude, du poids de la solitude. Je me sens ligotée, tenue de réfléchir, de faire des bilans. On n'est jamais plus seul que quand on voyage seul. C'est peut-être pour ça qu'aujourd'hui j'entre dans le dégoût du chauffeur. Il me dégoûte, je me dégoûte, et puis c'est un nouvel arrêt.

Le chauffeur après les passagers se lève pour aller à la rencontre de quelqu'un qu'il semble connaître. Un homme attend sagement, encombré d'une table, une belle table marquetée. Ils parlent et plaisantent. Je me demande ce qu'ils fabriquent, cette table leur ressemble si peu. Ils l'ont sanglée et la portent dans le bus, trop fragile pour la soute sans doute. Le

chauffeur aide le nouveau passager à la caler entre deux sièges. J'ai refermé mes angles et enlevé mon casque pour mieux écouter ce qu'ils se disent. Je me tiens droite et surprise dans cette conversation nouvelle. Le chauffeur a baissé la radio, son visage a changé d'aspect, il surveille dans le rétro central la table en parlant sans cesse à son ami de l'état du vernis, du bon positionnement des cales et des sangles. Dans le car, il n'y a plus que le chauffeur, son ami à la table, leurs attentions pour elle, et moi, délaissée.

OceanofPDF.com

LE DÉBILE ET LE GÉNIE

Le débile et le génie, ça pourrait faire un titre de conte, un peu comme la belle et la bête, une histoire triste qui finit plutôt bien. Le titre en entier ce serait le débile de la route et le génie civil, mais c'est moins attractif, pour une histoire triste qui finit plus ou moins bien. La mienne est triste aussi, mais elle finit mal, très mal, ou plutôt, elle ne finit pas. Elle commence mal, très mal, et rien ne s'arrange, rien ne se dénoue. Je ne sais pas où elle commence, d'ailleurs, je l'ai prise comme vous, comme nous tous, en cours de route. Je ne sais pas pourquoi je dis la mienne, ce n'est pas mon histoire, juste celle dont je voudrais qu'on se souvienne.

Vous le connaissez sans doute, ce type, le débile de la route, si vous habitez par ici. Vous le connaissez forcément, si vous habitez par ici, et si vous prenez la départementale. Mais tout le monde n'habite pas ici et tout le monde ne prenait pas cette route. Aujourd'hui d'ailleurs plus personne ne la prend, et pour cause. Bientôt plus personne ne connaîtra cet homme, plus personne ne se souviendra de lui, la mémoire fera comme les cartes routières, elle changera ses tracés. Tout le monde ne connaît pas l'histoire de cet homme, et vous, vous n'en avez peut-être même jamais entendu parler. Son histoire ne dépasse pas les limites du territoire, ce pays de montagne où elle disparaît, ne finit pas, jamais.

Dans ce pays, pour passer d'une ville à l'autre, il faut prendre des routes qui franchissent les cols. Les villes sont dans les vallées, les routes plongent et remontent, sans cesser de contourner le vertical. Elles sont larges et souples, les tournants ne font peur à personne. On y va assez vite, on y est confiant. Je prenais la départementale pour aller travailler. Et pour en revenir, bien sûr, mais ce n'est jamais tout à fait pareil, les choses, dans l'autre sens. C'est dans un retour que je l'ai vu, brusquement, comme nous tous. On l'a tous surpris la première fois, ou plutôt on a tous été surpris, en soirée, inévitablement. J'ai freiné en le voyant, dans une descente. Pour certains

d'entre nous, c'était un peu moins accidentel, certains ont d'abord vu les voitures ralentir, ou freiner, mettre les warnings, avant de le voir lui. Car c'est l'habitude que nous avons prise, tous, après la surprise de la première fois, une habitude commune et tacite, de ralentir et d'avertir les suivants, avant même de le voir, juste avant d'arriver à son endroit. Son endroit c'était là, avant, c'était un bord de route, dans un tournant, toujours le même, toujours à la même heure. Son endroit était un rituel de fin de journée. Attendre. Son endroit était un moment. Attendre à vie, les reins calés contre la glissière de sécurité. Jamais derrière elle, ce qui aurait été plus prudent, mais. Mais personne ne l'a heurté. À la fin, tout le monde savait, tout le monde ralentissait, comme après un panneau invisible prévenant du danger.

Quand je dis à la fin, c'est un abus de langage, il n'y a pas de fin à cette histoire, je l'ai déjà dit. Il attend toujours, mais il n'a plus d'endroit où attendre. Il est perdu dans la montagne, errant et malheureux. Malheureux il l'était déjà, errant aussi, mais il n'errait que dans sa tête, dans son endroit, là, au bord de la route. Dans son moment. En sécurité malgré tout, même s'il se tenait devant et non derrière la glissière. En sécurité car nous le connaissions, nous ralentissions, nous avions dans nos têtes le panneau « attention débile ». Il clignotait dans nos habitudes, nos trajets de tous les jours. Nous allumions nos avertisseurs. Cet endroit qui était toutes ses fins de journées, vers les cinq heures, cet endroit était un envers pour nous qui ne sommes pas débiles, c'était une question pour nous. Pour lui c'était un savoir. Un jalon dans sa vie d'envers et d'attente. Une vie entièrement tournée vers l'impossible, l'inversion des cours, les retours en arrière. Il attendait là le retournement des choses, le passé, le retour des morts. Revenir en arrière, chaque soir vers cinq heures, attendre que la vie soit autrement.

Pour ceux qui descendaient, comme moi, à cette heure-là, il était très près, sur le bord droit, celui du ravin. Nous étions les plus prudents. Pour ceux qui montaient, il était de l'autre côté de la route, et certains ne le voyaient pas, tout occupés à leur tournant et leur retour.

Nous finissions tous par avoir des réponses à cette question, que fait-il là, mais je ne sais pas si c'étaient vraiment des réponses. Cet homme est un de ceux qui ne sont « pas tranquilles ». Nous les appelons comme ça, par ici, nos débiles. Il travaillait au CAT de la ville d'en dessous. Il a perdu sa tranquillité au bord de la route, un soir vers cinq heures, lorsque sa femme et ses enfants se sont tués dans le tournant, dans la descente, plus de quarante

ans auparavant. Ils ont sombré dans un de ces lacets même pas peur de nos routes de montagne. Plus de quarante ans sans refaire la route, sans repenser un tracé, on aurait pu s'y attendre, un jour ou l'autre le génie civil s'en mêlerait.

On ne l'a pas vu venir, le projet de contournement, et pourtant, je me suis renseignée après, on ne change pas un tracé comme ça, du jour au lendemain, il y a des études sur des années, avec tout un tas de choses à prendre en compte. Le génie civil travaille par approches successives, en affinant les échelles au fur et à mesure des dossiers, depuis l'inscription jusqu'au projet détaillé. Il considère d'abord l'intégration dans le milieu naturel de ce volume artificiel qu'est la route. Il doit réaliser des ouvrages équilibrés, stables, dont la pérennité ne doit pas être menacée par les éléments extérieurs ou les forces internes. Puis c'est un aspect plus fonctionnel auquel on pense, il faut réaliser des ouvrages dont les caractéristiques géométriques et l'état de la surface assureront l'écoulement du trafic dans les meilleures conditions de confort et de sécurité pour les personnes et les biens transportés. Tout cela est très rationnel, et si vaste, comparé à notre petite histoire triste. Petite, triste, mais infinie. Il n'y a pas que le génie civil dans le tracé d'une route, c'est une chose tellement complexe, quelque chose qui nous dépasse. Un flux que l'on va fixer pourtant. Écrire. Que l'on va dessiner. Imprimer. Il y a du politique, de l'économique, on recherche le projet ayant les caractéristiques les plus larges possibles au moindre coût. Il y a les écolos aussi, les riverains, il paraît que le riverain est pris en considération. Mais à nous, à nous on ne nous a rien demandé. À lui encore moins. À vous peut-être. Il paraît qu'on prend en compte l'impact de l'infrastructure sur l'aménagement régional, le respect du cadre de vie, l'intégration au paysage. Cet homme, cet homme était pour nous une sorte de point de repère dans le paysage, une silhouette toute d'attente, un homme-virgule qui nous disait, avec son corps tordu, on est là, à tel endroit, il est plus de cinq heures. Un cadran d'ombre dans le tournant. Je ne sais pas bien qui décide, mais personne n'a rien vu venir.

Le chantier s'est mis en place en amont, et je ne sais pas comment il l'a su, mais il l'a su, avant nous, et il est monté voir ce qui se passait. Le chantier n'était plus un chantier de déviation, mais un espace délimité pour dessiner

cet homme. Aucun ouvrier n'a osé le sortir, le déranger. Il ne dérangeait pas, lui, et dérangé il l'était déjà tellement. Les barrières se sont installées comme un cadre, les grilles comme des vignettes, toutes les structures du chantier étaient des traits pour le souligner, les éléments de signalisation temporaires un éclairage le désignant.

Et sous ces feux, dans ces lignes, il était méconnaissable.

Nous qui ne le connaissions que par fragments, par petits bouts, nous avons commencé à le voir dans son entier lorsque le chantier a débuté. Lorsque nous avons dû nous arrêter aux feux, juste à côté de lui. Devant lui. En face. Nous nous arrêtions à sa hauteur désormais, et nous pouvions voir sa folie dans toute son intégralité. Avant, à cause de notre conduite, nous n'avions de lui que des morceaux, pris à chaque passage, volés à chaque ralentissement, des bouts de lui que nous assemblions mentalement et qui avaient fini par devenir un personnage, dont nous parlions tous, et que nous pensions tous connaître, à force de trajets et de mémoire. Un personnage de travers, cassé comme une virgule accrochée à la glissière de sécurité, cette glissière qui n'était pas posée le jour de l'accident, cette glissière qui était devenue la ligne, la frontière, le garde-fou. Il se tenait contre elle en danger côté route, toujours vers cinq heures et toujours dans la même position. Il s'en remettait à la glissière, son histoire s'écrivait à partir d'elle. Elle avait été montée, installée après la chute de cette voiture qui n'est jamais arrivée jusqu'à lui, et qu'il continuait d'attendre. Puisqu'il était là tous les jours même heure même virage, on avait cette étrange possibilité de le regarder par bouts, un morceau du personnage chaque jour, jusqu'à connaître par cœur ses habits, immuables, son âge incertain mais si grand, sa position abrutie, son regard imprudent protégé par un passe-montagne usé. On croyait les connaître, lui et son histoire. Lui et son attente, lui et son grand corps en virgule.

Mais les études multicritères pour dévier une route, le développement économique, l'aménagement du territoire, la sécurité, le nombre d'accidents évités par an, le nombre de tués évités par an, le nombre de blessés graves évités par an, les avantages pour les usagers, le temps, les heures gagnées, les frais de fonctionnement, l'environnement favorable, neutre, défavorable, la situation initiale, le nombre d'encombres, les risques d'interruption du trafic, le nombre de points noirs sécurité, le nombre de points noirs bruit, l'incidence sur l'emploi, le nombre d'emplois liés à l'investissement,

l'entretien et l'exploitation, l'énergie, le bilan énergétique, le rendement énergétique, l'incidence sur les autres modes de transport, la variation de recettes des modes concurrents, le bilan financier pour la puissance publique, le coût économique d'investissement, le coût économique global, la variation des recettes fiscales, le bilan coût-avantages monétarisables, les avantages actualisés globaux, le bénéfice propre, le bénéfice actualisé, le taux de rentabilité immédiate, toutes ces choses dont on m'a parlé, au génie civil, quand je suis allée les avertir, tout ça n'est rien, comparé à la complexité de notre abruti de la route. Cette attente tourmentée, qui nous dépasse, cette déroute, c'est lui, c'est ce qu'il a dans la tête, c'est lui tout entier que nous croyions connaître, mais qui excède cette connaissance. Il déborde du personnage que nous en avons fait, auquel nous croyions le réduire. Il s'échappe de l'histoire dans laquelle nous l'avions promené. Ce type est irréductible, ce type ne peut pas être expliqué, ni même compris, même par une étude multicritères comme au génie civil, même en ajoutant bout à bout tous les fragments de lui retenus dans la mémoire de tous les conducteurs.

Nous avons vu le grand panneau expliquant le contournement de la montagne. J'ai pris sur moi d'aller alerter le génie civil, mais ils n'ont rien voulu entendre. Notre débile est resté sur le chantier jusqu'à la fin, muet et obtus, en suivant les baraquements le long de la nouvelle route. Il se déplaçait avec eux, il restait dans leur encadrement. Les ouvriers se sont habitués à sa présence très vite, moqueurs et tendres. Certains lui donnaient à manger à travers les grilles. Les éducateurs du CAT venaient le sermonner, le reprendre. Il revenait tous les jours.

Quand tout a été fini, il n'a pas rejoint le CAT, il n'est pas retourné à l'ancienne route comme nous l'espérions, il n'est pas revenu à son rituel. Une route sans voitures, nous le prenions pour un imbécile. Comment sa famille aurait-elle pu revenir, en voiture, sur une route où il n'en passait plus. Il a suivi la nouvelle route. Puis une autre, et une autre. Une autre encore. Il cherche son tournant, son moment, son attente. Nous l'avons croisé plusieurs fois, au bord de routes différentes, jamais arrêté, jamais adossé à la glissière de sécurité, jamais assis, jamais immobile. Lui qui n'était jamais déplié, toujours cassé, en virgule dans son tournant, fixé à son heure, il ne se plie plus maintenant. Il ne se courbe plus. Il n'attend plus, il ne connaît plus l'heure. Il marche sans pause au bord des routes de notre montagne, et depuis quelques semaines déjà nous l'avons perdu de vue.

LES ENFANTS DE LA SOCIÉTÉ DES ASPHALTES

Nous avons trouvé un nouvel accès à la rivière et maman s'en réjouissait tous les jours. Tous les jours au moment de partir. Elle était si contente, ça faisait plaisir à voir. Nous aussi étions contents, mais c'était surtout à cause de l'usine à l'abandon, la Société des Asphaltes (le nom s'allongeait et s'élargissait sur tout un mur), que nous devions contourner pour aller à l'eau. Nous devions marcher sur le parking défoncé de l'usine, construit derrière le bâtiment principal, entre les murs et l'eau, entre les murs, l'eau, et le mur de basalte qui bordait la rivière en face. Il n'avait jamais été achevé ce parking. Le bitume s'arrêtait sans bordure au niveau des vagues, comme s'il débouchait sur le courant, ou plutôt il ne semblait pas s'arrêter, mais continuer sous la rivière. Pourtant dans l'eau c'étaient les mêmes pierres lisses qu'ailleurs, et non du macadam.

Nous n'avions pas de voiture, nous venions à la rivière en prenant le tout-en-bus et puis nous marchions, en tirant tout notre bazar dans des caddies comme en revenant du marché. Maman n'aimait pas le monde et ne voulait pas descendre à l'arrêt de la plage commune, elle aimait lire et se baigner nue. Voilà pourquoi cette année-là nous avons pris cette habitude enjouée de nous baigner à côté de la Société des Asphaltes. L'usine était récente, mais délaissée depuis sa construction. Elle était aussi triste que tous les moulinages oubliés et vandalisés, coincés entre la zone et la rivière qu'ils doubaient de béalières, mais elle semblait plus inutile encore, parce qu'elle était toute neuve et ouverte à tous les vents. Elle n'avait jamais fonctionné à cause de je ne sais quelle histoire d'embrouille politique locale. Elle était neuve et déjà s'abîmait. Nous n'avions pas l'autorisation d'y jouer, nous rêvions de l'explorer. Maman nous l'interdisait car tous les branchements étaient encore fonctionnels, elle était même éclairée la nuit. Cet éclairage coûteux dans un lieu si dépeuplé me paraissait obscène, et tellement captivant. Les jours venteux les canalisations avaient des voix et avec mes

grands frères nous avons imaginé des tas d'histoires alléchantes de Sirènes des Asphaltes. L'hiver précédent, nous avons lu quelque part des légendes de carcasses d'animaux en surnombre jetées dans les cimenteries pour alimenter la combustion, et nous avons cru voir des revenants mêlés de sable et de gravier lorsque notre voisin s'était mis à faire tourner sa bétonnière, nous entendions des meuglements cachés dans le crissement des truilles. Cet été-là, nous nous demandions quels étaient les esprits de l'asphalte, remontés du centre de la terre par des forages bruyants et recyclés ici, près de la rivière. Nous rêvions de ce bâtiment vierge autant que des pays sauvages du bout du monde que nous donnaient à deviner les livres. Déjà prononcer ce nom était succulent. Nous disions que nous allions nous baigner à la Société des Asphaltes, ou même aux Asphaltes, et nous nous comprenions.

Nous remplissions les caddies de rabanes rapiécées et de serviettes usagées, de sandales en plastique, des deux appareils photos, de papiers et de crayons, de fruits, d'eau et de livres empruntés à la bibliothèque que nous devions faire attention à ne pas mouiller. Nous étions pauvres parce que maman n'avait besoin de rien. Elle n'avait besoin que de lire et d'écrire ou rêver, elle ne voulait pas travailler, travailler lui enlèverait ce dont elle était fière et nous gâtait, le temps. Nous vivions dans une maison avec un jardin, et maman nous disait que c'était du luxe, tout cet espace. Nous avions ce que tout le monde veut, mais nous, nous l'avions au centuple, du temps et de l'espace. Nous n'avions pas de père, sauf parfois certains d'entre nous, de temps en temps, et souvent maman ne faisait rien d'autre que nous regarder grandir. Elle nous grondait peu, mais nous obligeait à aller à l'école, dès la petite section de maternelle, puis au collège, au lycée et même à la fac pour mon plus grand frère qui étudiait la musicologie. Elle, elle n'avait pas eu cette chance, elle avait eu des parents si pauvres de mots qu'ils l'avaient empêchée d'étudier. Elle rattrapait le temps perdu en même temps que nous courions après le nôtre. Elle nous répétait qu'étudier était plus nécessaire que jamais, en ces temps de disette de savoir (nous nous moquions de ma deuxième petite sœur qui répétait « dînette de savoir » comme si on allait manger les maths ou l'histoire-géo, et pour certains d'entre nous, à force de vouloir faire plaisir à maman, c'était presque vrai, pour moi par exemple, parce que je dévorais tout ce qui me tombait sous les yeux et dans les oreilles et dans les mains). Elle nous disait que rien n'était plus important que résister, que pour

résister il fallait apprendre et créer. Tout ce qui était considéré par les autres comme inutile, l'art, la littérature, la musique, avait plus de valeur pour elle que les matières dites principales, et pour tout c'était la même chose, pas seulement pour l'école. Ce que les gens considéraient comme primordial, maman s'en moquait. Elle s'occupait des choses de l'esprit. Et un peu du corps aussi, car elle aimait nous voir bouger autant que lire.

Maman détestait surtout consommer, et même les livres elle ne voulait pas les acheter. Le seul bien matériel qui coûtait bonbon à la maison était un ordinateur et nous y avions tous une session privée pour nos propres conneries, révolutions, créations, informations. Il ne fallait pas dire à maman pour les variétoches piquées sur internet, mais je crois qu'elle s'en doutait, de nos cœurs de midinettes. De nos tentations. Se divertir elle ne voulait pas en entendre parler, mais elle nous laissait faire du moment que c'était à peu près en cachette, et que nous avions conscience que ces choses qui se laissent regarder, ces choses qui se laissent lire, c'est juste pour du jeu. Les jeux nous les prenions chez Emmaüs. Les habits aussi. Ce qui coûtait cher chez nous, en plus de l'ordi, c'étaient nos deux appareils photos numériques achetés pour nous construire un regard sur le monde. Maman nous amenait chez l'ophtalmo tous les ans (et chez le dentiste, et les grandes chez le gynéco), elle disait que les lunettes c'est bien d'en avoir si on en a besoin (c'était le cas pour à peu près la moitié d'entre nous), mais faire de la photo ou dessiner ou écrire le monde, c'est surtout ça regarder, alors les appareils photos il ne fallait pas plus les oublier que les lunettes.

Ce n'est pas de notre vie, ni de notre éducation particulière, dont je voulais parler, enfin si, mais c'est pour expliquer le reste. Mon prof de français me répétait que je ne savais pas écrire sans digressions, mais je ne comprends pas comment on peut raconter une chose sans décrire son environnement, s'arrêter sur un fait sans préciser sa cause, s'attarder sur une rencontre sans situer son contexte. Je pensais à tout ça – j'ai fait long – mais je pensais à tout ça, à notre mode de vie un peu spécial, mais pas si spécial que ça, finalement, comme on déroule une petite histoire à cause des câbles délovés sur lesquels nos pieds allaient buter bientôt.

Non, d'abord c'est venu des belles bagnoles et des caravanes, et comme je voulais parler des vans, je voulais commencer par dire que nous n'avions pas

de voiture, et puis juste après raconter comment nous longions les câbles qui faisaient des s entre les caravanes, et c'est ma pensée qui s'est dévidée sur nos habitudes de pauvres, enfin pauvres, pas vraiment, mais je l'ai déjà dit, je n'y reviens pas. Surtout je me demandais en regardant tous ces véhicules si c'étaient nous ou leurs habitants qui étaient les plus pauvres, et je m'étais fait cette petite réflexion dont je suis encore fière aujourd'hui, que les plus pauvres ce n'étaient ni nous ni eux mais les autres, nos camarades d'école, de collège et de lycée avec leurs vacances préformatées au Club Med ou chez Pierre quelque chose et leurs 4 × 4 dans lesquels ils n'habitaient même pas.

Nous avions trouvé cet accès à la rivière et maman était si contente, et nous aussi, à cause de l'usine à rêver. Je ne sais plus combien nous étions à la maison cette année-là, mais évidemment nous n'avions pas école, c'étaient les vacances d'été et tous les matins et soirs (l'après-midi il y avait la sieste des petits) nous allions à la rivière lire, nous baigner, et regarder et dessiner et prendre en photo l'eau ou les cailloux ou la coulée basaltique aux belles orgues qui bordait la rivière de l'autre côté, faisant fièrement face à la Société des Asphaltes, ou même ce que nous voulions, même l'usine (de loin). On avait bien sûr la permission de penser le monde sans rien représenter de la réalité visible, et on s'amusait à l'abstrait et aux concepts comme mes copines faisaient de la Play et de la Game Girl, ce qui nous rendait parfois jaloux, mais pas toujours. Souvent nous étions fiers de nos différences. Nous étions des intellos, des marginaux, nous étions tout aussi bien mis à l'écart que nous nous écartions de nous-mêmes. J'avais bien vu, à la fin du collège, comment nous fascinions autant que nous étions moqués, c'était d'ailleurs, je crois, dans les moqueries que la fascination faisait son nid. J'en jouais d'autant plus facilement qu'après l'été j'allais passer au lycée comme l'avaient fait mes grands frères et ma grande sœur, avec les félicitations des professeurs, données devant tout le monde en conseil de classe, avec un mélange d'évidence et de réticence. Car les professeurs eux-mêmes ne savaient pas trop comment nous prendre, ils aiment savoir, comprendre, et juger.

Malgré toutes nos connaissances cependant, nous n'avions aucune idée de ce qu'était en vrai un camp de gitans moderne. Maman préférait dire gens du voyage, c'est plus large et long, plus vaste, comme leur territoire. Les

nomades, disait maman, ne nomadisent qu'à l'intérieur de leur territoire, les gens du voyage voyagent dans un espace défini, un espace limité mais parfois immense, leur maison est plus petite que la nôtre, mais leur village est grand comme notre pays et peut-être même comme l'Europe et peut-être encore plus loin, encore plus grand. C'est à l'intérieur de ce village mondial qu'ils se déplacent, pourtant leurs chemins ne croisent jamais ou presque jamais ceux qu'empruntent les sédentaires pour leurs courses ou leurs vacances. Eux sont au bord et les autres en plein milieu, ou peut-être l'inverse, je ne sais pas bien, et c'est aussi pour ça que je fais tous ces détours pour mon histoire, parce que maman était parfois difficile à suivre dans ses explications, et nous par exemple, nous qui n'étions par tout à fait comme les autres, mais pas non plus comme des nomades, je n'aurais pas su dire si nous étions au bord, au milieu, et d'ailleurs au bord de quoi. Nous savions plein de choses sur ces gens du voyage, mais c'était embrouillé, et nous ne les avons jamais croisés, jusqu'à ce matin de rivière.

Je peux reprendre à partir de là. Lorsque nous avons abordé le parking tôt ce matin d'été, il y avait tellement de véhicules que nous pensions nous être trompés de chemin.

Maman s'est arrêtée, et nous à sa suite. Après la masse impressionnante des véhicules, camions, voitures, vans, caravanes, neufs pour la plupart, qui semblaient régner, s'imposer, à cause de leur rutilance et de leur poids, ce qui saisissait nos sens était le silence. C'était un silence aussi massif que semblaient l'être les maisons mobiles. Dans ce silence, il y avait des odeurs, plurielles mais ressemblantes, cohérentes, et comme rassemblées, des odeurs de produits ménagers, de détergents, de fortes odeurs de propre. Dans ce silence, nous avons commencé à avancer. Dans ce silence, il y avait des chaussures aussi, devant l'entrée des caravanes, bien alignées sous les châssis. Dans ce silence, il y avait de l'eau partout, sur la chaussée, et sur tous les véhicules, qui gouttait et faisait briller tout cet assemblage de carrosserie et d'asphalte. Les coulées étaient savonneuses, elles moussaient aux bords des caravanes et aux failles entre les portières, là où ça se retient un peu, et puis elles s'étiraient sur le parking, sur le goudron, et les petits ont commencé à jouer à éviter les mares écumantes et les ruisseaux serpentants qu'elles fabriquaient. Ils se prenaient les pieds dans les câbles, nombreux et sinueux,

qui amenaient l'électricité aux caravanes. Dans ce silence, il y avait ces rallonges, qui semblaient envahir la chaussée autant que les eaux en mouvement, et je me suis demandé si ce n'était pas un peu dangereux. Maman galérait avec la poussette et nous pestions en chuchotant pour tirer les caddies. Les eaux et les câbles signalaient une mystérieuse activité de ménage. Dans ce silence, mon troisième petit frère s'est mis à rire, et c'est alors que les sons sont venus, ils se sont même installés, jusqu'au vacarme. Au rire de mon petit frère a répondu, inattendu et nous affolant brusquement, l'abolement d'un tout petit chien (nous l'avons vu jaillir d'un dessous de voiture, attaché, très vite étranglé par sa chaîne dans sa véhémence à vouloir nous sauter dessus), puis un autre, tout aussi petit, et un autre encore, et bientôt chaque caravane a eu son abolement de chien, tous des chiens de petite taille, chihuahua, fox-terrier, terrier du Tibet, jack russell, yorkshire, shih tzu, carlin, bichon maltais, king charles, caniche nain, que des mini-chiens surexcités. Au-dessus des chiens, sont apparues des voix de femmes leur intimant (inutilement) de se taire. Dans cette joute de voix aiguës, les femmes sont sorties, seulement des femmes et des mini-chiens émergeant des masses en métal et plastique des véhicules. Les femmes sont toutes sorties en tenue de nuit, toutes en peignoir ou pyjama ou chemise de nuit et toutes avec un ustensile de nettoyage à la main (balais, balais-brosses, brosses, pulvérisateurs, chiffons, éponges, seaux). Certaines apparaissaient de derrière les caravanes, d'autres au seuil des portes, d'autres inscrivaient leur buste aux fenêtres, et d'autres encore revenaient des sanitaires de l'usine (même celles-là étaient en tenue de nuit). Je les regardais sortir de l'usine avec admiration et mépris (elles se permettaient de prendre de l'eau dans l'usine, elles bravaient l'interdit de la Société des Asphaltes). Elles en avaient toutes après les chiens. Elles nous ont regardés avec une curiosité mêlée d'embarras et, soudain, celle qui nous apparaissait être la plus vieille a cessé de crier après les chiens pour se tourner et s'adresser à on ne savait quoi ou qui derrière elle. On ne comprenait pas leur langue. Comme en réponse à l'appel de la grand-mère, des enfants sont apparus, nombreux et bavards, tout aussi agités que les femmes. Ils arrivaient d'on ne savait où, ils venaient d'ailleurs, à vélo, à pied, en courant. Aucun ne semblait sortir d'une caravane. Je me demandais d'où ils pouvaient venir, tous ces enfants, avant de comprendre qu'ils avaient été explorer l'usine au petit matin. Certains y étaient encore, j'entendais des échos de rire à la fois étouffés et amplifiés et

des siphons bavards qu'on ouvre et qu'on fait taire. Ils devaient s'amuser avec les robinets des sanitaires, ça gargouillait de loin.

J'ai vu maman nous regarder un par un comme pour s'assurer que nous n'allions pas nous mêler à eux, ou comme pour s'assurer qu'elle-même n'allait pas nous perdre ou nous confondre, car nous étions nombreux, et eux bien plus nombreux encore. Il me semblait que nous étions dans un drôle de jeu où les mamans des autres, en criant et en faisant des gestes grognons (sans se défaire de leurs ustensiles de ménage), multipliaient leurs enfants. Ces enfants nous ressemblaient, ils étaient de tout âge et de tout sexe, aussi mal fagotés que nous, et ce qui m'a troublée c'est que, comme dans notre famille, il n'y avait aucun homme, ni papa, ni tonton, ni pépé. Certains pleuraient et deux ou trois de mes petits frères et sœurs aussi. Maman s'est mise à crier comme les femmes en tenue de nuit, pour nous faire avancer car nous étions tellement babas devant ce remue-ménage que nous nous étions complètement arrêtés. Son regard, plus autoritaire que jamais, nous interdisait une nouvelle fois de mettre un seul pied dans la Société des Asphaltes, je crois qu'elle avait peur de ces gens autant que de l'usine. Quand nous avons repris notre marche, les enfants ont essayé de nous suivre, mais ils se font remballer par les femmes, qui semblaient leur interdire de bouger (aussi inutilement qu'elles avaient sommé les chiens de se taire).

Les enfants en riant nous escortaient, ils parlaient entre eux avec des mots si étrangers pour nous qu'on aurait dit des paroles de chansons. Cette nouvelle avancée entre leurs maisons mobiles et en leur compagnie a comme enclenché d'autres sons, des sons de volatiles. Il y avait des coqs (de combat, je crois) dans leur cage de grillage à même le parking, des poules et des oiseaux aussi, dans d'autres cages, et maintenant ça pépiait de partout. Les femmes se sont mises à astiquer à nouveau caravanes et voitures, dehors et dedans, dessus et dessous, partout. Certaines s'occupaient du linge, et nous avons alors découvert avec un étonnement ravi que deux vans étaient réservés aux machines à laver, dont on voyait, portes coulissantes ouvertes, les hublots animés, le linge battu à la place des passagers.

Quand, après l'injonction d'un des leurs, et en criant joyeusement, les enfants du camp sont repartis dans l'autre sens, nous avons cru qu'ils abandonnaient leur petit jeu, mais nous les avons vus revenir vite, sans les vélos, en courant, emcombrés de serviettes et de nouveaux cris.

Nous avons joué comme jamais, beaucoup plus bruyamment que d'habitude, en nous éclaboussant par dizaines de bras et de jambes dans l'eau encore froide de la rivière. Les garçons et les filles qui avaient les cheveux longs s'ébrouaient comme des animaux en faisant des bruits de félins que tous nous comprenions. Nous avons fait des centaines de photos et plein de dessins, nous disputant les feuilles, les appareils et les crayons, et je voyais bien que maman paniquait, surveillant les petits et pas seulement les siens, distribuant des brassards à tour de bras que tous refusaient de mettre et des recommandations que personne ne suivait. Je m'inquiétais un peu de son égarement.

Un des gitans qui semblait ne ressembler à personne, ni à ses camarades, ni à nous, s'est détaché d'un groupe de garçons. Il s'est rapproché d'elle, de maman, en essayant d'expliquer je ne sais quoi, montrant du doigt des formes dans la coulée basaltique qui murait notre vision. Serré dans sa serviette, il racontait des choses que maman ne comprenait pas. Il faisait des sons d'église. Elle a souri et a commencé à lui répondre, c'est-à-dire qu'elle s'est mise à expliquer la formation de ce mur de basalte, à parler de sédiments, de volcans, mais aussi de lignes, d'orgues et de cheminées d'air, d'air et de musique, de dessins, de couleurs, de matières, et sa voix était si rassurante et posée maintenant, que tous, tous autant que nous étions, nous nous sommes approchés et assis avec nos serviettes comme à l'école, dans une écoute précieuse, en tenant les plus petits dans nos jambes.

Je me suis rappelé que les gens du voyage n'allaient presque jamais à l'école. À cause de maman, j'avais toujours pensé qu'être à l'école était une chance, et je ne sais pas ce qu'en pensent les sociologues, ou tous ces gens des associations qui s'intéressent aux gens du voyage, mais moi je me demande si l'école leur manque, si nous pouvons manquer de quelque chose que nous ne connaissons pas, s'ils haussent les épaules quand ils croisent des écoliers, ou si l'école est pour eux comme la Société des Asphaltes pour nous, un lieu rêvé et magique qui restera imaginé.

Ces enfants je me dis qu'ils étaient les enfants de la Société des Asphaltes, les enfants du goudron, des enfants des bords de routes, des périphéries, des parkings vides, des lieux quittés.

Ils investissent sans doute encore des usines esseulées, des cours de collèges désaffectés, des gymnases décrépits. Je ne sais pas si leur exploration leur donne du savoir, et ce savoir-là, la connaissance du futur des lieux, je ne sais pas ce qu'il vaut. Je me demande ce que c'est, de vivre dans des lieux inhabités, à côté de bâtiments désolés. Je me pose des questions sur eux, est-ce qu'ils sont des sortes d'archéologues à courte échelle de temps, est-ce que vivre là d'où les hommes sont partis c'est en garder une mémoire. Est-ce qu'ils sont des conservateurs. Ces questions cet été-là, je ne me les posais pas encore, j'étais juste fascinée par la facilité avec laquelle ces enfants entraient dans des lieux que je croyais interdits.

Aujourd'hui l'usine est à vendre, en quatre lots.

Au retour à midi, quand nous avons retraversé le camp, nous avons vu que les hommes étaient là. Ils étaient nombreux. Ils existaient. Certains faisaient la cuisine. Les petits gitans nous ont accompagnés jusqu'au tout-en-bus en repassant devant la Société des Asphaltes, où certains se sont engouffrés pour déboucher de l'autre côté, plus vite, plus vite encore, en riant beaucoup du raccourci.

LE GUIDE AUTOMATIQUE

J'attends la mort du guide automatique.

Ce serait une délivrance, faut dire ce qui est. Pour nous et pour lui. À force il me fait peine. Il n'a plus le même succès que dans le temps, quand les touristes louaient uniquement pour ça, pour le guide, et que le gîte était réservé longtemps à l'avance, jusqu'à deux ans d'attente.

Ce n'est pas un guide, plutôt un raconteur d'histoires, un raconteur automatique, on aurait mieux fait de l'appeler le conteur automatique, mais comme parfois il fait un peu le géographe-géologue-historien, un peu aussi le guide pour randonneurs immobiles, en indiquant les sentiers précis de ses histoires, on a toujours dit le guide automatique.

En vrai il s'appelle Ukalo.

On est en janvier et la dame du service social me sermonne, on ne pourra pas le laisser là encore tout un hiver, ils viendront le chercher pour le mettre en maison. Enfin je me fais pas trop de souci quand même, ça m'étonnerait qu'il tienne encore longtemps, avec les tracasseries qu'il nous a faites l'hiver dernier, et son refus de sortir de l'abri. Si au moins il acceptait un petit aménagement, qu'on ferme l'abri, qu'on isole, je sais pas, mais il est têtu comme un vieux d'ici même s'il en est pas un tout à fait, je veux dire d'ici, il est vieux comme tout, et têtu. Il veut pas admettre qu'il se suffit plus, et nous on le regarde dépérir, on attend qu'il crève.

Plutôt le voir crever que le mettre en maison.

Je lui porte ses repas tous les midis. Il rentre chez lui attendre mon tupperware. Le soir il se débrouille avec des soupes, il se les prépare lui-même, avec les légumes de notre jardin ou les bocaux, ça l'occupe avant les informations.

Au gîte c'est plus comme avant, on a souvent des ingénus, des gens qui ne viennent pas pour le guide automatique, mais pour le paysage-spectacle visible en panoramique depuis la terrasse du gîte, ou juste pour l'air brutal, criard, du plateau, pour les ombres bleues sur la neige les jours de grand froid, pour les flambées des érables en automne, les mouillures vertes de l'été. Certains réservent un peu au hasard, et le syndicat d'initiative nous les envoie sans les avertir.

Ils sont surpris, c'est sûr, et parfois réticents.

Ceux de cette semaine n'ont pas ouvert une seule fois la porte de derrière, ils repartent tout à l'heure, avant midi. Ukalo le prend mal, il ne dit rien, mais son silence est dur à supporter, et moi ça m'a tracassée toute la semaine, de savoir s'ils allaient ouvrir la porte ou pas. Maintenant ils font leurs bagages, ils font des allers et retours, dans la neige salie de pas, pour transporter leur bazar dans le 4 × 4 propre.

Toute la semaine j'ai regardé en passant, sans trop l'air de rien, et sans trop traîner quand même parce que ça caille. Je voyais Ukalo si près du feu qu'il aurait pu se brûler, mastiquant les braises de son bâton fatigué, écrasé par l'attente. Je crois qu'il révisait ses contes et légendes dans sa tête poreuse, pour passer le temps, améliorer ses performances, compenser un peu les pertes abruptes de mémoire. C'est normal, c'est de son âge, mais pour un guide automatique, ça la fout mal. Quand il a des trous devant nous, au moment du café qu'il nous invite à passer prendre presque tous les jours, quand il nous ouvre la porte en oubliant la raison de notre présence, derrière son visage je le vois partir, et ce visage est comme une jachère ridée, inutile.

Parfois il le prend à la rigolade, et, avec l'imagination qu'il a, il nous en sort des drôles de raisons. Des excuses insolites à l'étourdissement de sa mémoire. Oh, je suis allé au jardin, tu sais, et en me penchant pour arracher les carottes, j'ai perdu la notion du temps. Mais où. Au jardin, dans la terre. Je me suis perdu sur le chemin du Tendrier, à cause des ultrasons. Ben tiens, les ultrasons des éoliennes. Ukalo, les éoliennes ne produisent pas d'ultrasons, et les ultrasons, y'a que les animaux et les jeunes qui peuvent les entendre. Justement, je me suis perdu en cherchant où je pouvais bien les entendre, où c'était, le moment de ma jeunesse, je cherchais où était passée l'ouïe de mes vingt ans. Quand il est comme ça, plein d'oubli et d'idées, un

clin d'œil et un sourire en prime, il nous arrive de souhaiter voir s'agrandir les brèches de sa mémoire pour l'écouter les remplir de récits grisants. Mais pas l'hiver, non. Parfois l'hiver je réalise soudain qu'il est sorti en pleine nuit, et je cours sans prendre le temps d'enfiler un anorak, je le retrouve assis sous la lune, dans la neige claire comme en plein jour, et je hurle mais c'est quand que tu vas crever, je crie comme une tarée, les tempes brisées par le froid et ma course en chemise de nuit.

Je veux pas qu'il crève, parce que je l'aime bien, et même je crois plus que bien. Mais une vie comme la sienne, je suis pas bien sûre que ça en soit une, on y est pour quelque chose en plus. J'ai honte, même si je me dis que c'est toujours mieux que la maison de retraite ou l'asile, et comme avec mon mari on ne supporte plus la pression des services sociaux, on est là à attendre que ce soit fini, en ramassant la monnaie.

Mon mari me dit que c'est pas humain, et qu'en plus on va finir par avoir des soucis avec la mutualité sociale agricole, parce qu'on peut pas le déclarer, notre guide automatique, y'a belle lurette que sa carte de séjour est périmée. D'ailleurs on se demande bien ce qu'ils attendent les gendarmes, avec tout ce qu'on voit aux informations, toutes ces familles qu'on expulse, mais lui, non, ils le connaissent, ils savent bien dans quelle situation il est, pourtant ils ne sont jamais venus le chercher. On n'est pas en règle, et mon mari ça le contrarie. On se dispute souvent à propos d'Ukalo, comme avant à propos des enfants, mais en pire, parce qu'on a plus la patience de la jeunesse.

La dame du service social vient régulièrement lui rendre visite, elle regarde discrètement si le ménage est fait, si Ukalo est décentement vêtu, au moindre laisser-aller ce sera le placement d'office. Je me demande comment c'est possible, sans papiers en règle. Mais je ne m'inquiète pas pour ça. La maison est tenue, et Ukalo est bien mis, il a toujours été très méticuleux.

Sa maison est toute petite, une pièce unique en bas, une chambre avec un coin toilette à l'étage.

Elle est reliée à notre gîte par cet abri où il fait le guide automatique, un abri ouvert à tous les vents, et nos petits-enfants ont tenté de surnommer Ukalo « tous azimuts », à cause du courant d'air autour de lui, et dans sa tête

aussi. Mais le surnom n'a jamais pris, parce qu'Ukalo c'est le guide automatique, pas le taré du hameau.

Nous habitons mon mari et moi de l'autre côté du gîte, on peut apercevoir l'abri du dernier étage, parce que notre maison le surplombe. Cet ensemble de bâti est le seul du hameau.

Tout le bâti appartenait aux grands-parents et au frère du grand-père, mon grand-oncle, qui est resté célibataire jusqu'à la fin, et qu'on appelait simplement « l'oncle ». C'est l'oncle qui a fait venir Ukalo dans les années cinquante, j'étais toute petite et ma sœur venait de naître. L'oncle avait plus de quarante ans et il devait sans doute le savoir, que la présence d'un étranger à la ferme, ça ferait pas venir la femme, au contraire. Son grand frère, le grand-père, avait eu une petite dizaine d'enfants, et déjà des petits-enfants, alors ça suffirait bien. La femme ça coûtait plus cher que l'étranger, et l'étranger, ça travaillait plus dur que la femme.

On manquait de travailleurs agricoles. Les Polonais manquaient de tout. L'oncle habitait la maison d'Ukalo. Enfin, je me comprends, c'est l'inverse, mais je me comprends, Ukalo s'est installé dans la maison de l'oncle, dans sa chambre. Ils avaient deux lits jumeaux et presque le même âge. Ukalo et l'oncle ont vécu des vies de célibataires ensemble, comme deux colocataires, en communiquant dans la langue de l'oncle, un micropatois auquel je n'ai jamais rien compris, une sorte d'occitan déformé par des mots de la famille, inventés par la famille et pour la famille, une langue consanguine qui ne s'est pas transmise au-delà de la génération du père, et que seul Ukalo parle encore aujourd'hui. Il ne peut la parler avec personne, alors il ne la pratique pas beaucoup, juste quelques mots par-ci par-là, en automatique pour les touristes ravis. Ils ont vécu dans l'intimité des mots et de leurs petites habitudes jusqu'à la mort de l'oncle, il y a une dizaine d'années. Le vieux a légué son bâti à l'ouvrier agricole, son ami, son frère étranger, son Ukalo, comme il disait.

Les parents avaient déjà repris la ferme à la mort des grands-parents, le père était le seul parmi la dizaine de gosses à accepter l'esclavage des champs.

Il s'en est suicidé très vite, après avoir laissé séparpiller ma petite sœur dans le champ des potimarrons. La mère a attendu ma majorité, puisque je suis la dernière depuis la mort de ma sœur, pour enfin partir d'un cancer.

On a fait le partage, il n'y avait que moi à vouloir rester, près de l'oncle et d'Ukalo, avec ma tête de linotte, mon mari et mes trois enfants. Le mari était nommé tout près, finalement c'était bien commode.

Quand l'oncle est mort, nos trois enfants étaient déjà partis dans leurs vies nouvelles, citadines jusqu'à l'orgueil. On venait d'ouvrir le gîte pour occuper nos jours. Avec un mari retraité des postes, plus d'enfant à charge et pas une seule bête, juste le ménage du gîte tous les samedis, c'était tout vu pour mes frères et sœurs, j'allais m'en occuper, de l'héritier de l'oncle.

Mes frères et sœurs, les tantes et les oncles, les cousins, toute la famille était là le matin de l'enterrement, mais ils sont tous repartis le soir. De toute façon on pouvait pas loger tout ce monde. Ukalo est venu boire le café chez nous. Il les a regardés rassembler leurs affaires, en grommelant dans sa langue ou peut-être dans la langue de l'oncle, comme toujours lorsqu'il veut dire sans dire, lorsqu'il veut être entendu sans être compris, ou l'inverse, je sais pas trop. Il a posé le verre sur la toile cirée, en prenant un temps énorme pour ouvrir ses grosses mains, comme si le verre du café était impossible à lâcher. Puis très vite, décidé, il s'est levé sans dire un mot, pas même dans sa langue ou dans la langue de l'oncle. Il est sorti, il s'est approché de la maison de l'oncle, sa maison désormais. Il s'est arrêté pour dire bonjour aux estivants qui venaient d'arriver au gîte. Ces touristes étaient des sans-gêne, pendant qu'il n'y avait plus personne, que nous étions tous à l'enterrement, ils s'étaient débrouillés pour ouvrir la porte de derrière, celle qui donne sur l'abri devant la maison de l'oncle. Ukalo est resté saisi et silencieux lorsque les gens lui ont répondu, en racontant combien ils aimaient notre pays, le plateau, et puis les vacances, et après ils ont commencé à raconter leur vie, et blablabla. Ukalo s'est assis sur le petit banc de l'abri, et lui aussi s'est mis à parler, d'abord de tout et de rien, du renard tué à mains nues en janvier dernier par une petite fille du plateau, notre petit fait d'hiver à nous, puis de l'oncle, de ma petite sœur, des habitants morts du hameau, il ne s'arrêtait plus, faut dire qu'ils étaient déjà plus nombreux que les vivants. Ukalo parlait comme s'il récitait, sans y mettre le ton, dans un débit rythmé, déjà en mode automatique, et les touristes malpolis ont fermé la porte en disant bon, nous on va bientôt passer à table, au revoir, merci monsieur, mais quand même moi je dis que c'était pas très correct.

Depuis ce soir-là, le soir de l'enterrement de l'oncle, Ukalo fait le guide automatique. On a tout essayé pour qu'il arrête, au début. On ne voulait pas qu'il aille embêter les gens. Mais Ukalo a craché par terre, de rage, à chaque fois que je tentais d'intervenir. On a fini par le laisser faire.

Les estivants n'ont qu'à ouvrir la porte de derrière, n'importe quand de huit heures à midi et de une heure à cinq heures, Ukalo récite ses histoires, sans laisser personne répondre ou parler ou demander ou commenter. On ouvre, il parle, et pour le faire taire, il faut fermer la porte.

Il fait le guide tous les jours sauf le dimanche, parce qu'il est chrétien, et surtout parce qu'il ne veut pas rater « le téléphone du dimanche » sur RCF. La messe parfois il la sèche sans rien dire, si j'ai pas le courage de le descendre au village, de l'attendre dans un troquet avec un roman, parce que moi les sornettes, je les préfère dans les livres, mais j'en ai pas un pour chaque dimanche, alors la messe un jour on a décidé que ce serait à peu près une fois par mois, ça suffit bien, et il n'a pas rouspété, ni dans sa langue, ni dans celle de l'oncle, ni dans la nôtre. Mais sauter « le téléphone du dimanche », ça non. Il ne peut pas s'en passer, c'est comme une manie, comme une nourriture, de l'air, de l'eau, du temps pour lui seul. Dans cette émission, des gens téléphonent pour laisser un message à leurs proches emprisonnés, depuis la radio. Ukalo est accro. Il se colle au récepteur, il ouvre la bouche, il écoute goulûment. Je me demande s'il a déjà fait de la prison, là-bas, chez lui, ou s'il se sent en prison, là, dans son abri, pour respirer, aspirer avec une telle avidité, par la bouche, tous ces messages. On dirait qu'il attend une commission de je ne sais pas qui, de sa famille en Pologne peut-être, ou de l'oncle, d'outre-tombe via RCF, en bon chrétien idiot. S'il croit les retrouver, là-haut, l'oncle, le père, la mère et ma petite sœur, il est bien aussi bête que les estivants qui l'écoutent debout devant la porte de derrière, en croyant que sont des histoires du pays. Tu parles.

Souvent ce qu'il raconte, ce ne sont pas des légendes authentiques, non seulement elles sont fausses, mais elles ne sont même pas du pays. Elles ne sont que des histoires d'Ukalo, faites de récits pris dans de vieux journaux, pas centenaires mais presque, mélangés entre eux, enrichis par ses propres

souvenirs polonais, épicés de patois familial, et colorés par des noms de lieux-dits d'ici ou de là-bas. Je l'ai surpris un soir. Il lisait attentivement ces journaux en lambeaux, il cherchait je ne sais quoi sur des cartes IGN rapiécées, il cherchait aussi en lui, je crois, il avait le regard suspendu, je crois qu'il fouillait dans les failles de sa mémoire. Il était attablé, comme saoul, la tête dans ses grosses mains tremblantes, et les documents éparpillés autour de lui, sur la toile cirée, dans un désordre hagard. Embarrassé, il a bien tenté de me faire croire qu'il avait sorti des journaux pour éplucher les légumes, mais les légumes il en avait pas cueilli ce jour-là, et la soupe de la veille réchauffait déjà sur la cuisinière à bois, à moi il me la faisait pas, c'étaient les journaux eux-mêmes et sa vie entière qu'il épluchait pour renouveler son stock d'histoires.

La mort de ma petite sœur, quand il la raconte aux locataires du gîte, il ne l'invente pas, il ne l'emballe pas dans de la couleur locale. Il la livre seule, brute, à peine romancée.

Depuis quelques mois et malgré les cafés, les cachets, et les verres d'eau que je l'oblige à boire, il se déshydrate. L'intérieur de sa bouche est endolori, en manque de salive. Pour pouvoir parler, il ferme presque constamment la bouche, puis l'ouvre, et ses lèvres produisent dans un rythme rapide mais régulier de petits bruits, des battements doucement mouillés, qui rappellent les bruits de succion des nourrissons.

C'est à travers cette ténue palpitation des lèvres que je l'ai entendu la réciter, la mort de ma petite sœur, une fois encore, il y a un mois et quelques, en fermant les volets pour chasser la nuit précoce de décembre. Il était presque cinq heures. Il la racontait à celui qui venait d'ouvrir la porte, un jeune qui fumait sa clope dans le froid poignant. Sans doute l'écoute du guide automatique était une bonne excuse donnée aux parents pour une cigarette, vite, avant la fin de l'automate. Il frissonnait fort, surpris par le crépuscule saignant et sec de notre pays, quand le gel lustre l'air qui vous rentre dans la gorge et qu'à chaque respiration vous pensez vous déchirer les muqueuses. Je ne sais pas si la cigarette amplifiait cette sensation ou l'atténuait mais, dans un embarras maladroit et touchant, il a demandé s'il

pouvait s'approcher de lui, du guide, et du feu. Ukalo a continué son histoire, rythmée des bruits de bouche de bébé, sans répondre, à son habitude maniaque et folle. Le jeune s'est assis à côté de lui, la cigarette faisait un point rouge dans le bleu de la neige piquetée de plumes de cendre. Je venais de fermer les volets au dernier étage et je n'ai pas voulu en savoir plus. Je connaissais la suite. Je l'entendais malgré moi, comme si la vieille voix d'Ukalo, si vétuste et menue, comme si cette voix désormais déformée par la succion des mots cherchant de l'eau, comme si cette voix diminuée, réduite à ces clignotements sonores incessants, comme si cette voix assoiffée pouvait franchir la distance, les volets et le double vitrage de la fenêtre où je restais appuyée.

Je connais la suite. Le père a laissé le tracteur dans le champ des potimarrons, juste derrière la maison, sans prendre la peine de relever la herse rotative, agacé d'être dérangé en pleine préparation du lit de semence, et a couru vers la maison pour répondre au téléphone. La mère était sortie sur le seuil, ma petite sœur et moi dans ses jupes, lui faire des grands signes pour qu'il prenne l'appel. Il est rentré sans enlever ses bottes et en insultant la mère. Elle l'a suivi après nous avoir décrochées de ses jambes. Ma sœur a couru vers le tracteur mais moi non, je savais que c'était pas permis, je le lui ai dit, mais elle ne m'a pas écoutée cette andouille de deux ans. Le père est ressorti presque aussitôt, à cran, il est retourné dans le champ, il est remonté sur le tracteur. Il l'a redémarré, et lorsqu'il m'a entendue crier plus fort et plus aigu que le bruit du moteur, lorsqu'il a senti la herse se bloquer, il était vraiment hors de lui, cette fois, il a coupé le moteur, il est descendu de la cabine comme un dérangé, en m'ordonnant de me taire. Il a fait le tour et s'est penché pour dégager la herse. Il s'est relevé immédiatement, il est revenu vers la maison, je courais derrière lui, je l'ai dépassé. La mère était sur le seuil à nouveau, immobile et grise, comme soudée au sol, comme si elle était faite de ciment et de sidération. Je me suis collée à elle. Le père nous a bousculées pour aller directement prendre la carabine dans le placard. Je me souviens avoir couru chez l'oncle me réfugier dans les bras d'Ukalo quand la mère s'est écroulée.

Les estivants d'hiver sont venus nous dire au revoir et merci. Ils sont repartis dans les étincelles du givre et la rutilance de leur carrosserie, tellement du brillant dans leur démarrage que j'en avais les larmes aux yeux. Ils n'ont pas ouvert la porte de derrière.

Il est plus de midi et Ukalo est encore assis dans l'abri, il a dû s'égarer dans le temps. Je m'approche de lui, je me penche et lui donne le tupperware. Il n'a pas inventé de raison baroque et merveilleuse à son oubli de l'heure. Il se lève avec une lenteur nouvelle, et sans me regarder il rentre chez lui.

J'ai froid, je retourne chez moi quand j'entends le cling esseulé du micro-ondes.

MAMAN AU PARC

Les dimanches avec maman, je voulais toujours aller au parc du centre-ville. Elle préférait aller à la rivière, pas tout à fait à la plage, dans des endroits connus d'elle seule ou presque, pour être tranquille. Moi je ne voulais pas être tranquille. Je voulais jouer au ballon avec des copains. Être tranquille pour maman c'était pouvoir lire. Elle ne jouait jamais avec moi, elle me parlait à peine, comme elle ne parlait qu'à peine à tout le monde, elle ne parlait à personne, sauf par nécessité, sauf, à peine, à ses enfants. J'étais le plus jeune des trois, celui qui avait encore besoin de jouer.

Maman n'aimait pas le parc à cause des gens. Pas seulement à cause de leur présence, pas seulement parce qu'elle voulait toujours être seule, mais aussi parce que dans ce parc, les gens étaient pires, pires qu'ailleurs, c'est-à-dire sales, vulgaires, paumés, collants. Toute la misère du centre-ville, toute la misère de ceux qui n'avaient pas de voiture, pas même le permis, se concentrait dans ce parc les dimanches autour d'un très grand et très vieux tilleul encerclé par des bancs graffités. Il y avait beaucoup de fautes d'orthographe sur le bois des bancs, le bois du tilleul semblait inaltérable, et, tournant autour des bancs, dessus et dessous, beaucoup d'enfants. J'étais content et maman voulait me faire plaisir, alors on y allait, et tant pis pour le calme d'eau de la rivière, oubliés les bruits rythmés, consolants, du courant, des pages tournées et des échos de mon ballon solitaire. Maman finissait toujours par dire oui. Elle s'asseyait sous l'arbre, avec un livre qu'elle savait presque inutile au parc, orphelin dans ses mains, mais avec sa joie de me voir sourire et jouer avec d'autres.

Ce dimanche-là il y avait des enfants, leurs parents plus ou moins infréquentables, mais aussi des jeunes sans enfants, comateux, finissant leur nuit en plein après-midi sur les bancs dans l'ombre du tilleul, leurs pieds s'assurant de la présence des chiens et des bières. J'ai bien vu sur le visage de

maman la crainte et la lassitude, elle s'est installée loin d'eux. L'un d'entre eux, réveillé, plein d'ennui et déjà fatigué de sa vie, a commencé à l'aborder. Elle a répondu poliment qu'elle voulait lire, et d'ailleurs elle s'est mise à lire, après m'avoir encouragé à sortir les ballons (de basket, de foot) et à me présenter aux enfants, eux-mêmes encombrés de plusieurs ballons et à la recherche, comme moi, comme tout le monde, de nouveaux copains. Mais moi je voulais connaître Jérémie, il venait de se présenter, Jérémie, en tendant une main brunie vers maman. Il avait l'âge de mon grand frère, et maman le lui a fait remarquer, j'ai un fils de votre âge, vous savez. Il avait l'air malin, il avait l'air sympa, il avait déjà compris que pour essayer de séduire maman, il fallait jouer avec moi. Il s'est mis à m'expliquer des dribbles et des passes, plein de choses de foot et de basket, et même d'autres choses qui n'étaient ni du foot ni du basket, mais des choses tirées du sport vers la vie, l'altruisme, le respect, l'esprit d'équipe, les lignes de conduite, les règles communes, la vie en société. Tout ça en me racontant la sienne, sa vie, sa vie déjà bien entamée, ses études abandonnées de sport-étude, son soi-disant boulot d'animateur sportif, ses galères. Je voyais bien qu'il parlait surtout à maman, mais il est devenu en quelques minutes mon meilleur copain du parc.

Maman essayait de se concentrer sur son livre, vérifiant de temps en temps si tout allait bien, le plus furtivement possible pour que Jérémie ne croise pas son regard. S'il le croisait il y allait de ses compliments un peu trop lourds sur le bleu des yeux de maman, ce bleu qu'elle m'a donné sans en altérer l'excès, un bleu plus bleu que la rivière par temps clair, un bleu de ciel d'hiver sans nuage, éclatant dans son visage passé, cerné par l'âge et les chagrins. J'étais un peu jaloux mais pas complètement, parce que je savais que maman me préférait, je savais qu'il n'avait aucune chance, et je profitais de sa solitude pour jouer avec lui, maman ne voulait jamais jouer avec moi.

Elle avait épuisé sa patience avec ma sœur et mon frère, je crois qu'elle n'avait plus la tête aux ballons, elle n'avait la tête qu'aux livres ou aux promenades. Elle aimait être avec moi, elle aimait marcher avec moi. Elle m'aimait. Elle n'aimait pas la ville, les gens du centre-ville, la saleté des rues et du parc. Maman venait de la campagne et attendait le moment d'y revenir avec une ténacité qui nous énervait beaucoup, ma grande sœur et moi, nous qui aimions tant être ici, près des magasins, de la zone, des paniers de basket

et des cages de foot. Notre frère habitait dans une ville encore plus grande qui nous apparaissait comme un rêve, maman disait comme un orgueil.

Petite, elle n'avait pas eu les mêmes jeux que nous, elle était rêveuse devant les arbres, elle faisait des puzzles sans ennui, elle dessinait, elle lisait déjà beaucoup. Elle vivait seule avec son papa dans un endroit tellement isolé qu'aller voir sa maman prenait des heures. Tellement loin des foules qu'entendre marcher dans la neige c'était dénombrer les habitants, les pas comptés au bruit de ces arrachements nus, brutaux dans le silence. Maman disait que le silence n'existe pas, qu'il y a toujours un fond de sons minimaux, adoucis, à peine perceptibles, et cette à peine perception elle la connaissait bien, elle était toute son enfance. Maman avait des mains rouges et prématurément vieilles comme si elle était femme de ménage, ouvrière ou paysanne, alors que pas du tout. Mais elle prenait si peu soin d'elle, ni de ses mains, ni de son visage, ni de son apparence en général, si peu soin que c'en était suspect, comme si elle voulait qu'on la prenne pour une autre. Je regardais ses mains qui tenaient le livre, je venais de loucher une passe de Jérémie. Son jeune chien s'est mis à aboyer, à gigoter comme un fou.

Ma distraction rendait le chiot fou de joie et, comme si mes ratés étaient des impulsions sur un bouton de commande relié à son petit corps, il s'élançait, tout en nerfs montés sur des ressorts bruyants, vers le ballon perdu. J'ai suivi ce jeune paquet de joie en oubliant maman deux minutes, mais quand Jérémie a commencé à me raconter comment son chien avait déniché un renard, la veille, un renard fouillant dans les poubelles, je me suis tout de suite retourné vers maman avec un sourire complice. Maman petite fille avait tué un renard à mains nues pour abrégé ses souffrances. Elle nous avait souvent raconté ce souvenir, et, plus souvent encore, on en redemandait. Qu'un renard soit flairé en ville c'était un prodige pour moi, comme une réconciliation avec maman. Elle m'a regardé et a répondu à mon sourire, mais avec un doigt sur les lèvres pour garder cette histoire en famille. J'étais d'accord. Elle m'a proposé le goûter, maman n'oubliait jamais le goûter, ni l'eau, ni les livres. Ni même les ballons.

J'ai couru m'asseoir à côté d'elle et Jérémie nous a dit au revoir après nous avoir laissé du jus de pomme et tenté une dernière fois d'obtenir le numéro de maman. Il a réveillé ses copains, sifflé ses chiens. Ils sont tous sortis sans

refermer la grille et dans leur départ un autre chien est rentré, un chien tout blanc, très vieux, l'arrière-train traînant. Il lui manquait tous les ressorts et les aboiements enjoués de la jeunesse, mais ça ne l'a pas empêché de courir avec moi derrière le ballon quand j'ai fini ma compote et que maman a repris sa lecture.

OceanofPDF.com

TROIS POMPES ET NE PLUS POUVOIR MOURIR

Ce n'est pas la première fois. Ce n'est pas la première fois pour moi. Puisque ce n'est pas la première fois, on pourrait penser que je me suis ratée. Et parler de tentative. Elle a fait une tentative, pourrait-on dire, avec un air de dédain, légèrement gêné de compassion. Mais en réalité on ne peut pas, on ne peut rien dire, personne n'a jamais rien su et ne saura jamais, pas même le gamin qui m'a sauvée.

Pour ma mort d'aujourd'hui bien sûr on saura, je ne vais pas me rater une deuxième fois. On saura ma mort, mais on ne saura pas qu'elle était volontaire. Je ne peux plus échouer. Un tel hasard ne peut pas se reproduire, ce serait vraiment pas de chance et d'ailleurs, pour ne prendre aucun risque, j'ai changé d'itinéraire, je ne prends pas la même route. Je ne peux pas me permettre de prendre le risque, le risque de ne pas mourir, ne pas mourir pour laisser vivre les autres, comme cette première fois. Si je me ratais encore, je ne m'en remettrais pas, je m'obligerai à vivre, à me porter, et ça, ça je ne peux plus. Je ne me suis pas ratée la première fois, j'ai juste évité au gosse de mourir. Après, il n'était plus question pour moi d'y aller. J'ai mis du temps à me reprendre. C'est difficile à comprendre je sais. Cette mort jouée du gamin m'a retournée au point que je me suis sentie menacée, menacée dans mon obstination à en finir. Et mourir, si vous n'y êtes plus obligé, alors vous ne pouvez plus le faire, vous ne pouvez plus le faire volontairement. Rien ne doit vous détourner de cette détermination à mourir. Un rien peut vous remettre en vie. Pour un temps. Un temps interminable. Ce gosse et son geste fou m'ont rendue à la vie, j'étais en rémission, un mois. Au bout d'un mois je suis revenue à moi, j'ai repris la voiture. J'ai retrouvé, avec soulagement, ma certitude.

Si j'ai choisi l'accident c'est pour faire semblant. Ne pas faire souffrir plus qu'il ne faut. Je n'aime pas assez mes proches pour rester vivante, mais assez

pour leur mentir une dernière fois et les protéger de la culpabilité. Je ne veux pas qu'ils pensent ne pas m'avoir assez aimée, surtout mes enfants. C'est moi qui n'éprouve rien. Je n'éprouve rien, presque rien, et je ne peux pas le dire, je ne peux pas le vivre. Rien pour personne, pas même pour moi, pas même pour mes enfants. Je ne ressens rien à l'intérieur et l'extérieur de moi me suffoque, il me faut porter mon poids, ce poids de mon corps, cette gangue, cette armure, cette gangue qui est moi et m'asphyxie.

J'en ai plus qu'assez de moi, je dois me débarrasser de moi-même. Je me quitte. Les autres ne me sauvent pas, ils s'agrégent au lieu de m'alléger, ils posent leurs armures sur ma carcasse déjà si lourde, et leurs gestes pèsent. Les autres sont un surpoids, mes enfants surtout. Je ne peux pas, je ne peux plus porter. Rien ni personne. Tout contact m'épuise, et mon propre contact est ce qu'il y a de pire. Voilà, je ne peux plus me porter. Me nourrir, me lever, me laver, dormir, dormir encore, quand j'y parviens, mais me lever, me laver, me nourrir, non. Sortir. Être debout, tenir un livre, ouvrir les yeux. Je ne peux plus le faire. Je ne peux tout simplement plus.

J'ai essayé si longtemps, si souvent, d'alléger le poids de vivre, comme en se baignant. Tout ce que je voulais, c'était flotter. J'ai essayé de flotter. J'ai essayé de vivre, d'aimer, j'ai essayé de boire, et toutes sortes de stupéfiants. J'ai essayé la maternité, aussi. Mais tout était un poids. Nager dans tout ça, j'ai tellement essayé. La pression de l'eau décourage celle de l'atmosphère. Un temps. Après, ça ne suffit plus, le corps redevient lourd.

À la fin, ce qui m'a tenue en vie malgré tout, pendant des jours et des jours, ce sont tous les calculs pour mourir. Mourir sans en avoir l'air, toute cette organisation de l'accident. Et aussi, après le gosse, quand j'ai raté ma mort, j'ai tenu avec tout ce que j'imaginais de sa vie, de son paysage surtout. C'était un rituel, un exercice quotidien. Je me contentais parfois de couleurs. Je me faisais de son monde un étalage de gris et noirs, du matin jusqu'au soir. De son matin jusqu'à son soir à lui, des gris et des noirs, à n'importe quel moment de mes journées à moi. J'imaginais derrière son immeuble des mares encerclant sans schéma bien précis des stations dépuración, et dans ces mares des cygnes, se repliant frileux, de beaux cygnes comme des gaffes, des intrus cherchant au milieu des eaux d'hiver de petites places que la glace n'avait pas encore interdites. Je me trompe rarement dans les paysages. J'entoure mentalement les gens que je rencontre de ces lieux. Ce n'est pas

chimérique, j'ai de bonnes intuitions topographiques. Les plumes des cygnes au milieu des journées grises de ce gamin devenaient grises comme le reste, mais d'un gris si pâle qu'il en était presque blanc, blanc sale, gratté par des becs bouleversants de sembler si décalés, là, dans ces bassins dont l'odeur habituellement nauséuse n'était pas impossible grâce au froid. Je sais qu'à quelques kilomètres à peine à vol de cygne, il y a le centre de tri du verre où d'autres oiseaux pourrissent d'engelures et d'oubli. Pas seulement des oiseaux, tout un tas d'animaux morts, domestiques ou de basse-cour, de sacrifices ou de compagnie, des cadavres qu'on jette au verre par ignorance. On ne sait pas bien où s'en débarrasser, on se dit qu'au verre personne ne verra, personne ne comprendra. Plus souvent au verre qu'au carton, va savoir pourquoi. Déplier ce paysage occupait mon temps de vivre, j'y mettais un brouillard de circonstance, taciturne mais pas trop épais, pour qu'on y voie assez, que ce soit assez moche, surtout pas avec le voilage d'une brume qui aurait pu tout adoucir. D'un bord à l'autre de cet endroit, je promenais mon jeune maladroit, un peu bête et très désœuvré. Il caillassait les cygnes, comme il se doit. Les jours de grand froid urbain, le givre prenait les choses et les dentelait très légèrement, mais personne n'appréciait la délicatesse de ce gris-là, ouvré et crémeux, car le froid on n'aimait pas, on n'aime pas, se geler les bouts jusqu'aux mots, jusqu'aux bouches, quand parler c'est rouvrir des gerçures et que marcher c'est s'ébrouer d'un engourdissement boudeur qu'on préfère à toute sortie, à toute conversation. Curieusement, cette bouderie ambiante, glacée, le quotidien bouché et sale de ce gosse, m'obligeaient moi à me lever, ils allégeaient mes jours. Ils m'ont tenue un mois comme ça, comme le faisaient mes heures avec les enfants quand ils étaient là, petits, quand j'étais dans l'occupation d'être mère, cette occupation de tous les jours, très prenante, qui me rendait légère, qui me donnait des ailes. Quand les enfants avaient besoin de moi. Maintenant ils sont grands et ma vie s'est débarrassée des plumes de leur dépendance. Détachés de moi ils sont devenus lourds. Envolés mes enfants et moi je n'ai plus aucun battement d'ailes.

À l'entrée de l'autoroute, le panneau défectueux annonçait un « vent viol ». Je ne savais pas comment interpréter ce message tronqué, si je devais seulement l'interpréter. Je m'étais engagée malgré le « vent viol ». Le gamin a

débouché dans le début de ma mort comme quelque chose d'incontrôlable, comme se colle brutalement au pare-brise un sac plastique sorti du vent, comme tombe à pleine vitesse un oiseau aveuglé, comme se jette sous les roues un animal largué, sans penser à mal, sans penser à rien. Il n'a pas pensé à l'accident qu'il aurait pu provoquer, ou plutôt si, mais dans une telle inconscience, une irresponsabilité préadolescente, qu'elle était plus forte que tout. Surtout, il n'a pas pensé, pas une seconde, ni avant, ni après, ni pendant, à l'accident empêché. Dans son jeu avec la mort, ce défi qu'il a dû rêver absolu, il ne saura jamais qu'il n'a pas joué avec la vie des autres mais avec leur mort. Il n'a pas joué comme il le croyait avec la probabilité de l'accident, mais il a empêché l'accident certain, le mien, celui que j'avais si méticuleusement programmé.

Sur l'autoroute il n'y a jamais de silence, il y a des bruits frères, la vitesse, les moteurs, les rumeurs des autres voitures, les frottements des airs sur les métaux, les vibrations projetées en arrière, aspirées. Le pare-brise soulage un peu la pression, mais il ne permet que de baisser d'un cran le fracas des voyages.

Ils étaient quatre ou cinq, d'une douzaine d'années à peine, ils jouaient à tour de rôle. Le jeu c'était de traverser l'autoroute en pimentant leur peur de pompes au milieu de la chaussée, dont le nombre était peut-être annoncé à l'avance, à coups de paris et d'emphase. Celui que j'ai évité d'extrême justesse en a fait trois avant de se relever.

J'en ai fait, ce que j'ai pu en faire, des pompes, de la gym, de la danse même, pour échapper à mon poids, à ma densité, avant de comprendre que cette pesanteur ne venait pas de mon corps mais de moi tout entière. D'en dedans de moi. Je tentais de soulever ce corps lourd en salle, tous les soirs, j'allais à la salle, j'y croyais, mais j'avais peur, aussi, j'avais peur des rencontres, je ne voulais pas ajouter du poids à ma propre charge, l'augmenter de l'épaisseur des hommes. Je suis devenue laide pour être tranquille, c'est si facile, et faire des pompes aussi, c'est facile, soulever son corps du bout des doigts. Tout ça je l'ai réussi. Mais je ne me suis affranchie de rien, et mourir est tout ce qu'il me reste pour échapper à cette agrégation collante, cette poisse épaisse qui est moi. Je ne suis pas grosse, ce n'est pas ça,

je ne suis pas en surpoids, c'est toute ma vie qui est obèse. Des pompes, des abdos, tout, j'ai tout essayé pour domestiquer mon corps, ses humeurs, ses élans, ses pertes. Je croyais que le domestiquer c'était l'oublier. Je faisais des abdos jusqu'à la brûlure, je courais jusqu'à la suffocation, je m'exerçais dans l'attente des courbatures, je croyais en leur pouvoir d'évidement. Je me trompais. Je croyais dissoudre mon corps dans une douleur assez bon marché, mais mon corps n'en était que plus présent. Il vibrait. Il résonnait. Il avait des échos contre moi. Je me sentais aveugle testant du bout de la canne le sol où marcher, ce sol où me tenir était ma propre enveloppe à laquelle je me cognais, encore, et ma canne était faite de tous mes nerfs connectés ensemble, un fagot de nerfs, inséparables, ligotés, en vie. Je ne voulais, je ne veux que couper ces fils, les dénouer, les anéantir. Me désensibiliser des pieds à la tête, de partout, mourir, mourir, mourir. Je m'entretiens, voilà ce que je répondais à ceux qui s'étonnaient de me voir si assidue aux machines, mais c'était le contraire, évidemment, je voulais me déconstruire, ruiner la gangue. J'allais à la casse de mon corps.

Toute petite, je faisais un cauchemar récurrent, je ne suis pas sûre que c'était un cauchemar, je crois que c'était une sorte de presque réalité, celle de ne pas arriver à me réveiller. Ce cauchemar m'a accompagnée jusqu'à l'adolescence, il m'étreint encore parfois. Il était là avant, pendant chaque réveil. Je n'arrivais pas à sortir de mon corps de sommeil. J'étais exténuée. Me réveiller était éreintant. Il me fallait une énergie considérable pour bouger le moindre petit doigt. Je me savais réveillée, mais je n'arrivais pas à bouger, à peine à respirer. J'étouffais et ma plus grande préoccupation était d'arriver à savoir si je dormais encore, ou si j'étais déjà réveillée. Si j'étais déjà réveillée, pourquoi je n'arrivais pas à bouger le moindre bout de mon corps, et si j'étais encore endormie, comment je pouvais avoir cette conscience-là, celle de ne pas arriver à me réveiller tout à fait. Je crois que j'étais entre les deux, dans un demi-sommeil ou un demi-réveil. Je crois même que cet entre-deux, entre dormir et se réveiller, entre mourir et vivre, j'y suis encore, j'y suis toujours, j'y suis depuis toujours. Quand j'arrivais enfin, à la fin de mon souffle et de mon effort, à déplacer un doigt, je faisais un effort encore, un effort supplémentaire, un dernier effort, pour regarder ce doigt, pour vérifier s'il avait bougé, s'il bougeait, et ce que je voyais alors était plus

effrayant que ma paralysie. Je voyais un doigt de transparence, un doigt de faux, passer devant mon doigt de chair. Mon corps se dédoublait. Je poussais un cri, je le poussais, vraiment, je poussais jusqu'à ce qu'il sorte, expulsé, je bloquais ma si faible respiration, et je me réveillais complètement. Mais pas toujours, il arrivait que je reste bloquée dans ce cri et ce cri bloqué en moi. Cette difficulté à bouger mon corps au réveil, cette difficulté à me réveiller, c'était, mais j'étais si jeune, une sorte de mélancolie très matinale, une difficulté à vivre qui se levait avant moi. Je déplaçais des morceaux de corps sans bouger, des membres translucides qui n'étaient pas les miens, qui étaient des copies des miens, des bégaiements de moi.

J'ai toujours eu un sosie, ce sosie était ma cousine, nous nous ressemblions comme des jumelles, tellement que nous jouions aux « miroirs ivres », dans ce jeu nous dédoublions nos profils dans la salle de bains. Nous étions les mêmes, vraiment, mais elle, elle était fantasque et pleine de vie. J'avais cru la retrouver au mariage de ma fille, il y a des années de ça, j'étais sidérée de la voir si faible, malade, triste, elle ne me ressemblait plus, sauf d'être si triste et fatiguée. En réalité c'était une erreur, un homonyme, ma vraie cousine je l'ai perdue de vue, perdue, elle qui était si vivante, elle qui me ressemblait tant, comme un moi en vie, moi, mais en vie. Elle avait pris son envol et la route très tôt, à peine majeure, avide de découvrir ce qu'elle appelait ailleurs. Moi je n'avais pas envie d'aller voir ailleurs comment se comportait la vie, me réveiller vraiment était trop douloureux et ma fatigue à vivre si précoce. C'était un ennui total, qui ponçait mon corps, en commençant par la peau, puis érodait la chair, jusqu'à l'os, jusqu'aux nerfs, que je ne commandais plus depuis longtemps.

Je n'ai jamais revu ma cousine depuis tout ce temps, depuis son départ ailleurs.

Le gamin était en survêt et l'arrogance de son regard se perdait dans la vitesse des autres voitures. Il ne savait sans doute pas que de ce regard nous ne voyions rien, que nous ne recevions rien de son exploit. Ni moi ni les autres automobilistes. Tout s'est passé pour moi si lentement, sans peur et sans adrénaline, que j'ai eu pitié de leur romantisme à quatre voies. Je me souviens du ralentissement des secondes, il paraît que c'est souvent le cas dans les accidents, je me souviens de l'automatisme calme de mes réflexes, et

de ma rage d'avoir raté ma tentative. J'ai fait un tête-à-queue dans cette fureur de ne pas pouvoir mourir. Je me suis retrouvée en sens inverse sur la bande d'arrêt d'urgence. J'ai vu mes gestes se détacher un à un, mes pensées se présenter tout doucement, au ralenti de ma vie, et j'ai sauvé celle de ce gosse.

D'où venait-il, cette enflure, il ne venait pas d'un monde que je connaissais. Il venait d'après la route. Il venait d'un bout du monde voisin, celui qui débute au-delà des accotements, juste après les bas-côtés, il venait de derrière la glissière de sécurité. Je n'avais jamais eu accès à ce glissement, je n'avais jamais atteint ce contrebas des routes, ces fossés. Il paraît que le bout du monde est partout où nous faisons l'expérience de l'écart, du détour non balisé. Moi qui aime tout contrôler, moi qui ne contrôle rien, je n'y pensais même pas, je ne l'envisageais même pas, jusqu'à ce qu'il fasse sa gym de défi devant moi, ce gamin, imposant un arrêt brutal à mon trajet sans surprise vers ma mort. Il venait de me détourner du suicide. J'étais vivante et déroutée. J'ai regardé tout autour de moi, j'ai levé les yeux à cause d'une agitation en haut dans mon rétro. Ses copains étaient au-dessus, sur le pont permettant à l'autre route, la départementale, d'enjambrer l'autoroute. Ils étaient au bord de l'autre route comme au spectacle, filmant avec leurs portables et invectivant désespérément la trouée du bruit permanent, dans une exaltation pathétique et conne, augmentée de façon dérisoire par les supports numériques.

Je suis repartie dans un silence inouï, il n'y avait eu personne, aucun ralentissement, aucune curiosité, dans ces quelques secondes si longues. Je n'ai plus voulu mourir, je m'en voulais, j'en voulais au gosse. Je n'ai plus voulu mourir pendant plus d'un mois, tout ce temps pour revenir à moi, revenir à mourir. Sonnée et en colère. Dans l'évitement de l'accident, cette envie de mort s'était comme envolée, ma mort avait volé en éclats. Je suis revenue à ma vie petit à petit, en faisant les choses les unes après les autres, ça m'a pris du temps. Un mois et puis me voilà, à nouveau là. Une gangue nouvelle, un nouvel amalgame de moi s'est reconstitué, aussi serré que le précédent. Il m'emprisonne, je vis étouffée. Je dois me débarrasser de moi. Je ne peux pas, je ne peux plus faire autrement. Il faut comprendre, je n'ai pas assez de peur ni de légèreté pour vivre.

Cette fois je n'ai pas pris l'autoroute.

Et lui, là, c'est pas vrai, lui, je ne l'avais pas vu. Il devait être dans un angle mort. Il fait du stop, c'est pas vrai, il m'a arrêtée, maintenant il est là, devant le pare-brise, ça va pas recommencer, c'est incroyable, ça va pas recommencer avec leur envie de vivre et de jouer avec. Avec la peur.

OceanofPDF.com

TOUTES LES VOIX DU PUPITRE

Je me sentais très seul dans la fin des années quatre-vingt. Je ne l'étais pas. J'avais des parents aimants, des frères et sœurs, mais j'étais imperméable à leur tendresse. Je me sentais moche, gros, je ne pouvais pas être aimé, je ne m'aimais pas. J'avais une toute petite dizaine d'années quand ils l'ont chassé du château. Il était seul depuis toujours, orphelin, manant. Vagabond mais pas voyageur, il était sans domicile mais il restait au même endroit à peu près, et sa vie d'errance se limitait aux collines avoisinantes, toute sa vie c'était comme faire les cent pas dans nos villages et alentour. Il restait là, en marge de nos cadastres, seul chez nous. Il ne semblait pas en souffrir. Quand il est arrivé au château, il devait avoir une grosse quarantaine, il en paraissait dix de plus. Ce n'était pas un château fort, hautain et défensif, mais plutôt une grande demeure, encognée de tours, et malgré tout discrète dans sa courbe. Un de ces petits châteaux du pays, bien calé entre les collines, un de ceux qu'on ne voit que lorsqu'on y est, voilà, c'est là, et on est tout étonné de trouver un château en plein milieu d'une rando, juste après le parc des ânes et au moment du pique-nique, dans la déclivité envahie de genêts où s'accroupissent les brumes d'automne et de printemps. Comme si, grisé par la promenade, on se croyait arrivé dans un conte, mais la princesse commençait à prendre de l'âge et d'après ses enfants elle ne se suffisait plus.

Je n'allais pas encore à la grande école quand il s'est présenté. Il venait d'un village tout près, où il avait longtemps exercé le métier d'idiot bénévole. Il vivait alors de mendicité et de menus services rétribués en nature et en argent de poche. On le disait attardé, pas bien tranquille. Il savait tout faire sauf lire, écrire, compter. Et pour parler il bredouillait, il marmonnait, mais moi, moi je le comprenais, je crois même que j'étais le seul, avec la châtelaine, à saisir quelque chose de son baragouinage. La châtelaine en a fait le gardien du château. Le château, déserté depuis le départ tout récent de la châtelaine, était devenu ma seconde maison. Je m'y réfugiais pour

échapper aux moqueries de mes camarades et à l'affection envahissante et vaine de mes parents. Mes parents me laissaient m'échapper, bien que je sois tout jeune, parce qu'ils savaient où me trouver. La châtelaine avait été placée en maison de retraite quelques mois plus tôt. Dans le château, on n'entendait plus son activité débordante, un peu fofolle, on n'entendait plus que mes farfouillages de gamin solitaire.

Il est arrivé un été, il sentait fort le foin et la sueur. Il m'a demandé si j'habitais ici, si je connaissais la châtelaine, et j'ai dit oui. Mon père était son plombier alors ça se pouvait bien. Je lui ai retourné la question comme je pouvais, je n'avais que quatre ou cinq ans, je ne comprenais pas tout. Il m'a répondu que la châtelaine venait de le nommer gardien du château. Si, nommé, nommé par la dame. Par la dame depuis son repli en bas, en maison de vieux. Il m'impressionnait avec ses grands mots maladroits. La châtelaine avait peur des pilleurs. Des pillards. Il ne savait pas quel était le mot mais ces gaillards-là, il les connaissait bien. Très bien même. De tout temps chez nous les châteaux ont été démontés pierre par pierre pour construire des maisons. Le village d'où il venait avait entièrement été échafaudé grâce aux ruines de l'ancien château. Fort celui-là. Les pierres ne sont déplacées que de quelques centaines de mètres, de quelques centaines d'années, ce n'est pas si grave, ce n'est pas un drame. Les chemins montant aux châteaux ont eux-mêmes souvent été bâtis avec les pierres remontées des rivières en contrebas, ils suivent le même dessin que l'eau, serpentant pareil mais plus haut dans la montagne. Et la montagne elle-même, bien avant les châteaux, a été domestiquée par des pierres trouvées dans la vallée, transportées pour tenir les adrets, corseter ses flancs, l'aplanir de terres cultivables en étages. Nos maisons, nos villages, nos routes, nos terrasses, nos cultures ne sont construits que de pierres délogées. Tous ces déplacements se sont faits si petit à petit que personne ne s'en est vraiment rendu compte. Mais la châtelaine se méfiait des nouveaux pilleurs, organisés, rapides, vénaux. Ceux-là ne voulaient pas reloger quelques cailloux, leur donner une autre place, mais vendre tout l'espace. Vendre tout ce qui pouvait l'être. Alors lui, il devait protéger le château des voleurs modernes. Il me montrait sa bêche, sa hargne, à grands gestes comiques, et nous étions confiants, comment dire, plus que ça, complices.

Nous montions parfois au-dessus du château contempler le paysage comme des touristes. On regardait de loin les couleurs, et dès février mars, les genêts pimentaient les brumes de leur safran égal, tellement envahissant que ces taches éclairant le creux dépassent dans ma mémoire leur odeur pourtant combative. Je lisais, ou plutôt j'annonçais, les informations qu'un pupitre en éventail donnait sur les monts autour, les vallées, les directions magnétiques, les cours d'eau, les volcans plus ou moins multimillénaires. Les jeunes stromboliens, juste en face, le vieux neck dans lequel s'endormait le château, bordé de basalte et d'échos. Il plaçait son gros index sur un des dessins gravés et je déchiffrais le nom de l'endroit. Je balbutiais ces toponymes. J'allais entrer à la grande école et j'étais, je crois, un peu en avance. Parfois je chuchotais depuis le pupitre, parfois je criais au contraire. Ce petit jeu nous faisait beaucoup rire, auquel répondaient les braiments des ânes en contrebass, multipliés par la réverbération.

Le jardin, juste en dessous du château, n'arrivait pas à choisir son époque. Bien entretenu sur ses terrasses par les soins du gardien, il restait clos et parcellé. Les barrières étaient tressées avec des branches de châtaigniers. Un potager, un verger, un jardin des simples, je me demandais si mon ami était jamais sorti du Moyen Âge. J'écoutais la musique de son jardinage, les coups de bêche et les petits chants que sa bouche expulsait quand sa respiration de fumeur entêté était contrariée par l'effort. C'étaient des sortes de sifflements, de halètements, des soupirs, ils se heurtaient aux cordes vocales et devenaient des chants, des airs sortant de quelque chose de vivant.

Mais le plus souvent, nous restions à l'intérieur. L'intérieur était encore plus plein de bruits que le dehors. Des vents surtout mais des pluies aussi. Des craquements de bois et de tuyauteries hors d'âge. Tous ces bruits en sa compagnie me consolaient comme n'avaient jamais pu le faire l'amour et les câlins de mes parents. Je crois que mes parents me plaignaient un peu, et je n'aimais pas ça, leurs gestes étaient dus, ils allaient de soi, je n'en voulais pas. De toute façon je ne savais jamais de quoi je voulais être consolé. Lui était juste là, il m'avait accepté près de lui, il m'accompagnait sans en faire trop et sans question. Bien sûr tout ça ce sont des pensées qui me sont venues plus tard, trop tard, pour le moment on écoutait la pluie bégayer fort et ça suffisait bien.

Les pluies tombaient au-dessus de nous en faisant un tapage inhabituel, le toit était à refaire, et d'ailleurs il le refaisait, et nous aimions tout ce bruit, lui

et moi, on était au concert, on avait des pluies extraordinaires. De temps en temps il remplaçait quelques tuiles et le rythme changeait. Le toit du château était une immense carte perforée pour notre limonaire mouillé. Et les orgues du basalte, tout autour de nous, semblaient répondre à l'orage.

Quand je suis rentré à la grande école j'ai obtenu la permission de passer tous les soirs au château pour faire mes devoirs. Nous nous installions dans la grande cuisine. Il faisait du feu dans la cheminée qu'il ramenait lui-même deux fois dans l'année, et dans laquelle il se tenait pour fumer quand j'étais là. Il m'écoutait et me regardait en tirant sur des cigarettes de papier maïs, sa carcasse coincée sous le manteau de la cheminée, et je crois, je n'en suis pas sûr mais je crois, qu'il a appris quelques mots et quelques chiffres en même temps que moi.

Les mauvaises langues ont commencé à médire sur son amour des enfants, ou plutôt sur son amour de moi. Mes parents s'inquiétaient des commérages. Ils avaient confiance en lui, il était dans notre région depuis si longtemps, estimé de tous par-dessus les langues mauvaises, estimé tout autant que moqué, mais les dires des autres mes parents avaient du mal avec ça.

Je n'avais encore jamais vu le gardien défendre le château, les pillards pourtant ne manquaient pas, ni les zonards, mais à croire qu'ils venaient pendant la classe. Je n'étais jamais là pendant les colères du gardien, des colères dont on parlait jusqu'à l'école.

J'imaginai que les voleurs avaient une sale tête, qu'ils se repéraient de loin. Mais ni lui ni moi ni personne n'avons rien vu venir quand les vrais voleurs ont commencé, méthodiquement, le pillage.

La châtelaine est morte à ce moment-là. Les héritiers ont nommé un gérant. Le gérant a mis le gardien à la porte. Ils l'ont mis à la rue, autrement dit à la montagne, dans les collines autour, et bientôt ce serait l'asile. Les rumeurs des amours contre nature étaient bienvenues, toutes prêtes, installées comme à dessein quelques mois avant, bien connues en mairie.

Je revenais tous les jours après l'école divaguer près du château, des murs, des ruines. Car c'était ce que le château devenait, des murs, des murets, des ruines. Le gérant était en réalité le voleur en chef. Il a organisé le pillage, avec la complicité efficace des élus locaux, non pour faire des maisons, mais de

l'argent. Le château a été démonté, pièce par pièce, rationnellement, et chaque chambranle, chaque tuile, chaque poignée de porte revendue. Je regardais le démantèlement tous les jours, et parfois, il me rejoignait. Je ne cherchais pas à savoir d'où il venait. Je me jetais dans ses bras. Il sentait de plus en plus mauvais, je l'aimais chaque fois plus fort. Plus le château disparaissait, plus j'aimais son ancien gardien, mais mes sentiments étaient si confus, je ne savais pas choisir entre la solidarité, la nostalgie, la pitié, l'amitié, la mélancolie partagée. Je n'avais pas de mot pour les contenir tous. Même aujourd'hui adulte je n'ai pas de mot. Mon enfance était dévastée, ruinée, là, devant moi, entre les collines. Le château n'était plus qu'un espace enfriché bien avant l'heure. Je contemplais ce raccourcissement de ma vie en sa compagnie, nous nous tenions ensemble au spectacle de notre mémoire étêtée, démembrée. Les burins et les masses alternaient. Ils frappaient si violemment que j'avais la sensation de voir vibrer la coulée basaltique, tressaillir ses formes anguleuses, comme si les pilliers étaient venus réveiller les orgues dormantes depuis des millions d'années d'érosion en silence et en douceur. La résonance propre au creux du volcan amplifiait le vacarme. Les bruits envahissaient tous mes sens, mon corps entier. Je me réfugiais dans sa veste de velours pelée. Il tremblait comme moi mais il était plus solide que moi. C'est ce que je croyais. Je venais d'avoir dix ans, j'avais passé plus de la moitié de ma vie avec lui, avec ce crétin, à ne pas parler le plus souvent, à rire parfois, à ne rien faire que mes devoirs à ses côtés.

J'avais calculé dans mes larmes marron, des larmes à cause de la poussière, tout allait si vite désormais, et lui n'osait plus trop me prendre dans ses bras, j'avais calculé qu'à mon entrée au collège il ne resterait plus rien du château, rien qu'une différence dans la couleur de la terre à son emplacement, à peine rehaussée de ferronneries sans valeur laissées dans les rares décombres. Les sangliers y creuseraient bientôt, comme partout ailleurs, leurs sillons désordonnés, vermillant, préoccupés seulement de larves et de vers, solitaires et sans mémoire.

Le gardien se voûtait, et moi je grandissais, vite. J'avais presque sa taille. Je l'avais. Je le dépassais.

Je suis rentré au collège, j'avais grandi, je n'étais plus si gros et moche, je suis devenu un petit con comme les autres. Je prenais le car pour aller en

cours, je n'avais plus de raison d'aller au château, de détailler le vide et les invendus.

Je ne sais pas ce qu'il est devenu, il doit être en maison maintenant. Comme la châtelaine, comme tous les vieux oubliés de nos villages.

L'automne dernier j'ai refait pour la première fois le chemin des collines. Je l'avais promis aux enfants. Nous avons suivi la randonnée qui aborde le creux de l'ancien château par en haut, puis verse dans la courbe de la doline. Je n'ai pas pu descendre. J'ai prétexté ma fatigue, mon embonpoint de quarantenaire qui m'engonçait à nouveau comme mes lointains complexes d'enfant gros. J'ai laissé ma femme y aller avec les gosses. Je pouvais les entendre. J'entendais disparaître leurs chansons dans la brume collant au fond du cratère, leurs rires s'affaïsser, leurs dégringolades amusées par les échos. Je me suis assis contre un rocher près du pupitre destiné dans le temps à recevoir des informations panoramiques et dont il ne restait que la structure métallique. Le vent s'est approché, j'ai fermé mon blouson, et des voix, des murmures presque, sont venues jusqu'à moi. Elles étaient plus soufflées que chuchotées, elles semblaient se répondre, elles ne parlaient pas, elles ne chantaient pas, elles faisaient je ne sais quoi entre les deux, et cette chose entre parler et chanter elles la faisaient comme à mon oreille. Je me sentais charmé mais mal à l'aise, comme si je surprénais une conversation entre d'autres que moi.

Quand mes enfants et ma femme sont remontés, essoufflés et fantomatiques, j'ai compris que ces voix venaient du vent dans la structure du pupitre.

LE GÉMISSEMENT À MI-PENTE

Au tout début du mois de septembre, nous étions sorties, ma fille et moi, en plein après-midi. Nous cherchions un raccourci à flanc de colline pour atteindre les moulinages sans suivre la grande route. La grande route encercle la ville jusqu'au fond de la pente, et les voitures nous encombrent de bruit et d'odeurs avant de s'oublier dans les tunnels. C'est pénible ce bruit et ces odeurs, pour nous qui nous déplaçons presque toujours à pied. Nous habitons une petite ville en deux parties. La ville haute, toute serrée sur elle-même, dans laquelle les rues se terminent en ruelles et se multiplient en se divisant dans le centre historique (elles mènent toutes au château, sauf celles qui s'enfouissent dans les jardins du dôme), et la ville basse, étalée et riche au bord de la grande rivière, où se contredisent des jardins et des centres commerciaux. Ces centres et ces jardins se disputent l'espace avec des sortes de friches, des gâtines aurait dit maman, et d'anciens moulinages à l'abandon que longent et prolongent des béalières bordées de bruits d'eau calme et d'enfants tapageurs jouant avec des bateaux de brindilles et des éclaboussures dès le moindre soleil. Ces chemins d'eau finissent toujours par rencontrer des glissières de sécurité qui ne protègent de rien, ni du bruit sale de la grande route, ni du découragement de la zone. Ma fille dit la zone pour simplifier, elle dit je prends le tout-en-bus pour aller à la zone, et ça veut dire qu'elle descend s'acheter un énième pantalon dans une sorte de hangar au milieu de dizaines de hangars semblables (dans certains même, on peut manger, mais on mange très triste).

Ma fille et moi sommes installées dans le centre historique, au pied du dôme dont le toit miroitant au soleil répond par ses propres clignotements aux messages papillonnants du château (tous les toits classés sont couverts de tuiles multicolores). Nous devons descendre dans la ville basse pour les courses et certaines activités. Il y a, comme dans toutes les petites villes, des zones d'activités autour des zones commerciales, et tout un tas de vides

laissés entre les routes et les chemins, entre les hangars et la ville elle-même, accolés aux tunnels qui mangent la grande route, parfois tout près de l'eau, comme s'ils étaient des plages, mais ils ne ressemblent pas à des plages, ils ne ressemblent à rien, pas même à des parkings. Ils ne sont que des étendues lâches sans utilité, où j'imagine des bouts du monde pour avoir peur au crépuscule, quand je reviens des courses à pied, les jours où je loupe le dernier tout-en-bus et que je coupe à travers ces espaces inconnus, des secteurs de rien où tout est possible. Ces endroits inconnus sont laissés en blanc sur les cartes, vous pouvez vérifier, ils se tiennent parfois si près de la rivière qu'ils deviennent des camps de gitans, des bidonvilles (entre les moulinages et l'ancienne usine d'asphaltes, juste en face de la coulée basaltique).

Je n'ai pas de voiture, pas plus que ma mère ni la sienne n'en avaient. Je me demande si ma fille passera son permis. Elle n'a pas encore l'âge. J'ai un caddie à tout faire, à tout contenir, et un sac à dos tout terrain. Je tire mon caddie pour aller au marché, au supermarché, à la bibliothèque. Je ne prends pas beaucoup le vélo à cause des pentes. C'est à la bibliothèque le plus souvent que je passe mes journées, les livres sont lourds et me tiennent au ventre. J'aime leur usure, j'aime y trouver les vies des gens, celles des personnages et celles des lecteurs, qui laissent entre les pages des tas de signes que je sais déchiffrer, des traces, des souvenirs d'ouvertures plus grandes à tel ou tel passage. Il suffit de suivre du doigt les cassures dans la tranche pour trouver les moments de rêveries, de pause. Je pourrais raconter des histoires à mon tour rien qu'avec ça, avec les tranches et les marges des livres, mais pour aujourd'hui c'est d'une autre histoire dont je voudrais parler. Pour une fois pas une histoire de livre, mais une histoire de téléphone, un téléphone portable.

Je connais plein de bouts du monde en bas de ma ville, j'en ai traversé plusieurs, à pied et à vélo, mais j'en ai encore un peu peur, malgré l'habitude. J'ai surtout peur de ceux qui jouxtent le supermarché où nous faisons nos courses, car le supermarché lui-même est hanté. Les allées sont pleines de gens étranges. Les jeunes qui zonent au jardin du dôme viennent remplir leurs sacs de canettes, faire les marioles dans les rayons, effrayer les mamans. Des vieux sont laissés là pour l'après-midi par des familles excédées, mais pas encore assez exténuées pour les placer en maison. Ils font le tour des

enseignes à petits pas, avec un cabas presque vide imprimant un léger boitillement à leur démarche. Ils penchent de ce côté-là. Du côté du panier, du côté de la main qui tient le panier et n'est plus tenue. Un samedi de foule, j'avais aidé une mamie en difficulté sur le trottoir à traîner un de ses deux caddies. Elle n'arrêtait pas de me donner des consignes, je devais passer par ici, non, là, et puis là encore, et surtout, surtout pas par là, car par là, c'était plein de cacas et après, après ça sent, elle répétait ça sent, ça sent, les crottes de chien, tout le chemin elle m'avait répété ça. Pas même un merci. En revenant sur mes pas, au retour, repassant toute seule sur le trottoir, j'avais vu et senti qu'en fait de merde, par terre c'étaient des chocolats écrasés, tout un tas de chocolats étalés. Ils sentaient tellement bon qu'on avait envie de les racler du revêtement pour les porter à la bouche. Mais la mamie sans doute était si bourrée de regrets, d'amertume, pas celle du chocolat, de rancœur, qu'elle ne savait plus voir, plus sentir. Au supermarché, il y en a plein, des gens à côté. À côté des autres, à côté d'eux-mêmes, à côté de tout. Parfois, ils se rencontrent. Je pourrais raconter ce jour de courses vers midi, les frigos déréglés chantaient et j'avais vu un vigile femme attraper un jeune voleur avec une drôle de poigne pleine de tendresse, ça avait fait la une du journal local parce que le gosse était un fils de riche maltraité, légèrement attardé, qui volait de quoi manger dans le supermarché. Mais c'est, encore une fois, une autre histoire.

Nous, nous n'étions pas attardées, ni maman ni moi, nous ne sommes pas attardées, ni ma fille ni moi, mais nous vivions, nous vivons sans voiture dans une petite ville, et cela suffit pour faire ces drôles de rencontres, pour s'écarter des chemins habituels. Il n'y a qu'une ligne de bus, pas de train, juste quelques cars régionaux pour la grande ville, alors s'écarter des routes est devenu pour nous une façon de circuler. Ce qui me déçoit toujours un peu, c'est que trouver un nouvel endroit spécial disqualifie immédiatement le bout du monde précédent. Découvrir une autre route cachée, un autre lieu vide plein de nouveauté annule celui d'avant. Ce n'était donc pas là le bout de la ville, le bout du monde, mais ici. Puis là. Mais ça ne fait rien, il y en a toujours d'autres. Pour peu que l'accès en soit difficile, contrarié, et les habitants curieux, à l'envers derrière des palissades, et je suis plus perdue encore, voilà, ça me suffit pour ma mythologie des marges, et ces marges tiennent les pages de mes histoires.

Le samedi matin l'activité de ma fille, le hip hop, ne se déroule pas dans la zone. Elle prend ses cours au cœur même des anciens moulinages, dont un des bâtiments a été reconverti en centre de danse. J'étais persuadée qu'il y avait un chemin à pied pour y aller, puisque je savais qu'on remontait de là l'eau à dos d'âne avant l'installation des fontaines du centre historique.

J'étais toute contente de chercher le passage vers cet endroit, de descendre aux moulinages, parce que je voulais écrire un livre qui mêlait la soif et la soie, les tensions et la torsion, les mouvements des moulins, les transformations du paysage et des routes par les fabriques, une histoire de deux morts qui se rassemblaient dans la consolidation des fibres textiles, mais c'est une nouvelle autre histoire, elle n'est même pas écrite, même pas commencée, je préfère ne pas en parler. Maman aussi écrivait et ça ne l'a menée nulle part sauf au bord de la folie, en pleine solitude, mais je me demande si l'écriture et la solitude ne sont pas liées comme l'envers et l'endroit, comme les moulins et le mouvement de l'eau.

Maman est partie si loin que je ne sais plus où elle est.

Nous avons trouvé un passage, il débouchait sur un chemin, une ancienne voie romaine pleine de surprises sales, puantes et douces et vertes. Nous étions à la fin de l'été, ce moment juste après la rentrée des classes, toujours chaud mais sans touristes, ce moment où les ronces sont encore pleines de mûres, ce moment où l'ambrosie menace. La municipalité venait de tondre l'herbe des fossés, tous les détritiques étincelaient sous le soleil, et leur métal de publicité, leur plastique vieilli, agissaient sous nos yeux comme des bavardages que nous ne voulions surtout pas entendre. Sur des bancs isolés des poubelles étaient entassées comme dans l'attente d'être ramassées, emportées ailleurs, et pourtant elles avaient l'air d'être là depuis longtemps et leur odeur ne trompait pas.

Nous croisions de temps en temps la grande route, où plutôt nous étions tout près, nous l'entendions, nous sentions la présence des voitures et le gas-oil, mais nous ne les voyions jamais. Nous avons pris un tunnel en tôle, un tunnel seulement pédestre, pour passer sous la grande route. Nous avons l'impression d'être les premières à parler là, à nous entendre résonner là, à mettre nos pas sous la route. Il résonnait vraiment très fort. Il était entièrement tapissé de toiles d'araignées épaisses, des générations et des

générations de toiles d'araignée. Nous nous faisons un peu peur. À la sortie du tunnel nous étions groggy de cette peur et de l'écho très fort. Lorsque le téléphone a sonné, nous avons pensé seulement imaginer l'entendre. Mais non, il sonnait bien. Une sonnerie de portable. Nous nous sommes arrêtées et regardées. Il n'y avait personne sauf nous, et pas de maison tout près, nous étions à mi-pente de la colline, entre le bas et le haut de la ville, entre deux, et, une nouvelle fois, tout près de la grande route, elle faisait rage et secousses juste au-dessus de nous. La sonnerie semblait provenir du mur de soutènement de cette route, perdu dans les vibrations des voitures.

Nous avons levé nos yeux vers l'endroit du mur d'où sortait la sonnerie, et nous avons vu les volets. Des volets de tôle, de la même tôle que le tunnel, insérés dans le grand mur de soutènement de la grande route. La grande route qui permet de passer de la ville haute à la ville basse.

Les volets étaient mal fermés, j'ai glissé ma main pour les entrouvrir. Au même moment, nous avons entendu la sonnerie s'arrêter, puis une voix de femme répondre, juste dans l'entrebâillement de mon geste, dans le tout petit bruit de métal. Nos oreilles percevaient bien cette voix, mais nos yeux ne savaient pas trop où se poser, à cause de l'éblouissement à l'envers, celui du passage de la lumière à l'ombre. Nous n'arrivions pas à nous habituer à cette ombre, à ces ombres, de nombreuses ombres coincées dans l'étroite ouverture des volets. Des ombres de matières différentes, des ombres de masque, de masses, des ombres de matelas, des ombres d'odeurs, des odeurs de restes, de restes de nourriture, des odeurs de sueur, de renfermé, des odeurs d'entassement d'odeurs de ville, des odeurs de ville incrustées dans le béton, des ombres de saletés. Dans ces ombres, un corps de femme répondant au téléphone se détachait petit à petit.

Absorbée par sa conversation, habituée à ses ombres, cognée dans son espace exigu, elle ne nous a pas vues. Elle n'avait pas l'air non plus d'avoir entendu le très léger grincement des volets.

Nous n'arrivions pas à croire qu'une femme vivait là, vive là, sans lumière, sans eau (elle doit se laver la nuit aux béalières toutes proches, vidées des enfants du jour), sans air, sans électricité ni chauffage ni éclairage, mais avec, dans ses ombres et sa saleté, un téléphone portable.

Nous l'avons attentivement écoutée, dans une curiosité attendrie, indiscreète et suffoquée.

Elle racontait son histoire, sans pudeur, et sans sembler pour autant être proche de son interlocuteur, comme si on venait de lui demander de résumer sa vie, comme si elle répondait aux questions d'un journaliste venu l'interroger sur les circonstances de sa marginalisation, comme si on pouvait parler de ça au téléphone, comme si elle était sur un plateau télévisé. Elle semblait ne parler à personne, et pourtant elle parlait bien à quelqu'un, puisque ça avait sonné, puisqu'elle avait répondu. Cette personne à qui elle parlait, nous pensions qu'elle n'existait pas. Mais ça avait sonné, elle avait répondu.

Elle répétait que personne ne la croyait, que personne ne croyait à son histoire, qu'elle était devenue si libre que personne ne pouvait plus la croire, et qu'elle en était devenue seule.

Nous étions sûres qu'il n'y avait personne au bout du fil, nous nous le chuchotions, ma fille et moi, c'est une expression, il n'y a plus de fil aujourd'hui aux téléphones, plus de fil, plus personne c'est sûr pour elle, plus personne à qui parler.

Son dialogue ressemblait à un monologue comme seuls en tiennent les fous, s'adressant à tout le monde et à personne, en en voulant à la terre entière. Elle apostrophait la masse d'ombre de sa cachette, son cachot, son cachot de femme libre, elle invectivait le vide de matelas et de choses informes, elle hurlait parfois, ses mots on aurait dit des coups de poing, mais des coups de poing dans le vide, dans les matelas, inutiles, étouffés. Elle criait qu'elle était partie de chez ses parents à dix-neuf ans passés, le jour de sa majorité, oui elle était devenue majeure en quelques minutes, c'était un miracle, un soir de juillet 1974, en écoutant la radio du père. Elle était devenue libre dans la radio du père, elle avait été libérée par Valéry Giscard d'Estaing, oui messieurs dames, par le président de la République lui-même, il était venu dans la radio du père pour la libérer.

Sa voix était abaissée par l'émotion soudain, et presque entièrement absorbée par les bruits des moteurs répercutés dans le mur. Nous la percevions encore, dans une écoute aiguïlée par une compassion soudaine, née de la surprise, mais nous n'arrivions plus à saisir ce qu'elle disait, à cause de ces moteurs emplissant son endroit confiné, mais aussi à cause d'un curieux gémissement qui prenait peu à peu la place de sa voix. Un

gémissement de bébé, un gémissement continu, un gémissement continu de bébé, qui semblait naître dans son nez, ce nez faisait ce bruit, elle ne s'entendait plus parler elle-même sans doute tant ça gémissait maintenant. Quelque chose remontait de profond, de toutes ces ombres autour d'elle et en elle, ça remontait depuis ses propres ombres à la surface de son corps, de son visage, par le nez, à la surface de sa voix, tremblante, à la surface de ses mots, ça brouillait tout ce qu'elle disait, tout ce qui était déjà tellement embrouillé, incompréhensible, ce tout petit gémissement d'enfant, gonflé dans son corps de femme de sous la route, pourquoi cet enfant gémissait, ce petit nez, quelque chose d'un petit bébé, qui se réveillait.

Nous ne pouvions plus ni comprendre, ni rester à essayer de comprendre.

Nous avons refermé la fenêtre sans vitre, cette fenêtre faite de volets seulement, ces volets faits de simples tôles, aussi délicatement que possible, aussi délicatement que nous l'avions ouverte, une délicatesse pleine d'embarras et de tristesse. Nous n'avions fait qu'entrouvrir cette vie-là, mais nous avons vu et entendu tellement de choses dans l'entrebâillement. Nous nous sommes adossées au mur, un petit moment, retrouvant peu à peu la lumière, doucement, tout doucement, chacune au bord d'un volet, d'un côté et de l'autre de l'ouverture refermée.

Nous sommes reparties en nous tenant par la main, je tenais la main de ma fille malgré son âge, parfois même je passais mon bras autour de sa taille, et déséquilibrées, mais soudées, mais liées, nous sommes descendues jusqu'aux moulinages.

Nous nous demandions quel chemin prendre pour le retour.

VIGILE

Dès le matin, des choses inhabituelles ont déboulonné dans ma journée.

On est le début du soir maintenant et je suis à l'hosto. Je devrais être à l'hyper, à la sortie de l'hyper précisément, deuxième rond-point, dans ce crépuscule de la zone commerciale qui me file toujours un bourdon paradoxal. C'est sûr, je suis contente d'avoir fini ma journée, et pourtant je déteste ce moment, le moment de traverser la zone en bagnole, dans la tombée de la nuit d'octobre annulée par les enseignes lumineuses tristes comme les gros magasins qu'elles désignent. Tout ça pour rentrer chez moi, où personne ne m'attend sauf mes CD de viole de gambe. Marin Marais c'est mon soir, mon matin. Il m'accompagne. Mais à part lui, je n'ai personne. Et lui, on peut pas dire qu'il soit vraiment là.

L'an dernier je me sentais si seule que j'avais demandé à m'occuper du chien, mais ça n'a rien arrangé au contraire, on aurait dit que la chaleur et l'odeur de ce gros paquet de nerfs exaspéraient mes aigreurs. Il ronflait en plus. J'ai renoncé, j'ai restitué la compagnie à poil à mon collègue.

Je suis à l'hosto au lieu d'être en train de tourner au deuxième rond-point de la zone, comme si j'avais pas tourné au bon endroit, pas trouvé ma vie, pas ma vie au bon endroit, je veux dire, à l'endroit habituel. Rien n'est habituel aujourd'hui, et j'ai l'impression d'être arrivée au bout du monde. En même temps, le bout du monde, c'est là. C'est partout. À l'hyper j'en vois des aperçus, dans la démarche des gens, dans leurs pauvres paroles, dans leurs regards à terre. C'est juste là, la fin de tout, après les barrières des zones pavillonnaires, derrière les haies, juste avant, juste après la périphérie, entre le lotissement et nous, ceux de l'hyper, juste derrière la zone commerciale. Parce que les clôtures, comment dire, je ne sais pas bien expliquer, je crois que les clôtures sont des commencements. Le début de la peur, du doute. D'abord la peur de se perdre, on n'entre pas derrière la zone sans la peur de

se perdre, et puis le doute, on ne sait plus très bien ni où on est ni si on a le droit d'y être. On voit des traces de passage, des pas fixés dans la boue par le gel, des bouteilles en partie immergées dans cette boue séchée de froid, mais on ne sait pas qui est passé, qui va là. Mais il y a des gens, il y a des gens qui vivent là, dans des franges, et nous, nous habitons au milieu. Nous travaillons tout près. Nous sommes encerclés, nous marchons au centre d'une accumulation de petits bouts du monde, des impasses, où on se sent, tout de suite, très vite, loin de chez soi, alors qu'on est tout près. On se sent en pays étrange. En allant travailler c'est tous ces endroits que je longe, entre les zones, et certaines personnes en entrant dans l'hyper, quand elles me regardent, je me dis ce sont elles, elles qui ont laissé la bouteille, les traces de pas, et ça me file un mouron pas possible.

Ce matin en arrivant c'est la gueule de mon collègue qui m'a pas mal essoré le moral, déjà sa gueule elle est pas terrible, comme la mienne, des gueules de concierges et de flics mixées, je sais de quoi j'ai l'air, faut pas me la raconter, et le pire c'est que j'ai l'air de ce que je suis, que je suis ce dont j'ai l'air. Enfin, des fois je me dis que je suis pas comme ça, pas tout à fait, pas comme mon collègue, je me dis ce qui me sauve, c'est l'absence de couilles, ou encore mon amour de la musique du XVII^e, je suis pas comme un vigile ordinaire, je suis une femme, c'est pas si rare mais quand même, c'est pas si courant non plus, et puis mélomane, et je m'en vante, mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'à part ma petite taille, j'ai rien de féminin, et surtout pas ma gueule, et là, mon collègue, en plus, il la faisait, sa gueule, la gueule, il en tirait des kilomètres, pour une histoire de meuf. Je les supporte plus leurs histoires, c'est toujours la même chose, ils veulent les plus jolies, les plus inaccessibles, bon, ça m'a mis l'humeur en pâtée, mais ça, c'était comme d'habitude, rien de nouveau sous les néons. Ce qui était saugrenu, ce qui était neuf, voilà, neuf, frais, c'étaient ces drôles de voix par-derrrière sa gueule. Des voix lointaines, improbables. Elles étaient là, mais à peine. Sous-jacentes. Insaisissables comme les femmes qui s'agitent dans les rêves de mes collègues. Des voix de femmes d'ailleurs, indiscutablement, et ce qu'elles chantaient bien, incroyable. Je me suis tournée vers le rêveur d'aujourd'hui, maussade, et je lui ai dit t'entends pas chanter ? Il a secoué la tête avec mépris, c'est toujours tout ce que j'inspire, moi, mépris, pitié, et peur parfois.

Incompréhension le plus souvent. Je l'ai laissé s'occuper du chien qui semblait agité, je lui ai dit je vais voir. Je voulais savoir d'où elles venaient, elles étaient si belles, mais ça ne pouvait être que des nanas à faire la manche quelque part, alors j'allais devoir les virer. Sans ménagement, sans élégance, peut-être même avec brutalité.

J'ai vite compris qu'elles venaient de l'intérieur de l'hyper, pas du centre commercial, alors là ça se corsait.

Le voleur, lui, je l'ai remarqué plus tard, vers midi. Juste après la fin de l'énigme des voix. Je l'avais repéré avant qu'il vole, à cause de sa maigreur, de sa taille, de sa tête au-dessus des affichettes des promos. Un gamin grand, très grand, et si maigre que je me disais il va s'envoler, sauf que non, bien sûr, et c'est voler qu'il voulait. Comme je le regardais, je l'ai vu tout de suite quand il a caché les gâteaux dans son jean trop lâche. Je me suis dit il a faim, il doit être à la rue, un truc comme ça, le bout du monde juste là, comme tous ces jeunes qui mendient avec leurs chiens. Ces jeunes je peux pas les blairer, ils pourraient faire tout un tas de boulots, ils sont bien baraqués, ils ont la santé. Moi la trentaine je suis vigile, eh bien je suis vigile, voilà, je fais pas chier le monde. Au centre de tri du verre, ils prennent tout le monde, n'importe qui, tellement personne veut le faire ce boulot, tellement personne veut trouver des bouts de cadavres d'animaux dans les débris. Alors ces histoires de y'a pas de boulot pour tout le monde, ça me fait pas mal rire. C'est juste que la zone, y'en a qu'aiment ça je crois.

Lui, mon voleur de vers midi, il était pas trop crédible comme zonard. Il avait pas le chien, il avait pas le look, mais bon, ça veut rien dire, alors j'ai rien dit. Au début. Parce qu'après j'ai réfléchi un peu et j'ai eu peur de me faire virer.

Moi j'ai le chien, et le look du gardien, et la carrure, pas la taille, mais les épaules, et l'air idiot, oui je sais, et je l'ai déjà dit, mais je suis pas si idiote que ça. Lui si. C'est ce que j'ai compris tout de suite, quand je l'ai interpellé, parce que justement je le suis pas, aussi idiote que j'en ai l'air, et je sais la reconnaître, la misère. Il était aussi grand que mes collègues, et certains frôlent les deux mètres. De près il paraissait plus si jeune, il faisait ses vingt ans bien sonnés, mais à sa façon de me parler on aurait dit qu'il en avait cinq ou six. Cinq ou six ans d'âge mental, comme on dit. Il devait peser dans les

soixante kilos tout mouillé, mais il était pas mouillé, il était sec et fragile, ça m'a fait mal de toucher l'os en attrapant son bras, j'en ai eu la nausée, et lui, il ne s'est pas du tout défendu. J'ai desserré ma prise. J'ai pensé encore une fois à tous ces jeunes qui glandent en tirant sur des joints et des plans sur la comète en plein centre-ville. En plein centre-ville on en voit jamais des étoiles, filantes ou pas. Le centre-ville c'est pas le bout du monde. Les nuits sont orange à cause de l'éclairage partout. Ils me foutent une bourrasque pas possible, les glandeurs du centre, tellement que j'en ai cogné quelques-uns en dehors des heures de boulot. Les gars se méfient jamais des femmes, pas même des comme moi, moins féminines que des violes, que n'importe quel instrument à cordes entre leurs jambes. Les jeunes du centre, ils connaissent même pas la guitare, n'empêche je dis ça mais c'est pour dire autre chose. Je suis pas jolie, ni légère ni gracieuse, d'accord, mais j'ai la même sensibilité que là où passe l'archet, faut pas me chercher, j'ai dans la tête et le corps des cordes tendues, prête à pleurer comme à percuter. Des fois c'est l'un, des fois c'est l'autre. Je chiale ou je rosse, et même, même parfois les deux, quand la vie me laisse plus le choix. Celui-là, mon voleur de midi, qu'est-ce que je pouvais lui rendre de rage, il me regardait vide, ça m'aspirait toute ma rancœur, ma violence, son regard était un trou, un trou qui me regardait, un manque qui m'absorbait, il me donnait plutôt envie de pleurer que de pilonner. Pleurer et crier aussi, ça c'est nouveau, c'est décidément pas une journée comme les autres aujourd'hui. Il était déshydraté, débile, et comme perdu. Il lisait le livre d'or, le livre des remarques, le livre « pour vous satisfaire », ce cahier ouvert sur un présentoir au milieu de l'hyper, ces pages que personne ne lit jamais, sauf nous quand on tourne en rond, et c'est souvent faut le dire. Il semblait lire ce cahier dans lequel des clients plus cons que les autres perdent leur temps à écrire des récriminations, avec le stylo attaché par une ficelle, du genre les collants machin y'a plus de taille 4, ces phrases stupides auxquelles le magasin doit répondre, nous venons de les mettre en rayon, merci de votre compréhension. Parfois des gamins moins cons que les autres y font des dessins obscènes et mignons, écrivent des poèmes truffés de fautes d'orthographe et de rimes à deux balles, que nous déchiffrons avec découragement, et le sourire quand même, de la poésie et des dessins dans l'hyper, bientôt des chants, de la danse, des concertos. Je me demandais ce qui le fascinait dans ces pages. Je l'ai traîné à travers les rayons.

Désorienté me disent les infirmiers devant sa chambre à l'hosto. Déshydraté, dénutri, désorienté. Je me demande s'ils s'adressent à moi, oui ils me parlent, ils me parlent de lui, mais c'est comme s'ils parlaient de moi, aussi, maintenant c'est moi la perdue, là, dans le couloir devant sa chambre. Et qui va là.

J'entends encore de mémoire les sirènes que j'ai cherchées pendant des plombes ce matin. Elles me faisaient tourner en bourrique, j'entendais ces voix, j'avais l'impression de changer d'espace, de dimension, j'étais plus dans l'hyper mais ailleurs. Ailleurs, mais où ? Elles venaient d'où ces voix, d'ailleurs ? Qui va là je me demandais, et moi, où je suis ? Je m'étais dit y'a des gonzesses qui s'amusent, elles ont compris que je les cherche, elles changent de rayon. Elles rient de moi. Elles riaient, j'entendais ces rires, mais des rires si mélodieux, et avec ça des voix presque inhumaines. Des fois la viole elle est si bien jouée qu'elle est comme ça, comme une voix de femme, quand elle est très bien jouée, et aussi un peu trop jouée, les cordes un peu trop frottées, quand elle est fatiguée, à bout de souffle. C'est un objet à voix humaine et moi je croyais, ce matin, à des voix de femmes à la limite de l'humanité. Des voix de femmes qui seraient jouées sur des cordes. Je croyais, oui. Impossible de parler de ça à mes collègues. Je me sentais seule à chercher ces voix, à penser à tout ça, et je me demandais si j'étais comme Ulysse quand les autres n'ont pas trouvé mieux que de se boucher les oreilles, n'ont pas trouvé plus confortable que de ne pas entendre, mais l'hyper c'est pas la Méditerranée, loin de là, et la musique habituelle, si on peut appeler ça de la musique, disons le fond sonore qui accompagnait ma course aux voix dans les rayons, elle ne s'accordait pas du tout du tout aux soupirs chantonnés des femmes.

J'ai lâché le jeune, j'ai regardé autour de moi. On était arrivés dans le rayon des jus de fruits, des sirops et des boissons énergétiques, ce midi, il n'y avait personne et la caméra 10, celle du rayon des jus, elle déconne, alors j'ai ouvert mes doigts et j'ai lâché son bras, son os couvert de peau, une peau de rien, épaisse comme le papier à rouler des joints, ces sucettes à défouler des

comateux du centre-ville. J'ai lâché son bras et je l'ai pris par la main, il m'a suivi comme un gosse, un gosse de presque deux mètres.

Quelques minutes avant, je commençais tout juste à m'orienter à l'oreille, j'avais remarqué que les voix étaient légèrement plus hautes par endroits, plus ouvertes, vers le rayon frais.

J'ai amené mon voleur dans le local du personnel. Il n'y avait personne là non plus. J'ai refermé la porte. Je l'ai fait asseoir. Je lui ai donné à boire, à manger. Je me suis assise à côté de lui. Je l'ai rassuré. Il a quitté son regard évidé pour me regarder, moi, avec des yeux, vivants, des vrais. J'ai vu son nez étrangement tordu. La bouche pleine il m'a dit que c'était à cause de l'appartement. Je n'avais pas remarqué toute cette nourriture enfoncée dans sa bouche. Il a continué en essayant d'avaler. Il avait mal essoré la serpillière. Alors, ça fait des traces. Des traces. Sur le carrelage. Mes parents aiment pas. Ils me grondent. J'ai pris de l'essuie-tout près de la machine à café pour absorber l'excès de nourriture qui débordait de ses lèvres. En essuyant doucement, je lui explique que ce n'était pas une raison pour être frappé, ça, de n'avoir pas bien nettoyé l'appartement. Il a presque souri, presque parce que sans toutes les dents ça faisait bizarre comme sourire. Il m'a répondu le nez est cassé parce que déjà qu'il faisait plein de bêtises, c'était pas bien, alors le coup du carrelage avec des traces, c'était la goutte d'eau par-dessus. Par-dessus le sol avec des traces. Non, par-dessus le vase. Le vase, il déborde de bêtises. Quand c'est la goutte qui sort du vase, mes parents aiment pas. Ni manger comme cinq, non, quatre. Maman aime pas quand je mange comme six, cinq, quatre. Alors je mange en cachette dans les magasins. Il a souri encore, largement, de toutes ses dents, pas beaucoup, quelques-unes sur le devant, en me faisant une confidence (il s'est penché vers moi), chez vous j'ai au moins mangé comme dix, peut-être même plus. Il avait les mains largement ouvertes, comme s'il voulait compter sur ses longs doigts de sécot.

J'avais la hargne là, de penser à sa vie et à ma connerie, comme si c'était équivalent. Juste avant de le choper, cet énergumène, cette créature, j'avais fini par trouver l'origine des voix et surtout j'avais fini par me sentir si

ridicule, j'en aurais pleuré s'il ne s'était pas pointé à ce moment-là, mon voleur, si maigre, atypique, idiot et la bouche pleine.

La gourde de la caisse 4 est rentrée dans le local. Elle a crié au jeune. Je l'ai calmée avec un café et des mots gentils sur sa nouvelle coiffure. Pas trop quand même parce que moi les discussions de bonne femme, je les laisse aux caissières justement, et puis je voulais pas qu'elle se croie arrivée, déjà qu'elle fait sa belle. Elle et moi on a discuté sur comment faire, appeler les flics et le patron, oui, mais pour porter plainte contre les parents et protéger ce gosse. Peut-être même qu'il faudrait le foutre en cabane pour le mettre à l'écart de ces malades, ou à l'hosto, oui, à l'hosto, et après sans doute chez les débiles.

En entrant là-dedans, ce soir, j'ai tout de suite eu peur d'avoir mal fait. Je me sentais déplacée. Déplacée et encore en tenue. On m'a demandé si j'étais de la famille, et ça m'aurait foutu en rogne en temps normal, terrible. Mais je suis pas dans mon état normal. Déjà, mon patron m'a donné ma demi-journée pour y aller, et ça, c'est spécial.

Je sais pas comment entrer dans la chambre, je sais pas où mettre mes mains, mes bras, si je dois frapper ou entrer en silence. Je me sens conne comme jamais. Je lève le poing fermé, et je n'arrive pas à cogner contre la porte. Comme si le bruit allait le blesser, comme si cogner je pourrais plus jamais le faire, même contre une porte d'hôpital.

J'entre sans frapper et il est là, mais sans être là, ses yeux n'ont pas de fond, il est encore plus perdu qu'au rayon des jus. Il tourne la tête vers moi et ne me regarde pas. Je sais pas quoi dire, je lui demande s'il me reconnaît, il ne me répond pas, alors je lui raconte ma petite histoire du matin, mon histoire de juste avant lui, ma méprise des voix. Il n'y avait pas de voix, c'était le frigo des crèmes fraîches, fouettées, chantilly, tout ça, il est détraqué. Il sifflait si fort ce matin que ça faisait des chants, des chants et des rires de femmes. C'était hallucinant et bête comme pas permis. Tu parles de sirènes, de femmes, tu parles d'une viole de gambe, le frigo des crèmes fraîches. Comme si j'avais pu m'évader, même juste en son, de l'hyper.

Il ne sourit pas, il me demande si papa et maman vont venir.

LES PAILLETES

Ce n'est bon ni pour les pages, ni pour la peau, ni pour la reliure, ni pour les veines, ni pour l'environnement, mais je ne résiste pas, je lis allongée et molle le soir tard dans mon bain. Des bains et des livres interminables avec plein de mousse, de vapeur, de pétilllements, d'angoisse et de noirceur. Des bains très chauds et des livres très froids, des bains éclairés doucement, bordés de bougies qui sentent bon, des livres sombres et nauséeux. Des histoires tristes, troubles, écrites avec violence et précision. Des eaux moelleuses et parfumées, chaudes, confortables.

Je devrais vraiment avoir mauvaise conscience, parce que, la plupart du temps, ce ne sont même pas des livres à moi, mais des livres empruntés à la bibliothèque de ma ville. Pour ne pas me sentir en faute, je me suis longtemps menti en me disant ils peuvent bien se gondoler et prendre chaud et s'êtioler, au moins ils sont lus.

Ces livres-là, je les croyais un peu abandonnés, au vu de l'étonnement silencieux des bibliothécaires lorsque je m'approchais de la banque de prêt. Quand je les rendais un peu humides, aromatisés, je pensais qu'il n'y aurait pas beaucoup de lecteurs pour se plaindre. Ce sont des livres dits difficiles, exigeants, dont l'épaisseur et la densité narrative découragent. Ils ont des phrases sauvages, que je crois pouvoir apprivoiser avec des bulles, de l'eau chaude et quelques gouttes d'huiles essentielles éparpillées par la vapeur. J'inspire cette vapeur, les phrases rentrent dans mes yeux, et tout ça est mélangé dans mon cerveau sans que j'y prenne même garde. J'ouvre ma tête et mes jambes, l'eau remue autour des mots, ma peau est amollie, les mots me pénètrent. Parfois un chouïa d'encre se colle à mes doigts, je décroche des moitiés de mots, des virgules, ça me fait un peu mal à la pulpe, je suçote distraitemment l'endroit douloureux. Et puis j'écoute. Le corps dans l'eau les mots lus deviennent sonores. Je les entends mieux, et même, même parfois je les touche. Une fois domptés, assimilés, ces livres restent à l'intérieur de

mon corps. Je sors de la baignoire, je me sèche et je suis une femme neuve. Je pose le livre près de ma serviette et je suis une femme riche. Les livres reposés au sol carrelé me tiennent debout comme des tuteurs, puis germent et fermentent à partir de cette armature, se cramponnent, se distillent, il y a dans ma tête et mon squelette des tiges, des écrous, ils me rendent plus forte, ils me solidifient.

J'ai des copines c'est l'inverse, elles lisent debout, tendues et serrées, dans la saleté et le bruit du métro, des livres tièdes et faciles, si légers qu'on voit le canevas de l'histoire en feuilletant les pages, des livres chatoyants, pleins de symboles bariolés et de mots fragrant, des livres dans lesquels il est impossible de se perdre, qui ne s'insinuent jamais tout à fait en elles et qui les laissent fatiguées, avachies, des livres qu'elles oublient en prenant leur douche. Toujours debout.

Des livres mous et rutilants, avec des couvertures criardes, argentées, dorées. Des masques.

Elles ne se sont pas lavées encore, elles rentrent du travail, un livre ouvert dans une main, l'autre occupée à tenir une barre où s'agripper. Elles pensent trouver dans les pages rose bonbon de quoi enlever par l'oubli la saleté de leur vie, mais ça ne marche pas. Les livres pour qu'ils nous changent, pour qu'ils nous lavent, il faut qu'ils pénètrent loin, et ces livres-là, ces livres rosés, je le leur ai dit mille fois, ils restent à la surface, ils ne touchent que les couches superficielles de la peau, des pensées, de la mémoire. Ils déposent sur leurs soucis un baume illusoire, comme ces crèmes antirides dont elles se badigeonnent le visage et qui ne provoquent qu'un gonflement de la peau en l'agressant, une irritation, un mensonge qu'elles prennent pour un soulagement. Ces crèmes ne comblent les rides qu'en provoquant une inflammation passagère. Boursouflées sont mes copines.

Moi j'en ai plein des rides, autour des yeux et de la bouche, à force de lire et de rire, et je les regarde comme les traces de ma vie, des rigoles. Je suis vivante, je lis de vrais livres. Surtout pas des livres morts qui se laissent lire.

Je suis vivante, je lis, mais je ne suis pas seule à lire ces livres comme, avec orgueil, je le croyais.

La vapeur de mon bain m'a aidée un soir à décoller les pages d'un livre qu'un accident domestique quelconque avait scellées. J'étais très curieuse de cet accident. Il n'y avait donc pas qu'une languissante mouillée pour lire ce genre de livres, il y avait aussi des goulamasses déposant dans leurs pages des taches de tout et n'importe quoi. J'étais étonnée, quand même, parce que ce livre-là, je pensais être vraiment la seule à le lire, unique lectrice, lectrice rare, exceptionnelle, etc. Comme je ne parvenais pas à complètement libérer les pages entrouvertes par la buée, je me suis redressée pour attraper une lime à ongle sur la tablette au-dessus du lavabo. L'eau a fait du bruit et s'est enfuie de mon corps, je l'ai laissée tomber de mes seins et de mes cuisses en essayant de me concentrer sur cette ouverture forcée qui résistait encore. Je me suis rassise dans le bain avec mon petit outil, et je suis enfin parvenue à détacher les deux pages. Une poussière multicolore s'est soulevée des phrases pour se déposer toute fine sur la peau de mousse de mon eau refroidie. Des paillettes. Des paillettes collantes, comme celles qui sortent de tubes ornés de cœurs dans les troussees des petites filles, des paillettes de fillette entre les pages les plus violentes, les plus confuses et les plus noires de ce livre impossible. Des paillettes comme celles qui décorent les couvertures des livres de mes copines.

À la bibliothèque, dès le lendemain, je me suis mise à regarder les mains des gens. C'était devenu une obsession. Je regardais sans gêne les mains des gens, posées sur la banque de prêt, écrivant aux tables, tenant les journaux, ouvrant les livres, sortant des poches. Je ne regardais plus les livres mais les mains des gens tenant ces livres, à la recherche des paillettes. À la recherche des lecteurs. Je ne cherchais plus de livres à la bibliothèque, mais les mains des gens, leurs doigts, leur peau. Je cherchais la preuve des autres lecteurs de mes livres.

Je n'ai pas trouvé de paillettes de fillette, juste un geste de bébé chez un monsieur très digne, tenant un classique dans une main et suçant le pouce de l'autre. Devant mon air de curieuse, il s'est excusé en me montrant sa blessure. Une blessure au pouce faite par l'ouverture des pages un peu sèches, une petite blessure de lecteur maladroit, et voilà un homme avec une attitude de tout petit enfant.

J'ai trouvé des tas de petits gestes touchants de ce genre, j'ai vu des mains de toutes les tailles, j'ai remarqué combien les peaux des mains avaient des couleurs, des textures variées. Mais aucune preuve de lecture sur elles, sauf ce suçotement d'une blessure minuscule faite par des pages trop lues, ou pas assez.

J'ai cessé d'observer les mains des lecteurs. J'ai compris qu'il me suffisait de lire, lire et lire encore des livres de la bibliothèque pour les trouver, ces preuves, cachées dans les pages, en lisant autrement, en lisant en quête d'indices minuscules, comme quand on cherche Charlie.

Dans le caddie où je charge tous mes livres empruntés, je savais que désormais j'emportais aussi des traces de vie. Des traces des lectures des autres et, avec elles, des restes de leur vie, leur vie au moment de cette lecture, leur vie juste avant.

Je ne lis plus seulement la vie des personnages des livres, je lis aussi la vie des lecteurs de leurs drames. Je transporte en emportant le livre avec moi des petites choses de leurs faits et gestes, tous ces faits et gestes qui remplissent nos propres histoires et se mélangent à celles des livres, jusqu'à parfois tacher les pages, des choses du dedans et des choses du dehors. Une tique écrasée, une plume d'oiseau comme marque-page, des miettes de pain de mie encore tendres, du pain rassis effrité.

Je n'ai jamais retrouvé de paillettes. Mais j'ai trouvé des lecteurs. J'ai trouvé d'autres preuves de lecture. Je ne suis plus seule à lire ces livres exigeants, je ne suis plus seule dans mon bain de vapeur, dans ma bulle.

J'ai trouvé dans les livres des pages collées par toutes sortes de liants insolites, des pages tachées par des dizaines de substances variées, des scotchs de chocolat, des colorations au café, des collures vernissées, des ombres brunâtres de sang séché, des odeurs de savon, des reliefs nacrés de vernis à ongles, et mes trouvailles ne sont pas finies.

Trouvant du jaune, je renifle pour reconnaître peut-être du feutre, plus rarement du safran. Le bleu de l'encre ou du pastel, parfois des souvenirs de cerises ou de vin. Les rouges du maquillage, oubliée la garance. Et toutes ces

couleurs, ces matières, ces odeurs, sont pliées dans les cassures des reliures aux endroits préférés. Je souris à ces ouvertures forcées, appuyées, comme aux pages cornées, aux annotations discrètes d'un crayon bavard.

Mais ces très intimes indices ne sont pas signés.

Dans la correspondance de Mme de Sévigné à sa fille, j'ai déniché un gant de ménage jetable, orphelin et déchiré. Or la marquise avait reçu en cadeau un panier de noix, et dans une des coques, elle avait eu la surprise de trouver, à la place du fruit, une paire de gants taillés dans une peau de chevreau mort-né, des gants d'une finesse extrême, plus fins encore que ces gants de vaisselle. Je ne pourrai jamais le dire à ce lecteur, il ne pourra jamais me l'apprendre non plus, nous ne pourrons pas échanger sur cette découverte, parce que ce lecteur, comme celui des paillettes, restera plus anonyme encore que le mégissier embauché pour travailler la peau délicate du chevreau.

LE MINI-PELÉ

J'ai freiné brusquement à cause d'un auto-stoppeur. Je ne l'avais pas vu, il a surgi dans mon rétro comme une apparition, comme s'il se tenait dans un angle mort. Une sorte de fantôme, une dame blanche, une chimère, je ne sais pas, en tout cas il était là soudain et j'ai pilé. J'aurais pu, j'aurais dû avoir peur, mais au moment où j'aurais dû paniquer, il s'est passé autre chose qui a entièrement détourné mon attention. Une chose qui a complètement fait chavirer mon jugement, ma peur, tout. Lorsque j'ai freiné, de la neige a glissé du toit de ma voiture. De la neige. En plein été, de la neige, et je ne revenais même pas d'un pays de montagne. Un gros paquet de neige qui avait durci sur le capot et que je trimballais depuis je ne sais combien de temps. J'ai fait le tour de ma voiture, et cet homme, l'auto-stoppeur fantôme, a fait de même dans l'autre sens, nous nous sommes cognés et puis, bon, j'y étais, là, arrêté, sonné, alors autant le prendre, je n'étais pas à une question près dans ma vie. D'habitude, je ne prends jamais d'auto-stoppeurs, mais ce jour-là, il avait neigé, en plein été, sur ma voiture. Non, je n'étais pas à une question près. Quand la neige est tombée, ou plutôt juste avant qu'elle tombe, du toit de ma voiture, juste avant que je freine à cause de l'auto-stoppeur, je pensais à ma femme, au frère de ma femme, à sa mère. C'était une telle histoire qu'y penser était déjà compliqué, on ne pouvait pas y penser comme ça, à vide, il fallait s'occuper les mains ou les jambes, embrigader son corps dans n'importe quelle activité répétitive, pour guider le déroulement des relations familiales, essayer d'y voir clair dans cette cave pleine à ras bord qu'était la famille de ma femme, ranger un peu tout ce fatras, respirer. En conduisant c'était mieux qu'en ne faisant rien, pour réfléchir à cette histoire, mais ce n'était pas suffisant. J'aurais eu besoin de marcher, jardiner, faire du ménage, du repassage, de la gym, des pompes.

S'il neige en plein été, je pensais à part moi, c'est comme un miracle. Je ne croyais pas au surnaturel, je ne croyais pas à Dieu, tout le tintouin, je ne

croyais surtout pas aux hommes, je ne croyais plus en eux, non. À part moi je me disais ces choses mais à haute voix je m'interrogeais sur cette neige comme pour en éprouver l'absurdité. J'ai saoulé le pauvre type monté avec moi pendant tout le trajet avec cette neige miraculeuse alors que je ne cessais de penser à l'état de ma femme, comment la sauver de là, la sortir de cette cave, ce caveau familial dans lequel elle venait d'enterrer sa mère et dans lequel elle avait fini par retrouver, déterrer son grand frère, un attardé mental dont sa mère lui avait caché l'existence. Ou plutôt non, ce n'était pas tout à fait ça, parce que c'était vraiment, vraiment compliqué et noué et indémêlable cette histoire, ma femme connaissait cet homme, mais elle ignorait que c'était son frère. Par honte ou par je ne sais quelle perversion d'amour filial, total, ou à l'inverse inachevé, insatisfait, sa mère avait toujours fait passer son fils pour son domestique, son homme à tout faire. Toute son enfance, ma femme avait vécu avec cet homme, il était déjà adulte quand elle est née, ma femme est une enfant tardive, elle avait vécu à ses côtés sans savoir que c'était son frère. Je le connaissais bien, parce que nous le voyions souvent, il s'était occupé de notre fils comme il s'était occupé de ma femme petite fille. Notre fils est adulte maintenant, et cet homme, mon beau-frère, un vieillard, un vieillard aux facultés mentales d'un gamin. J'étais dans mes questions, dans ces questions-là, dans cette inquiétude pour ma femme, et voilà la neige. La neige, et je m'interrogeais à haute voix sur elle, cette neige dont je ne cessais de parler à l'auto-stoppeur, dont je l'ennuyais manifestement. Il n'avait pas l'air si surpris que moi par cette neige sur mon capot, sans doute pensait-il que j'étais un peu dérangé, que je revenais bel et bien de je ne sais quel endroit improbable où la neige tombe en été, je ne sais quel plateau isolé, simplement je ne voulais pas le dire, ou je l'avais oublié, ou je ne sais quoi. Parce que de tels lieux existent dans notre pays, je le sais ils sont comme d'autres pays à l'intérieur du nôtre, des endroits de neige en été, oui, et nous étions déjà allés dans un pays à part comme ceux-là, ma femme, mon fils et moi. Nous y avons loué un gîte et, oui, nous avons touché des flocons de juillet. C'était un endroit où il circulait de drôles d'histoires, plutôt sordides, des légendes de renards suicidés, d'une toute petite fille sacrifiée servant d'engrais aux potimarrons, des histoires pas très crédibles, racontées par un vieux fou dont la bouche s'ouvrait quand on passait la porte de son abri et qu'on appelait le guide automatique. Mais je n'avais pas ramené de neige cet été-là, il n'avait pas neigé assez pour recouvrir la voiture, pas même

assez pour marcher dedans. Marcher dans la neige ça ne m'était pas arrivé depuis mes douze ans. Mon auto-stoppeur voulait raconter une de ses histoires à lui, c'est qu'il en connaissait des débiles, lui aussi, plutôt des débiles de la route, mais je ne le laissais pas en placer une, je ne voulais que parler de neige, mâcher de la neige à tous mes mots. Je l'embêtais c'était évident, avec mes élucubrations de flocons insensés, en le recouvrant de mes phrases, de cette neige dont il ne restait plus rien maintenant avec cette chaleur, à cette vitesse, il n'en restait plus rien sauf dans ma bouche. En réalité je pensais à autre chose, je ne pensais même plus au frère de ma femme, à force d'avoir de la neige dans la bouche, mais à mon enfance à moi, à ma famille à moi. À cette dernière fois de neige dans ma vie, mes derniers pas dans la neige.

La dernière fois que j'avais vu de la neige, de près, assez pour mes pas dedans, la dernière fois que j'avais marché dans la neige, et d'ailleurs peut-être la seule fois, la dernière fois je crois que c'était aussi la première fois, était-ce la dernière fois, vraiment, ou seulement la première, peut-être la seule fois de ma vie, oui, je ne sais plus, mais c'est mon plus grand souvenir de neige.

Il avait neigé à Notre-Dame-de-la-Garde, il y a des dizaines d'années, deux ou trois semaines avant Noël. Il avait neigé sur toute la ville, mais la neige n'avait tenu au matin qu'à la Bonne Mère, à partir du char de Jeanne d'Arc, c'est-à-dire au départ du mini-pelé. Maman était très pratiquante et nous faisions les mini-pelés en famille. Elle faisait aussi tout un tas de choses de Dieu toute seule, des parcours bibliques, le chemin d'initiation à la prière des Psaumes. D'abord, disait-elle, parce que les Psaumes font partie de la célébration de l'Eucharistie, qui n'est pas réservée aux prêtres, aux moines, aux religieux et religieuses, mais qui est pour tous. Pour nous tous. Elle écartait les bras pour nous contenir tous, au moins nous trois, elle, papa et moi. Ensuite, et alors elle faisait le geste exagéré d'attraper une poignée et d'entrer quelque part, c'est une bonne porte d'entrée dans l'Ancien Testament. Les Psaumes sont la répercussion, dans la prière, de l'histoire vécue par les croyants d'Israël et par l'ensemble du peuple de Dieu. Elle joignait les mains, les yeux brillants, parfois elle attrapait ses épaules avec ses mains dans un auto-câlin pathétique. C'est là que cette histoire dévoile tout son sens. Elle écrasait ses mains l'une contre l'autre, les doigts comme des serres, ses phalanges blanchissaient. C'est là que notre propre histoire de croyants en

Jésus-Christ trouve encore aujourd'hui les mots de la prière. J'étais fasciné par le lyrisme de sa connerie, par ses gestes emphatiques, tellement fasciné et découragé que je connais encore ses phrases et ses gestes par cœur, ces phrases folles de l'amour de Dieu, ces gestes ridicules, elle me parlait de cris de détresse, de protestations contre le mal, de louange et de merci pour les actions de salut de notre Dieu, d'espérance pour tous au-delà de nous-mêmes, de joie de voir poindre un monde nouveau de justice et de paix, d'hymne au Dieu de la création et de l'histoire... Elle allait souvent discutailler de tout ça en groupe et le soir elle me lisait le psaume en question. C'était beau quand même je dois l'avouer, c'étaient comme des poèmes. Mais notre vie n'était pas meilleure pour autant, elle n'était pas meilleure que celle des autres, le sens de notre vie restait invisible, il n'était toujours pas en vue lorsque je me suis retrouvé, au seuil de l'adolescence, au départ de ce qui devait être mon dernier mini-pelé, à dix heures du matin, un samedi de neige à Marseille. J'avais douze ans.

Les mini-pelés, j'en avais marre, surtout l'hiver en plein mistral. Départ au char de la Jeanne, donc, et ce jour-là, la neige. Pas une grande quantité non, mais une neige glissante, sournoise, sous laquelle la glace en pente menaçait d'ajouter à mon ennui des gamelles mémorables, mais je n'avais pas trop envie de rire. Et, bien sûr, il y avait les mamies. Il fallait prendre soin des mamies pour faire plaisir à maman. C'étaient les nouveaux pelés, intergénérationnels, pour que vieux et jeunes se retrouvent dans la marche et le recueillement, échantent, mais la réalité c'était que les jeunes se transformaient en cannes à conversation pour les vieux. Appuyez-vous, madame, je vais vous aider, je suis là pour vous aider, vous savez, oui, pour vous écouter, aussi. Je languissais les moments des prières pour éviter les infinies plaintes et repapillonnements des bigotes marseillaises luxées de partout mais pas de la langue. Je n'aimais pas le contact avec les vieux, ni avec personne, je détestais ce moment de la messe où nous devions nous tenir la main, nous embrasser les uns les autres. Je détestais la chaleur humaine.

Dix heures quinze échange informel au char de la Jeanne, chaque participant recevait une feuille pour méditer les textes et chanter, mais avec ma vieille du jour, pas moyen de méditer, chanter ça oui, aussi faux que possible et sans les dents, dix heures trente montée priante, je devais la soutenir, la neige s'échappait de ses pas et ses souliers, presque des pantoufles, se heurtaient à la glace, une glace à peine dégrossie par le gros

sel, tout son corps sembler encaisser les vibrations de son déséquilibre, et moi, moi je n'avais que douze ans, quarante kilos, à peu près autant qu'elle, et maman, maman, je le sentais dans mon dos, maman me regardait, fière et cherchant le pardon. Elle était si pratiquante, maman, que je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'elle avait quelque chose à se faire pardonner. Nous arrivions enfin à la crypte, où nous allions célébrer la remise de la lumière juste avant le repas de midi. Plus nous montions, plus le sel était gros, inutile, et la neige empesée sur sa couche de glace elle-même comme collée au béton, mais j'ai tenu bon, j'ai retenu ma vieille pèlerine du jour. J'ai retenu en moi tous mes dégoûts, mes envies de lâcher tout, mes petites et précoces révoltes contre le monde entier, et surtout contre le monde de maman, le monde catholique marseillais sous la neige.

Je me suis assis près de ma mamie du jour, toute froide et maigre, exténuée par ce tout petit mini-pelé, et je l'ai regardée regarder l'animateur, le prêtre, la bouche ouverte comme si elle n'avait jamais entendu personne parler, la bouche ouverte et l'haleine usée, on aurait dit qu'elle avait manqué d'air et d'eau toute sa vie. La regarder me rendait malade, je comprenais brutalement qui était cette vieille femme. Cette ombre asséchée, oubliée, qu'était devenue cette femme, c'était maman, c'était ce que maman allait devenir. Alors j'ai su que c'était la dernière fois. Je respirais la respiration de cette vieille en pleine crypte et soudain je m'étais levé. Je ne pourrais plus jamais suivre maman dans les mini-pelés ni dans aucune de ses manies, dans aucune de ses pratiques douteuses. Je suis devenu un de ces innombrables petits cons d'ados refusant tout en bloc et maman n'a rien pu faire. C'était facile d'avoir douze ans pour pouvoir dire non et ne pas voir maman vieillir.

Je me suis arrêté sur les indications de mon passager avant. Il m'a fait remarquer que toute la neige était partie, mais que la pluie, à l'ouest, s'annonçait. Je n'avais aucune histoire de pluie à penser. Il est descendu et m'a dit merci, bon courage pour la suite. Quelle suite ?

PROFITEZ DU FEU

Nos villages sont traversés de grandes routes nationales. Pour éviter de les prendre, à cause des bouchons provoqués dès le début de l'été par l'étranglement soudain des autoroutes en amont, la plupart d'entre nous aborde les bourgs par les petites départementales, mais pas moi, parce que ces petites routes passent inévitablement devant les caves coopératives, ce qui me désespère. Je ne sais pas pourquoi, ces grands bâtiments silencieux me font peur. Ce silence majestueux dans le petit grésillement de l'été est toujours pour moi une mémoire du vacarme. J'entends les bruits qu'ils ont abrités, sollicités. J'entends ceux qu'ils appellent déjà. Ceux qui sont là, presque là, à nouveau. Des mois après la fin des vendanges, des semaines avant, j'entends résonner la grosse et bruyante préparation du vin, les croisements des tracteurs, les immenses bennes, le choc de la bascule, les arrogantes machines à vendanger sifflant à des centaines de mètres au loin déjà dans mes oreilles, perchées sur leurs échasses, leurs châssis élevés comme une menace. Alors tant pis, je fais comme si je ne connaissais pas les autres routes, je suis les touristes, je reste sur les nationales. Je patiente devant les feux.

Le pharmacien du dernier village avant la mer s'est adapté aux ralentissements d'une façon curieuse. Il nous oblige à ouvrir les yeux. Son échoppe est située juste avant le grand feu du principal croisement. Enfin, quand je dis juste avant, disons trois voitures de taille standard avant. Trois quatre. Si vous vous trouvez en troisième ou quatrième position avant le feu, vous êtes parallèle à sa vitrine. Vous imaginez sans doute qu'il en a profité pour bien l'arranger, avec des produits d'appel, comme on dit, des produits de saison, crèmes solaires et brumisateurs (et, pour donner envie d'acheter, comme souvent, des femmes quasi à poil mais sans poil, bien épilées et bronzées, en carton). Eh bien, oui, mais non. Il n'y a rien dans sa vitrine qui soit de saison, ou de pharmacie, parapharmacie, produits de beauté, parfums

ou soins par les plantes, rien de tout ça. Enfin, si. Mais non. Il y a chaque semaine un drôle de produit de beauté. Ce n'est jamais un produit, encore que, je ne sais pas, je ne suis pas philosophe, est-ce qu'une œuvre d'art est un produit, de beauté ou d'autre chose, de l'esprit, de l'imagination, ou seulement une résistance, quelque chose d'inutile. Une provocation, quand on a soif sur la route, d'ombre et d'eau, de vacances, et qu'on voit ces machins dans la vitrine du pharmacien. Ces machins, des tableaux, des sculptures, des installations, des objets ou même, c'est arrivé, des mots d'art, des sortes de poèmes lumineux, tressés, tous ces machins, tout ce qu'il expose n'est jamais à vendre, ni à vendre ni à distraire, juste à regarder. Regarder, non, s'interroger.

En haut de la vitrine il y a une grande inscription, bien visible, comme une injonction. Il est écrit : « profitez du feu », et en dessous de cet ordre, ou de ce conseil, je ne sais pas bien, il expose une œuvre d'art. Elle change chaque semaine. Ce ne sont jamais les mêmes, de semaine en semaine, mais ces œuvres sont toujours énigmatiques. Elles ne représentent rien que l'on puisse reconnaître, ni même connaître, même juste un peu, elles restent parfois bien retranchées dans l'abstraction, parfois il y a des figures, mais je défie quiconque de les comprendre, de les nommer, d'y trouver du sens. Je devine pourquoi ce n'est pas à vendre, si l'on considère le poids des couchers de soleil acryliques vendus sur le port quelques kilomètres plus loin. Les automobilistes qui ne font que passer sur ces routes aiment consommer, pas regarder. Encore moins s'interroger.

Moi je n'y connais pas grand-chose, à l'art, mais j'adore profiter de ce feu, ça me fait l'effet contraire des caves coopératives. Je n'ai pas peur de la vitrine, elle m'apaise, elle m'éloigne de la route et du bruit. On me klaxonne souvent. Malgré les avertisseurs agacés, tout est silence devant la pharmacie, pas du silence, non, du silence avec juste ce qu'il faut de son, comme si l'art contemporain dans ce village c'était le contraire du vin, et là, en disant ça, je pourrais me faire moquer dans la capitale, si j'y avais des amis, mais ils ne connaissent pas le bruit des vendanges, et moi je ne connais pas la vie des ateliers, ni des galeries, ni des musées, je ne connais que cette vitrine en attendant que le feu passe au vert.

La semaine dernière, les touristes m'ont klaxonnée longtemps, parce que le tableau du feu m'a prise un bon moment. Il faudrait que je vous raconte une autre histoire pour que vous compreniez mais, pour faire vite, parce que vous êtes peut-être dans ce livre comme mes voisins immédiats sur la route, pressés d'en finir, avec la peur de vous ennuyer, alors pour faire vite, et aussi parce qu'à force de dire que je veux faire vite je vais vous ralentir, voilà, j'y viens, pour faire plus vite je vais vous résumer l'histoire. L'an dernier, j'avais pris en stop et en pleine chaleur un drôle de type qui m'avait saoulée avec une légende familiale farfelue, dont il avait eu l'idée à force de lorgner des tableaux du XIX^e siècle, et, spécialement, des tableaux de Caillebotte. Il cherchait ses vrais parents, des parents sans identité précise. Je l'avais écouté me décrire la lumière spectrale d'un tableau pendant des kilomètres. Il était si précis à propos de cette lumière qu'on aurait pu penser qu'il agrandissait un détail du tableau, il en faisait des tonnes, au point que cette focalisation sur un point lumineux, un reflet je crois, un reflet sur un sol, devenait le tableau entier. Un bout de lumière sur un parquet. Et ce tableau, ce morceau agrandi d'une simple clarté contrariée, c'était le tableau de la semaine dernière. Un tableau abstrait, juste quelques lignes traversées d'ombres et de lumières, intitulé « Ombres, d'après *Les Raboteurs de parquet* de Gustave Caillebotte ». Sur le coup, saisie, j'ai cru à un de ces formidables carrefours de la vie et des routes où le hasard dépasse toutes les constructions romanesques, ce fameux « la réalité dépasse la fiction », bon, vous savez. Puis je suis revenue à moi dans l'énervement des automobilistes et j'ai compris que mon type, celui qui n'avait pas de parents fixes, était sans doute passé devant la vitrine, il avait profité du feu devant le même tableau, l'année dernière, ou une année avant encore, et s'était certainement raconté son histoire avant de monter dans ma voiture pour me la confier. Mais quand même.

PAR-DESSUS LE PONT-CANAL

Près du port neuf nous connaissons tous le pont-canal. Les chemins de halage aménagés de chaque côté de l'eau font nos dimanches ennuyés depuis longtemps, sans doute depuis que le pont existe. Patrick et moi, on les a suivis des années avec nos parents, en long en large et pas en travers à cause de l'eau, sinon c'était la crise assurée. Après avoir lâché les mains de nos mères, on allait encore au pont-canal, mais c'était désormais pour se cacher dedans, au niveau intermédiaire, celui du chemin de fer sous les arcades. On écoutait les eaux. Les eaux du dessus, celles du canal, régulièrement poussées vers le fond, vers nous, par les péniches et les bateaux de plaisance, des eaux pleines des bruits de navigation et des conversations déformées des promeneurs, et les eaux du dessous, celles de la rivière, souvent en crue, plus lourdes, plus agitées aussi, mais sans autres sons que ceux d'elles-mêmes, de leurs courants, de leurs masses cognant la rive. Nous nous plaquions contre les piliers au passage des trains de marchandises, il n'y en avait pas beaucoup, et nous connaissions bien les horaires. Tous ces bruits bizarres et contradictoires nous captivaient, nous nous amusions à deviner les embarcations du haut, du bas, nous matons par en dessous des bouts de promeneurs sur le chemin de halage, ces promeneurs qu'enfin, avec orgueil, nous n'étions plus. Les vélos, les petits enfants, les pépés mémés, et les filles bien sûr, par deux ou trois le plus souvent. Nous étions deux, nous. Pat et moi. On était les meilleurs amis du monde, comme on dit, et même de tous les mondes je crois bien. Orgueilleux d'être plus grands, d'être cachés, orgueilleux d'être deux. Et si pressés, pressés de grandir, grandir encore, pressés de voir bouger les choses. Chez nous, au-dessus et en dessous, chez nous ça bougeait si peu, si lentement, le monde était immobilisé le long du canal, et si quelque chose avançait malgré tout, c'était à la vitesse des péniches, à 10 km/h. Même les trains de marchandises se traînaient. Nous deux nous rêvions de grande vitesse, d'échappée.

Depuis notre cachette, en se tenant bien, en se faisant bien tenir par l'autre, on pouvait regarder jusqu'en dessous des jupes des promeneuses. Nous étions plus fascinés qu'excités. Nous ne pouvions jamais associer telles cuisses et telle fille, mais nous aimions nous perdre en supputations. Imaginer nous suffisait. Pour savoir avec certitude il aurait fallu que l'un d'entre nous monte sur le pont, flâne sur le chemin en regardant sa montre, et que l'autre en dessous se tienne seul en vérifiant l'heure exacte pour savoir qui portait une culotte bleue par exemple, juxtaposer des minutes, des secondes et des regards cachés. Car nous connaissions toutes les filles du coin, même les estivantes. Nous avons pensé au système des montres beaucoup trop tard. Nous n'avons pu accoler qu'un seul nom à une paire de fesses. Et après, avec ce qui s'est passé, on n'avait plus envie d'y jouer.

Cet entrejambe nous intriguait plus que les autres. Nous ne voulions plus supputer maintenant, mais savoir. Pourquoi, j'aurais du mal à le dire. Cet en dessous de fille n'était pas plus beau qu'un autre, les sous-vêtements banals, vieux jeu même, mais elle nous attirait, ça oui. D'abord, elle ne marchait pas comme les autres, elle avait un très léger boitillement, comme une hésitation, un balbutiement de marche, une marche de tout jeune enfant. Parfois, elle tressautait. Et puis, elle avait des conversations étranges avec une femme, une vieille, sans doute sa mère, ou sa grand-mère. Intrigués depuis plusieurs jours, on s'est laissé surprendre un matin, en évitant de peu de l'eau sale jetée du pont-canal dans la rivière. Très sale même, puante, de la pisse et je crois le reste avec. On a vite compris, ou plutôt on a vite cru, que la vieille nous avait surpris et qu'on avait droit au contenu d'un pot de chambre pour notre goujaterie. Mais c'étaient les années quatre-vingt, ça faisait un bout de temps que personne n'utilisait plus des pots comme ça. Ni des mots comme ça, goujats. Pourtant elle nous le servirait, ce mot, la mère, mais pas encore. On n'en est pas encore là dans mes souvenirs. Pour les pots, ma grand-mère me l'avait raconté, comment on allait aux toilettes dans le temps, mais le temps n'y était plus. Pas besoin de vérifier l'heure, on savait soudain qui elles étaient. Des demeures pareilles il n'y en avait que deux au village. On s'est renseignés et oui, aussi décalé et immonde que ça puisse paraître, elles utilisaient bien des vases de nuit et les vidaient du pont-canal. Comme dans le temps.

Nous, ça nous a coupé notre jeu tout net. Et, tout de suite, on en a cherché un autre. Toujours cachés dans le pont, sous les arcades. Maintenant, d'en parler, ça me remet la honte et je crois que c'est ça plus que la vie, plus que le temps, qui nous a séparés, Pat et moi. On était pourtant les meilleurs amis du monde, vraiment, et notre certitude d'être complètement deux nous portait très loin entre ces deux trajets d'eaux. Trop loin peut-être.

La plus jeune, la fille, elle n'était pas si jeune, elle avait une bonne vingtaine au-dessus de ses jambes de jeunette, bien dix ou quinze ans de plus que nous, et on la savait vierge, aussi pucelle que crétine. Sa mère, elle, s'approchait de la soixantaine, elle tenait sa fille à l'ancienne, une enfant tardive et attardée. Elle la ramenait encore en arrière, comme si ce n'était pas déjà assez, son infirmité, son isolement, son retard. Elles s'habillaient, ou plutôt la mère les habillait, comme ma grand-mère, comme les vieux du village, et ça donnait un drôle de corps à la fille. Un corps qui ne vous donnait pas envie, et pourtant. Pourtant on ne les lâchait plus, on ramenait toutes nos conversations aux demeures, et toutes ces conversations se retrouvaient au même endroit, toujours, dans le palier intermédiaire du pont-canal, on en revenait toujours au problème de la virginité. Dire que ça nous tracassait c'est peu dire. On était moqueurs, mais aussi curieusement peins, attendris. On ne se le disait pas bien sûr, on ne s'avouait l'un l'autre que les moqueries, les niaiseries de nos âges, les ricanements. On voulait faire quelque chose. On s'est pris la tête des semaines sur les origines et l'avenir des folles, le passé de la mère, qui pouvait bien être le père, et le futur de la fille, son futur, son mec, son mari. Est-ce que c'était possible qu'il y en ait seulement un, un jour. Même un seul jour. Un seul homme. Nous, nous n'étions pas des hommes. Nous n'étions même pas assez dégourdis pour la déniaiser, pas assez enhardis pour la baiser, pas assez méchants pour la forcer, pas assez attirés pour la séduire.

Il nous fallait trouver quelqu'un d'autre. Ce que nous possédions tous les deux, Pat et moi, tous les deux plus que tous les autres, c'était une imagination de dingues, qui semblait se multiplier quand nous étions ensemble, dans notre cachette entre deux eaux.

Nous ne regardions plus par en dessous, mais par en dessus. Nous regardions la rivière en contrebas. Parfois nous entendions et sentions et

voyions les eaux du pot de chambre, et on s'esclaffait en douce. Un jour à cause du vent, le contenu s'est déporté sur la rive. Près de la rive il y avait l'arrêt de car, celui de la grande ville. On s'est pris un fou rire en pensant que le contenu du vase aurait pu se retrouver sur le pare-brise. Le train de marchandises est passé, couvrant notre rire, et alors nous avons eu notre idée. Dans notre petite ville, il n'y a plus de train de voyageurs, les trajets vers ailleurs c'est toujours en car qu'il faut les faire. C'est à l'arrêt du car, en bas, en dessous du pont-canal, que nous allions marier notre protégée.

Aujourd'hui je vais devoir monter dans ce car à nouveau, pour la première fois depuis je ne sais combien de temps. Ma femme a besoin de la voiture et je ne pouvais pas lui dire pourquoi je ne voulais pas prendre le car.

Nous sommes montés avant de descendre, nous sommes montés leur dire. Un vendredi humide et froid, elles étaient les seules sur le pont-canal, à se promener bras dessus bras dessous, à l'ancienne. On a pris nos formules les plus polies pour les aborder. D'abord méfiante, la mère a fini par nous écouter. On ne s'adressait qu'à elle, mais on ne parlait que de sa fille. Nous revenions de la grande ville, où nous avions un rendez-vous avec le docteur, le spécialiste, celui du cabinet réputé sur les allées. Il était si sympathique que la conversation s'était naturellement et simplement engagée, et quand il a su que nous venions d'ici, il nous a tout de suite parlé de cette jeune fille aperçue sur le pont-canal. Nous expliquions à la mère comment nous n'avions pu nous empêcher de le renseigner sur ladite demoiselle, bien que cela soit un peu cavalier, nous en convenions. Le docteur de la grande ville ! Une toute petite quarantaine, si élégant, elles le connaissaient peut-être, de vue. Non, elles ne le connaissaient pas, non, mais la mère était ferrée. La fille ne semblait pas comprendre et la mère la houspillait pour ça, une toute petite claque discrète. Nous, nous étions trop dans notre jeu pour envisager ce que cette giflette laissait entendre. Plusieurs dimanches ainsi nous avons fait les messagers entre la grande ville et la mère, entre le docteur et la fille, via la mère, sur le pont-canal au-dessus de la rivière. La mère a cessé de jeter le contenu du pot de chambre. Un jour nous étions porteurs d'un message plus important que les autres, nous avons désigné l'arrêt du car en assurant qu'un samedi, jour de fermeture du cabinet, le docteur viendrait pour faire sa

demande. Nous choisissons des mots désuets que nous connaissions à peine et c'est avec peine aussi que nous nous retenions de rire, un rire que nous laissions enfin s'échapper dès que nous descendions au niveau intermédiaire, juste après.

C'est aussi là que nous nous sommes tenus, derrière une arcade, tous les samedis suivants. Elles arrivaient à la première heure de passage du car, puis à celle de l'après-midi, et enfin à celle du soir, endimanchées, tous les samedis. La fille souriait comme de force, dans une grimace tenace qui a fini par nous inquiéter. Au bout de quelques mois, alors que leurs tenues variaient à peine selon le climat, nous avons remarqué un nouveau foulard au cou de la fille. La mère était nerveuse et ne cessait de lui répéter de faire un effort pour bien présenter. Ses paroles montaient jusqu'à nous, parfois amplifiées par l'écho du pont, parfois assourdies par le bruit des eaux d'en haut, d'en bas. Exaspérée par l'indifférence de sa fille devant une nouvelle absence du docteur, la mère a tiré sur le foulard. Le cri nous a atteint juste avant le passage du train de marchandises. Le train est passé, le car a redémarré, nous nous sommes regardés, et nous nous sommes parlé. Nous avons décidé d'arrêter la blague, il fallait que ça s'arrête maintenant. Et nous seuls pouvions tout arrêter.

Nous n'étions pas aussi polis pour notre aveu, un samedi après le dernier passage du car de la grande ville, et c'est peut-être à cause de ça que la mère nous a traités de goujats. Nous n'étions pas goujats d'avoir fait cette blague, non, et je ne sais pas comment elle a pu en arriver là, la mère, avec son esprit si tordu, simple et tordu, mais elle ne nous a pas crus cette fois. Nous étions goujats de prétendre à une blague, le docteur avait sans doute tellement de travail, il viendrait quand il pourrait, qui étions-nous pour savoir mieux qu'elle, il viendrait, c'était tout, il n'y avait plus rien à dire. Nous avons inventé cette histoire de blague par jalousie, goujaterie et jalousie, voilà tout. La fille semblait disparaître dans son foulard, qu'elle nouait maintenant tout autour de la tête, elle n'avait aucune expression particulière, et son sautillement de petite fille est revenu, là, sur la rive, à l'arrêt du car, au-dessous du pont-canal, lorsqu'elles ont fait demi-tour.

Près du port neuf, nous connaissons tous le pont-canal. Les chemins de halage aménagés de chaque côté de l'eau sont pleins de badauds d'ici tous les

samedis, qui regardent depuis des années le couple de folles se dirigeant vers l'arrêt du car de la grande ville. Les mots sont toujours les mêmes, entre moqueries et attendrissement. Les chauffeurs du car connaissent l'histoire, comme tous les gens du village, et tous ont toujours pour elles un mot gentil maintenant, après avoir tenté, comme beaucoup d'autres, de les raisonner. Ce n'était qu'une blague de gamins. On n'a jamais su qui exactement. La mère tient bon, la fille se laisse faire, elle a vieilli dans son foulard. Je ne sais pas ce qu'est devenu Pat. On dit que la fille a eu un prétendant, un temps, un veuf inconsolable et perdu, mais la mère a veillé à ce que sa fille ne se compromette pas, à ce qu'elle se garde pour le docteur. Je n'ose pas essayer de comprendre comment la mère a pu exercer ce contrôle-là, si longtemps, et encore aujourd'hui.

Le souffle de la fermeture des portes me serre la poitrine mais je suis un peu soulagé de ces mots immuables que le chauffeur a pour elles, samedi prochain peut-être, allez, bonne soirée. Je m'assois dans le car pour la première fois depuis très longtemps. Le foulard n'a plus de couleur, la mère n'a plus d'âge, elle me sourit derrière la vitre, samedi prochain, oui, sans doute, allez.

EN COMPAGNIE DES MOTARDS

Je n'aurais pas dû m'asseoir là. Je me sens mal à l'aise avec les gens de cette table. Je les connais, mais pas suffisamment. Je les connais, assez pour savoir que je vais m'ennuyer. Je m'ennuie déjà, avant même que ne commencent vraiment les bavardages. Pour essayer de tromper mes impressions, pour passer le temps aussi, passer par avance tout ce temps d'ennui, je me demande quel est l'endroit au monde (mon petit monde à moi) où je me suis le plus ennuyée de toute ma vie. La réponse me fait amèrement sourire, car c'est un endroit où je dois retourner bientôt, le garage où j'emmène ma voiture se faire réviser. C'est un garage qui fait concession. J'y vais une fois par an et j'attends, j'attends dans ce que les mécanos et les vendeurs appellent la salle d'attente. J'ai beau essayer de m'isoler du climat ambiant pour lire, rien à faire, c'est un lieu de vitrines, de carrosseries rutilantes sur des moquettes criardes agrémentées de fausses plantes vertes et de vraies affiches de promo sur les pneus d'hiver, à pleurer. Si l'ennui est le thème de l'expo, le commissaire est un génie, il a touché si juste, j'en frémis. Mais ce n'est pas une expo, non, c'est pour de vrai.

La salle d'attente est un espace au milieu de l'exposition des derniers modèles. Je m'explique mal. Chaque nouveau modèle de voiture, portes ouvertes et hayon béant, a son espace, une sorte d'estrade circulaire à peine surélevée (je crois qu'elle peut tourner), chaque voiture neuve est ainsi exhibée, les pneus propres frôlant un tapis de couleur outrancière. La salle d'attente est une de ces estrades moquettées et rondes, sur laquelle on a remplacé la voiture par deux canapés se faisant face, entre les deux une table basse supporte trois magazines de voitures, deux magazines féminins, et beaucoup de prospectus publicitaires, juste ce qu'il faut pour que ce soit trop. Trop pour moi. Voilà pour le visuel, je préfère ne pas m'attarder sur les sons, les interpellations obscènes des vendeurs entre eux, leur obséquiosité à l'égard des clients, la musique dite d'ambiance, les ébrouements sarcastiques

du téléphone secouant mon inutile début de concentration et la voix mal ajustée de la secrétaire y répondant.

J'ai connu un soir un garage concession semblable où rien n'était pareil. J'étais tombée en panne sur l'autoroute, le dépanneur m'avait remorquée jusqu'à l'atelier de son garage, puis gentiment conduite au « bureau », une pièce entre le garage et la concession, où sa femme avait rempli les papiers dans un monde sonore joyeux, inquiétant et surprenant, celui d'une crèche aux enfants invisibles, des cris de jeux et d'agacement de fin de journée, des klaxons de pacotille, des dérapages comme à la foire. J'étais charmée et fatiguée. Ma fatigue semblait s'additionner à celle de la femme, et lorsqu'elle a ramassé une sucette j'ai tourné la tête et compris. Tout l'espace dédié à l'exposition des nouveaux modèles avait été transformé en aire de jeu, en préau géant, où les nombreux enfants du couple faisaient la course sur des voitures à pédales, dérapaient sur des tricycles, jouaient aux grands.

Mais à mon garage habituel, pas d'enfants, pas de cris, seulement de grands adultes immatures jouant encore aux voitures avec un enthousiasme cravaté pathétique.

Pour le moment, je n'y suis pas, pas encore, je suis à cette soirée avec des collègues, assise à cette table où mes voisins, je le sais, seront d'un ennui de concession automobile. Cette pensée de garage m'a peut-être été ramenée par leur allure de motards basiques, blousons de cuirs, cheveux rares et longs, bidons en avant les empêchant de se mettre vraiment à table, les jambes dessous. La seule femme à part moi ne se distingue d'eux que par la saillie bien soulignée de seins comprimés, presque immobiles. Je ne sais pas non plus de quoi j'ai l'air, ils sont sans doute aussi mal à l'aise que moi devant mon corps contracté, tout entier contenu dans l'espace de ma chaise, trop petit et ténu parfois il me semble pour être le mien. Je tente de les écouter et comme fait exprès, je n'y couperai pas, ils parlent de rallyes, de rallyes à moto. Ils en parlent avec une fierté qui déborde de leurs mots, les fait parfois trébucher sur certaines expressions toutes faites. Malheureusement pour moi, c'est trop tard, j'ai fait semblant de m'intéresser. Mais qu'est-ce que je fous là.

Je sais pourquoi je suis venue, par amitié pour celle qui m'a invitée, par politesse et lâcheté. J'essaie, tout aussi lâchement et poliment, de décrocher,

tout en ayant l'air d'écouter et soudain, comme les bruits des enfants dans le garage le soir de ma panne résonnaient étrangement dans l'espace, au point d'en changer toute la perception, je réalise que la conversation est jonchée d'échos qui ne s'ajustent pas à elle, que certains mots n'ont rien à faire là, qu'un des hommes présents bredouille, et même, qu'il a des bruits de larmes dans la voix. Parmi les mots qui font désordre et, semble-t-il, mal à cet homme, il y a celui de châtelaine, et celui de gardien. J'essaie de réajuster mon attention, mais alors que je parviens à rééquilibrer mon sourire, la femme aux seins compactés a mis un terme au glissement des échanges. Elle réaffirme à l'homme troublé que les débordements, elle n'y tient pas. Je comprends que cet homme, le plus jeune et le plus gros de la table, est son mari. La femme, les cheveux tirés en arrière dans la même queue-de-cheval que tous les hommes, les épaules relevées dans la même large affirmation de sa présence, ajoute, en me regardant avec un air complice, un air complice et comme de défi, je ne veux pas que tu en parles, tu sais bien ça te met toujours dans tous tes états. Je ne sais pas pourquoi elle lui parle en s'adressant à moi, sans même tourner la tête vers lui, sans un seul geste de consolation, mais cette phrase est encore un dérapage dans la discussion des motards, comme une phrase de trop. Peut-être est-ce l'ostentation avec laquelle elle parle des états de son mari, je ne sais pas, mais je sais que tout le monde est dans la gêne et que cette gêne est une menace pour la tranquillité du repas, que la causerie maintenant ne va plus avoir cette portée inoffensive qu'elle avait jusque-là sous prétexte d'un nouveau tracé du rallye dans la montagne.

C'est dans cette montagne que sont montés les mots hors circuit, parce que c'est au creux de cette montagne, j'écoute l'homme attentivement, c'est là qu'a été pillé le château, le château dans le creux, le château près duquel il a grandi et dont il ne reste rien. Le nouveau tracé du rallye passe si près de lui, si près des reliefs du château et de sa mémoire, que les phrases se sont levées, relevées, sont montées en lui et se sont déposées sur la table, les phrases du creux de la montagne, et l'homme est dépassé par elles. Le holà de sa femme n'y changera rien, l'homme la regarde, elle qui ne le regarde pas, et si je veux, moi, me mettre dans tous mes états, si je veux parler. Elle se recule dans sa chaise avec un signe appuyé comme pour dire, alors je ne réponds plus de rien, je m'en lave les mains, tant pis pour vous, tant pis pour toi. Je vois sur le visage de cette femme une honte hors d'usage, son mari va pleurer.

Il a grandi près du château, il a connu la dernière châtelaine, il a côtoyé le gardien, il n'a jamais croisé les nouveaux héritiers, mais il a contemplé le pillage, sans rien pouvoir y faire. Le pillage organisé avec la complicité des élus locaux, des hommes qui ont été à la même école que lui, au même collège, comment raconter ça, et le gardien chassé. L'homme me regarde et ne pleure pas, il sait que je l'écoute, les autres aussi ont remarqué mon écoute, alors ils abandonnent, ils reprennent leurs histoires de rallyes, moi je suis entrée dans le château avec le petit garçon, le petit garçon qui est devenu cet homme. Je l'écoute parler au gardien, sa femme elle a rallié les motards. Les mots de l'homme pour me raconter le pillage du château croisent parfois des phrases si différentes, plus assurées et dominantes, c'est comme ça les soirées, et souvent le ton monte pour parler par-dessus les autres, par-dessus la musique, plus fort, toujours plus fort, comme les rires, mais l'homme et moi nous sommes descendus, sa voix est basse et calme, moi seule l'entends. Nous sommes dans un couloir de sons protégé, et nous y sommes seuls. Il n'y a plus d'ennui, de garage, de rallyes, il y a un espace à l'écart, où le gardien un peu arriéré d'un château menacé a pris la main d'un petit garçon.

LA NOUVELLE CHAUDIÈRE

Le nouveau voisin était là lorsque je suis revenue de la fac pour le week-end. Mes parents l'avaient invité à boire l'apéro. Ils venaient juste de faire installer un système de chauffage sans odeur, sans entretien, sans rien, qui fonctionnait par accumulation, avec des radiateurs design, une régulation parfaite de la chaleur dans toute la maison. Économie et confort, répétait maman en grignotant des olives farcies de piments, des mises en bouche écœurantes, et plus de corvée de remplissage de la vieille cuve à fioul, dans l'abri derrière la maison. Plus de mauvaises odeurs, ces relents de mazout qui persistaient partout, dans toutes les pièces, accrochées aux habits, aux tissus du canapé, aux cheveux.

Plus non plus cette peur d'intoxication, cette peur ancienne, datant d'avant ma naissance, il y a plus de vingt ans, une peur de maman dont je ne comprenais pas l'origine. Maman disait toujours, on va finir intoxiqués avec cette chaudière, c'était une rengaine morbide à chaque remplissage de la cuve, c'étaient les mots sinistres habituels accompagnant la puanteur.

Je ne savais pas pourquoi mes parents avaient attendu si longtemps avant de changer le système de chauffage, on était habitués à l'odeur, aux légères nausées du soir. Ils attendaient l'occasion sans doute, et l'occasion s'était présentée le mois dernier. Il était bien mis, plutôt classe pour un plombier, ma mère était sous le charme. Le nouveau voisin ne jurait que par les radiateurs Gamtherm. Il est chauffagiste, il s'y connaît, en chaudières, même parfaitement révisée, on ne la garde pas vingt ans, il fallait être irresponsable.

Quand je suis arrivée chez eux, vendredi soir, comme tous les week-ends, avec mes cours à réviser, à moi tout de suite ça m'a manqué. L'odeur mauvaise, la sourde anxiété maternelle, presque oubliée parfois, mais toujours là, comme un vague souvenir, quand on se souvient de quelque chose mais qu'on ne sait plus quelle est cette chose, un souvenir d'on ne

savait quoi. Cette angoisse qui avait fini par se confondre avec l'omniprésente odeur de mazout, à laquelle tout le monde était habitué, à laquelle plus personne ne faisait attention. Sauf que. Sauf qu'une fois le nouveau système de chauffage installé, ce Gamtherm, là, elle manquait. Ce remugle qui faisait partie de ma famille, qui était comme de la famille, ce remugle manquait.

Je ne savais pas d'où venait la peur de maman, juste qu'elle était déjà là alors que je n'étais même pas née, accompagnant fidèlement l'émanation du fioul. J'avais l'impression de connaître l'histoire depuis toujours, cette histoire que l'on n'avait pas faite (chacun ses malheurs, ça ne regarde pas les voisins), et pourtant si, on l'avait faite, cette histoire, on l'avait installée sous les miasmes, je crois bien que je la connaissais, parce que la mauvaise odeur me manquait, et, lorsque j'ai dit à maman, ça sent pas comme d'habitude, pourquoi ça sent pas comme d'habitude, lorsque j'ai posé la question, en entrant dans la maison, vendredi soir, je parlais beaucoup trop fort, je criais, et le voisin, venu boire l'apéro pour fêter l'installation réussie du chauffage, il m'a regardée comme si j'étais folle, il a voulu répondre, il a commencé, forcément, avec Gamtherm, pas d'odeur, ni dessèchement de l'air ambiant, ni poussière, ni murs noircis, maman elle, elle ne disait rien, et papa m'en aurait bien mis une, pour être si malpolie et les faire manquer devant le nouveau voisin, un homme si serviable, je voyais qu'il en avait envie, mais maman s'était mise à pleurer, et il avait plus honte d'elle encore.

Elle s'est réfugiée dans mes bras.

Le voisin gêné a posé sa documentation technique sur la table basse et a pris congé, eh bien, je rentre, je vous laisse le, le mode d'emploi, merci pour l'apéritif.

Les pleurs de maman me rappelaient vaguement, de très loin, ceux de mémé. Sa propre mère. Je ne comprenais pas ce qu'elle disait, ni maman dans son trouble, ni mémé dans le passé. Mémé ne parlait pas notre langue, ou très peu, elle pleurait en patois, et je n'ai jamais su pourquoi elle pleurait, j'étais si petite et on me tenait éloignée de tant de choses. Mémé pleurait ses enfants, je crois, mais elle en pleurait tellement que je n'arrivais plus à compter les morts et les vivants.

Maman s'est ressaisie pour me parler, pour que je la comprenne, elle est sortie de mes bras et m'a emmenée dans le jardin.

Elle m'a raconté.

Elle m'a montré l'endroit, sous la cuve à mazout. Elle m'a raconté comment, prise de vomissements toute la nuit, maman avait perdu mon grand frère, ma grande sœur, va savoir, le bébé quoi, tout ça parce que le réglage de l'ancienne chaudière, il n'avait jamais été facile, ça non, et l'odeur tenace et pénétrante. L'odeur, l'odeur délétère, avait servi à masquer l'autre odeur, celle dont on ne parlait jamais. Pas besoin d'en parler, puisque le fioul en parlait pour nous, se souvenait à notre place. L'autre odeur, l'odeur du métal, l'odeur du fer, l'odeur du sang de maman, puis celle du petit corps déjà mort, si petit qu'on n'en avait pas fait d'histoire, et juste enterré dans le jardin, sous la cuve.

Moi, par contre, je l'avais toujours bien supportée, l'odeur du fioul.

OceanofPDF.com

LA DÉCOMMANDE

Je t'ai reconnue tout de suite, de dos, à ta démarche, cette façon de marcher qui te laisse légèrement déséquilibrée, froissée. Pas exactement boiteuse, pas vexée, non, juste pliée, un peu de travers. Je me suis arrêtée. Tu t'es retournée et j'ai vu ton badge, avant même de trouver ton visage. Pas de doute, c'était bien toi. Ton visage tu le repliais comme si tu voulais le cacher. Tu es montée dans la voiture sans résistance, mais bien sûr pourquoi aurais-tu résisté. Tu faisais du stop, je me suis arrêtée et tout était confus pour toi, tu ne m'as pas reconnue, pourquoi aurais-tu résisté. Tu ne me regardais pas, tu essayais de cacher ton visage ridé et troublé et tremblant, comment m'aurais-tu reconnue.

Tu t'es installée, tu as bouclé la ceinture, et, très doucement, comme si c'était un peu douloureux de le faire, tu t'es dépliée, tu as sorti ton visage de ton corps, et tu m'as regardée. Tu me dévisageais, et je voyais moi dans ton regard que mon visage te disait quelque chose, mais quoi. Tu ne me remettais pas, tu me voyais sans me reconnaître. Tu avais vu mon visage quelque part, et il était là, devant toi, devant toi et ailleurs, dans un souvenir réticent, mon visage connu mais pas reconnu, mon visage comme un mot sur la langue. Tu as souri pour me dire merci.

C'est toi, c'est toi tout d'abord, c'est toi avant tout, que nous n'avions pas reconnue. Pas là, sur le soir, au bord de la route, en train de faire du stop, mais tout à l'heure, toute l'après-midi au mariage. Même moi, je ne t'avais pas reconnue. Comment t'aurais-je reconnue, tu me ressemblais si peu, toi qui me ressemblais tant avant. Enfin, non, pas toi, mais ma cousine, ma cousine me ressemblait tant. Nous étions, elle et moi, comme des jumelles manquées, des jumelles légèrement à contretemps. Ma cousine est un peu plus jeune que moi, mais de quelques jours à peine, et aussi un peu plus petite.

Je me souviens d'un jeu entre nous dans l'enfance, un jeu connu de nous seules, pour nous seules, elle et moi, ma cousine et moi. Nous placions nos visages dans des miroirs croisés, des miroirs savamment dépliés dans la salle de bains pour ne laisser apparaître que nos profils. Le visage de ma cousine était juste en dessous du mien, comme une répétition, pas vraiment un reflet, plutôt un bégaiement du visible. Son visage, le même, mon visage, juste en dessous de lui-même, répété, dédoublé. Nous appelions ce jeu « les miroirs ivres ».

Je ne risquais pas de te reconnaître, tu n'étais pas elle, de toute évidence. Malgré ton badge portant ses nom et prénom, les nom et prénom de ma cousine, tu n'étais pas elle. Personne n'a compris, pas même moi. Nous avons compris que tu n'étais pas elle, mais nous n'avons pas compris ce que tu faisais là, ni qui tu étais. Nous n'avons pas cherché à comprendre. Ma cousine était absente, sans doute un retard sur la route, et toi tu étais là, portant ses nom et prénom sur un badge. Ma cousine manquait aux usages, on prévient pour un retard, et, si l'on ne vient pas, on se décommande. Il y a toujours des décommandes dans un mariage, même de dernière minute. C'est horriblement ennuyeux mais enfin, on refait in extremis le plan de table, on remonte quelqu'un, on refait les emplacements autour du chef de table, on redistribue en équilibrant le nombre de femmes et d'hommes. Ne pas se décommander est très mal élevé, ne pas prévenir d'un retard tout autant, et nous nous demandions si ma cousine n'avait pas eu un accident, lorsque tu as commencé à te faire remarquer. Cela nous a d'abord distraits de notre première inquiétude, puis cela nous a mis dans une gêne qui la dépassait. Nous avons tous cru, serrés que nous sommes dans nos préjugés, à une farce de mauvais goût, puis à une incruste, comme disent mes petits-enfants. Sinon, pourquoi le badge ? Cette clocharde avait usurpé notre nom pour manger et boire et faire la fête à l'œil. Boire surtout, chuchotons-nous, ton visage abîmé était bien celui d'une alcoolique. Tu avais noté ce nom sur un badge, mon nom de jeune fille, celui de ma cousine aussi, et tu avais choisi au hasard le prénom, c'est tombé sur celui de ma cousine, c'est un prénom courant. Voilà, tout se tenait. Pourtant – et maintenant que je sais, c'est facile, c'est facile de comprendre, maintenant je me souviens, je m'en étais fait rapidement la remarque, puis je l'avais évacuée tout aussi vite –, pourtant tu n'as pas bu une seule goutte d'alcool, et pour cause.

Pourquoi ce badge grossier, voyant, c'est la première chose que je t'ai demandée, lorsque tu t'es installée dans ma voiture, juste après ton merci et ton regard, et avant même de chercher à savoir où tu allais. Pourquoi ce badge ? Tu m'as répondu dans un si long soupir qu'on aurait pu croire que tu manquais de souffle, ou que tu ne voulais pas le reprendre, ton souffle, que tu ne voulais pas t'arrêter de parler, tu m'as répondu en une seule bouffée de mots, et en tremblant de la bouche, j'avais du mal à t'entendre, te comprendre. Tu m'as dit et tremblé et soufflé toute ton histoire de femme malade et dépendante des soins quotidiens.

Tu dois retourner au centre de diabétiques, une infirmière t'attend pour ta dialyse demain matin, tu es perdue. Tu ne savais plus, tu ne sais plus comment faire, ton déplacement en train avait été pris en charge par le centre, mais tu avais dû repartir beaucoup plus tôt, parce que, finalement, non, tu n'étais pas invitée au mariage, alors tu ne savais plus comment faire, pour rejoindre la gare en bus, tout ce temps à attendre, et le bus, et le train. Et tu ne peux pas prendre un train plus tôt, le billet n'est pas remboursable, pas échangeable, enfin tu ne savais pas trop, tu ne sais pas ces choses-là, tu sors si peu, presque jamais. Alors tu as eu l'idée de faire du stop, tu ne savais pas, tu ne sais si c'était permis par le règlement du centre. En réalité non, tu n'avais pas réfléchi, tu es partie sur un coup de tête, non, de colère, tu ne sais plus très bien, c'était tout à l'heure, c'était maintenant, et c'était pas une si bonne idée que ça parce qu'alors, à force de partir plus tôt tu allais être en retard, tu allais peut-être même rater le train, celui du soir, celui que tu devais prendre à l'origine, et tu allais manquer ta dialyse du matin, et si je pouvais oh oui si je pouvais t'amener à la gare et t'avancer le prix du billet, pour prendre un train plus tôt, pour au moins ne pas rater le train de ce soir, ou t'aider à changer ton billet, ce que ça te soulagerait. Il me suffirait de te donner mon adresse et le centre me rembourserait, ils sont si gentils, si je savais, sans eux...

Tu ne me regardais plus, à nouveau. Tu mélangeais les horaires, les temps, tu étais complètement désorientée. À nouveau tu avais reculé ton visage dans ton corps. Je t'ai promis tout ça, oui bien sûr, naturellement. Et alors, et alors seulement, tu as repris ton souffle, et tu as tourné ton visage vers moi. Ce visage que tous, tous et moi la première, avions reconnu, à l'évidence,

comme celui d'une alcoolique, un visage marqué, tracé, inévitablement par la boisson, la peau gonflée, traversée de petits vaisseaux éclatés, graisseuse et pleine de papules, de minuscules embryons de je ne sais quelle infection, et ces yeux clairs, délavés et rougis, ces yeux prématurément vieillis. Avec eux tu me regardais. Tu m'as regardée si longtemps que j'ai eu peur d'être reconnue, mais ce regard était absent, et dans cette vacance, des larmes ont basculé. Tu pleurais abondamment, maintenant, tu pleurais avec autant d'énergie que tu avais mis à tenter de t'expliquer tout à l'heure, mais sans mot, désormais, sans colère. Ton visage enfin compréhensible, justifié par les larmes, tout ce rouge et ses boursouflures, excusés, expliqués par les pleurs. Tu m'as souri et j'ai compris que tu ne m'avais toujours pas reconnue, peut-être grâce aux larmes. Tu m'as dit merci en te soulageant grossièrement dans le mouchoir en papier que je venais de te donner, je ne suis pas sûre que tu m'aies remerciée, mais quelque chose d'approchant, dans un grand bruit de nez et de bouche pas très élégant. Rien n'est élégant chez toi, c'est le moins qu'on puisse dire, c'est peut-être ce qui a tant mis ma fille hors d'elle. Maman, regarde sa mise, me répétait-elle, et je lui répondais, et toi, ma chérie, regarde dans quel état tu te mets, ce n'est pas si grave, remets-toi. Tu as repris du souffle, encore, oui, un grand coup de souffle et cette fois sans trembler tu m'as dit combien moi j'étais gentille, comme le personnel du centre, et pas comme la mariée.

Quand tu as prononcé ce mot, j'ai sursauté en réalisant que, dans la précipitation, je n'avais pas enlevé les décorations de la voiture, et, comme si j'avais pensé tout haut, comme si mon sursaut tu l'avais traduit, compris, tu as souri très discrètement, peut-être à toi-même, en me demandant si moi aussi j'allais, ou si je revenais, d'un mariage. Tu as ajouté, gênée, que j'étais si bien mise alors que toi, toi, tu n'avais tout simplement pas les moyens. Je t'ai répondu que je mariais ma fille. Rien de moins. Tu avais l'air rassurée, en me répondant que bien sûr, si j'étais La Famille. Tu n'as pas dit « de la famille » mais « La Famille », en appuyant sur les initiales, et toi, toi qui pouvais-tu être si tu n'étais pas La Famille ? Tu avais l'air rassurée comme si ma grande proximité avec la mariée pouvait justifier tant d'apprêts, bien plus sûrement que les conventions sociales, les moyens, le rang, ou l'indécent pouvoir d'achat. D'ailleurs ces gens-là, ceux du mariage d'où tu venais, duquel tu revenais, ou plutôt duquel tu ne revenais pas, tu n'en revenais toujours pas, du manque de tact de ces gens-là, ces gens-là, tout bien mis qu'ils étaient,

comme moi (tu as dit « comme vous », avec un petit air entendu comme si tu m'avais enfin reconnue, mais en y repensant c'est impossible), ces gens si bien habillés, ils n'avaient pas l'attitude qui seyait. Tu as prononcé « seyait » en détachant le mot, comme du bout des doigts, des lèvres, comme pour ne pas te salir avec. C'est bien la peine de s'habiller avec tant de classe, puis de vous chasser avec si peu d'élégance. Tu avais une invitation, tu pouvais me la montrer, si je ne te croyais pas, tu avais une invitation pour ce mariage. Tu étais à nouveau en colère. Je te croyais.

Je n'arrivais pas à y croire.

Cette invitation, j'en avais rédigé moi-même le brouillon, j'y avais passé plus de temps que pour les autres, il avait fallu chercher ton adresse, et après plusieurs heures passées sur le net, j'avais fini par trouver une sorte de boîte postale. Ma cousine a toujours été ce que nous appelions une excentrique, je n'avais pas été surprise de ton adresse, je n'aurais jamais pensé à un homonyme, notre nom n'est pas si partagé. Ce nom, nous le croyions prestigieux, rare. Un nom de rang.

Tu t'es reprise en t'excusant pour le dérangement, tu me faisais peut-être rater le mariage de ma fille, ce n'était pas concevable, ou ce n'était pas convenable, je n'ai pas bien entendu, tu t'en rendais compte soudain, tu préférais que je te laisse à nouveau sur le bord de la route. Au bord de la nationale. J'ai sifflé « pas question » et ça voulait dire aussi, pas de question, pour couper court à la conversation. Ce n'était pas ce que je voulais, je voulais au contraire écouter tout ce que tu avais à me dire, je voulais t'interroger, encore et encore, mais je ne voulais pas en dire trop, moi, sur ma présence ici, sur cette route, en grande tenue de mariage. Je voulais en savoir plus, encore plus, je voulais poser des questions, toutes les questions, mais je ne voulais pas répondre aux tiennes.

Ce que je veux savoir avant tout, c'est qui tu es. Qui es-tu, dis-moi, si tu n'es pas ma cousine ?

J'aurai encore des doutes, tu sais, en regardant les photos du mariage, dans quelques jours. C'est au moment des photos sur le parvis de l'église, que ton comportement avait commencé à nous paraître suspect. Tu voulais te faire photographier avec les mariés et bien sûr ils avaient refusé. Tu croyais à une plaisanterie, alors tu essayais de rentrer dans le cadre, par côté. Je crois bien

que sur certaines tu y es parvenue. Je les regarderai, je me demanderai et si c'était toi, finalement, ma cousine, si elle avait changé, si c'était toi ma cousine, si tu avais fini par ne plus me ressembler. Si elle était tombée malade. Non, elle me l'aurait dit, elle m'aurait interpellée, elle aurait ri : mais tu ne me reconnais plus ? Elle aurait ri, au lieu de s'exclamer, comme tu l'as fait, que tu étais invitée, que l'on ne pouvait pas te mettre dehors comme ça. Au lieu de crier sans pouvoir justifier d'aucun lien avec les mariés. Car c'est la question que nous avons posée pour sortir l'intruse, nous t'avions demandé si tu avais un lien de parenté avec l'un des époux. Ou c'était bien toi, ma cousine, mais tu avais perdu la tête, la mémoire. Elle avait perdu la mémoire et nous avait regardés avec incompréhension, incapable de répondre à cette question autrement qu'avec ton invitation, mon invitation, cette invitation dont j'avais mis tant de temps à rédiger le brouillon, cette invitation que je t'avais envoyée, tendue fébrilement, comme un laissez-passer. Et nous, nous te repoussions, nous te rendions ton invitation, ce doit être une erreur, madame, comprenez.

Tu n'avais pas compris non, tu avais tapé un scandale, c'est ce que ma fille a dit, elle ne voulait pas que cette clodo gâche son mariage, cette folle qui tapait un scandale, et moi j'avais si honte, je me tenais en retrait, oui, je n'ai rien osé, ni dans un sens, ni dans l'autre, je regardais de loin, j'avais honte du comportement de ma fille, du tien, et j'avais honte de notre erreur, mon erreur, car je commençais à comprendre, je me tenais trop en retrait pour lire l'adresse sur l'enveloppe de l'invitation, mais je comprenais, oui, je comprenais soudain, je me tenais en retrait et c'est pour ça que tu ne m'as pas reconnue en montant dans la voiture.

Mon seul mouvement, ma seule impulsion, ma seule décision a été de partir, après. J'ai quitté le mariage. J'ai quitté le mariage après l'apéro, j'ai quitté le mariage de ma propre fille, je les ai plantés. Je les ai plantés, ce sont à peu près les mots reçus par SMS il y a quelques minutes sur mon portable, suivis d'un point d'interrogation. Ma fille est si vulgaire quand elle perd les pédales, elle si comme il faut à l'ordinaire. Oui je suis partie, comme ça, sans avertir personne, au moment de rejoindre le repas, le domaine, où devait, où doit se dérouler, en ce moment même, le grand repas du grand mariage de ma fille. Je n'ai pas pris la bonne direction, j'ai pris l'autre route, la nationale, pour essayer de retrouver ma cousine qui ne l'est pas, et maintenant nous en

sommes là, toutes les deux, nous sommes dans ma voiture, ma non-cousine et moi. Toi et moi.

Je te regarde et je n'en reviens pas d'avoir fait ça, d'avoir abandonné ma fille le jour de son mariage, je l'ai abandonnée pour toi, toi que je ne connais pas, toi qui n'es rien pour moi, toi qui n'es pas de la famille, toi que j'ai pourtant rencontrée au mariage de ma fille, toi qui n'y étais pas invitée, toi qui n'y étais invitée que par ma faute, mon erreur, toi que j'ai invitée, c'est mon erreur qui s'est invitée, toi qui t'es rendue coupable d'une usurpation involontaire d'identité, toi que j'ai rendue coupable de cette usurpation. Il n'empêche, je suis en colère contre toi, tu aurais pu comprendre, deviner, tu ne connaissais pas ces gens, pourquoi t'auraient-ils invitée à leur mariage ? Pourquoi as-tu accepté cette invitation ? Tu aurais dû décliner. Si tu avais réfléchi deux minutes, tu ne te serais pas mise dans cette situation, tu ne nous aurais pas mises dans cette situation, toutes les deux. Je t'en veux tu sais, mais je suis là, je t'accompagnerai jusqu'à la gare, je m'assurerai que tu regagnes bien ton centre, et je retournerai, à regret, aux réjouissances. J'inventerai une décommande tardive de ma cousine pour éviter les questions.

J'ai encore dans ma tête la musique discrète, dite d'ambiance, de l'apéritif. Je suis enveloppée par le chuintement du CD, mais est-ce cette musique, la musique d'ambiance du mariage de ma fille, ou le souvenir d'une autre musique, peut-être une musique qui n'appartient qu'à toi, une rumeur musicale qui serait venue de toi, parce que c'est toi que je regardais pendant l'apéritif, je te regardais te débattre, on t'avait prise à partie, moi je ne disais rien, je me retranchais dans l'ambiance musicale, je me tenais là, dans le contraste entre la modestie de cette musique et ta colère, dans l'écart entre la discrétion même, cette musique feutrée, et ta vulgarité à te défendre, à vouloir rester parmi nous, à vouloir nous accompagner au repas. Cette musique dans ma tête c'est ton entêtement. Maintenant tu bats la mesure avec ton index sur tes cuisses, je crois que tu bats la mesure d'une musique inconnue, inconnue comme toi, une musique venant de toi, un murmure musical intérieur, et ce murmure, cette musique, tu ne les laisses échapper que du bout des doigts.

Pendant l'apéro tu posais plein de questions, comme une enfant sans crainte et mangée par la curiosité, dans une envie de savoir dépassant la mesure, tu dépassais nos mesures, la mesure de nos codes sociaux implicites, celle du bien se tenir, et même la mesure de la musique d'ambiance, soigneusement choisie par ma fille, cette musique inoffensive où nous nous tenions abrités. Tu cassais l'ambiance, avec tes questions, tu cassais le rythme. Je crois que c'est dans ce désordre du rythme que tu nous es vraiment apparue comme une intruse. Tu bavais, un peu, aussi. Tu n'arrivais pas à tenir ta langue, tu posais tant de questions, et tu n'arrivais pas non plus à la laisser dans ta bouche, cette langue, quand tu ne parlais plus. Elle sortait, dans un mouvement incontrôlé, elle léchait les coins de tes lèvres, et rentrait précipitamment. Au bord de ta bouche restait toujours un peu de salive. C'était gênant, si gênant si tu savais. Mais tu le savais, tu le sais sans doute. Tu devais bien t'en rendre compte, du vide soudain autour de toi, des regards mal à l'aise, tu devais bien mesurer ton inconvenance. C'était si dérangent, tes questions ponctuées de ce tic de la langue, qu'un garçon t'a servie de force, pour te faire taire. C'était peine perdue, tu as continué à ouvrir la bouche, dans l'oubli de la plus élémentaire tenue. Tu as posé tes questions la bouche pleine, ramenant de la langue, par petits mouvements rapides, les morceaux des mises en bouche repoussés au-dehors par ta parole. Mais à quel monde appartiens-tu ? Sais-tu seulement que dans un mariage on ne parle pas vraiment, on ne fait qu'occuper les lieux, occulter le silence. Le langage n'a pas d'autre fonction dans un mariage, et c'est ainsi dans toutes sortes de cérémonies en société, parler pour distraire les bouches comme le font les amuse-gueules, les détourner des vraies paroles et des vraies questions.

Ma fille soutenait mon regard avec dégoût et agacement. De son regard impatient elle me sommait de te chasser. Tu nous envahissais de questions, mais aux nôtres tu ne voulais pas répondre, on aurait même dit que tu n'arrivais pas à y répondre, c'étaient pourtant des questions faciles, qui êtes-vous, qui vous a invitée, vous êtes de la famille de la mariée ou du marié ? Dans la voiture maintenant tu me réponds, par à-coups. Je dois bien choisir mes questions, pour ne pas éveiller tes soupçons. Tu ne dois pas réaliser ce qu'il s'est passé, tu ne dois pas comprendre ce que je fais là, pourquoi je t'ai prise en stop alors que ma propre fille fête son mariage au bout d'une autre route. Tu ne dois pas recouper les informations. Tu me réponds par

saccades, comme si les réponses venaient de ton corps, de l'intérieur. Tu réponds à tes propres questions, tes questions qui n'en sont pas, mais seulement de l'inquiétude. Tu essaies de reconstituer l'histoire. Pourquoi ces gens-là t'ont invitée, pourquoi ils t'ont chassée.

Tu me demandes ce que j'en pense. Tu n'as pas su réagir, tu n'as su te défendre, tu ne sais pas qu'il n'y a pas de meilleure arme que l'approbation, de meilleure défense que le oui. Tu disais non jusqu'à l'excès, jusqu'à l'irrévérence, avec une voix forcée, aiguë. Tu brandissais ton non indigné, essayant de le glisser entre nos phrases à la manière d'une gamine mal élevée passant entre les jambes des grandes personnes. Tu t'entêtais dans le non comme dans un coin. Hors de toi-même et rencognée. Tu demandais à tous avec qui tu montais, pour aller au repas, alors que tout le monde rejoignait sa voiture pour le domaine où il allait être servi. Quand tu as compris que rien n'y faisait, que l'on refusait de t'entendre, que tu ne pourrais forcer personne à t'écouter ni à te prendre, tu es simplement partie, sur la route, dans une impuissance enfantine.

Tu as fugué.

J'étais occupée alors, à donner les dernières indications, à orienter tout mon petit monde, et je ne t'ai pas vue fuir. Toutes les voitures ont quitté le parking sauf la mienne, et je m'apprêtais à te parler, t'expliquer mon erreur, nous excuser, mais tu n'étais plus là. Troublée j'ai démarré et j'ai pris la nationale pour partir à ta recherche. En te cherchant je me ressassais l'intrigue, depuis le commencement, le début du quiproquo, je me demandais quand j'aurais pu briser le malentendu, arrêter la casse, l'accident. Maintenant c'est trop tard. Tu es pour moi un accident tu sais, mais la vie, la vie si tu savais, tu le sais sûrement, et même mieux que moi, la vie n'est pas autre chose, elle n'est faite que d'accrocs, de contradictions, d'imprévus, et c'est tant mieux, c'est le contraire de l'inertie. Tu es le contraire de l'inertie, tu es ce qui contredit, ce qui nous fait trébucher. Tu es mon croche-pattes pris en stop.

Nous arrivons à la gare, tu reprends tes mots, puis tu me les redonnes, tu me parles, encore, et cette voix que tu as, tellement plus douce que celle qui

portait ton non, ton refus, cette voix tu ne l'as que pour moi. Je suis la seule à l'entendre. Je me blottis dedans, et aussi dans ton odeur, cette odeur particulière, dans laquelle je reconnais celle de l'appréhension. Je me demande comment tu fais, avec l'angoisse du sucre, la lourdeur des soins, la vigilance constante, le tracas et la douleur des reins qui se délitent. Ton odeur m'a saisie quand j'ai ouvert la portière pour te prendre, elle m'a mise dans l'embarras, je ne l'avais pas soupçonnée au mariage. Au mariage l'espace était plus grand, plus aéré, et l'heure aussi n'était pas passée. Elle en était encore aux parfums. Et toi, tu ne t'étais pas encore mise dans tous tes états en disant non. Tu étais juste de travers, de travers de partout, jouant à rentrer dans le cadre lors de la photo du parvis, souriant, riant. Nous sommes plus près du soir maintenant, plus près des fatigues. Dans les relents et les amertumes. Tu me parles, calmement, tu me dis au revoir et merci, je me suis habituée à ton odeur, après t'avoir payé le billet de train, je te serre dans mes bras. Tu m'as dit merci tellement de fois.

Je reprends la route et je ne sais pas si je vais pouvoir rejoindre le domaine, je suis démaquillée par l'émotion, enlaidie par la honte, décoiffée, si troublée que je me sens fêlée, je me sens à part, étrangère, étrangère dans ma propre famille, j'ai ton odeur sur moi, j'espère que personne ne me posera de questions, j'espère qu'on ne parlera pas de toi. Je pousserai la porte et j'essaierai de faire disparaître dans un sourire mon air débraillé, mes émois en désordre, je m'assiérai subrepticement dans un drôle de silence, un arrêt perplexe des conversations, à la place vide devant le petit carton portant tes nom et prénom.

CHEZ LE GUÉRISSEUR

Si, si bien sûr, je suis guérie, c'est justement pour ça que je viens vous voir, vous revoir, oui. Voilà, je vais être directe, je voudrais retrouver ma jambe d'avant. Déguérissez-moi. Je ne suis pas folle, non, mais comprenez-moi. Ce n'était pas une jambe brûlée, un genou boiteux, c'était un souvenir. C'était ma vie depuis ce souvenir, ma vie autour de lui. Je sais, oui. Vous étiez mon seul espoir de marcher normalement, marcher enfin comme les autres, et surtout, surtout de ne plus avoir mal. Ne plus avoir mal c'est une sensation qui dépasse tout, oui, au début je n'en revenais pas, j'avais tellement de plaisir après vos mains, l'arrêt soudain de la douleur, c'est inouï, insurpassable. Je ne peux même pas décrire ce bien-être, c'est indicible, l'après-douleur. Et puis, je l'avais tellement attendu, ce moment, ce bien-là. Je n'y croyais plus vous savez, j'ai passé mon enfance, mon adolescence, et même une grande partie de ma vie d'adulte à vous chercher, à chercher un remède, à essayer de retrouver ma jambe perdue, ma jambe de toute petite fille. Je n'avais pas fait le deuil de ma jambe normale, jamais, mais maintenant, maintenant c'est l'autre jambe qui me manque, ma jambe brûlée et déformée. Je m'étais habituée à elle, sauf que je ne le savais pas. J'ai été soignée, opérée, redressée. Dans la douleur toujours. Aucun orthopédiste, aucun dermatologue n'a pu m'aider. Quand on m'a parlé de vous, j'ai pensé que vous étiez un charlatan, je n'y croyais plus, je ne voyais plus aucun docteur depuis plus de dix ans. J'ai quarante ans, et trente-cinq ans avec ma jambe déformée, avec mon souvenir. Mon accident. Je veux retrouver mon souvenir, je veux redevenir de travers. Je ne supporte plus ma vie droite. Être droite, marcher sans compenser. Je tombe, vous comprenez, je tombe, je ne m'y habitue pas, je ne m'y habituerai jamais. Remettez-moi de travers, je vous en prie. Toute ma vie, j'ai vécu de travers, dès la grande école j'ai supporté les moqueries, j'ai grandi de travers, j'ai grandi penchée, est-ce que vous imaginez ? J'ai poussé tordue. J'ai mal poussé, j'ai poussé dans le mal, en ayant mal, toute ma vie.

En me souvenant. Ma vie s'est construite tout autour de l'accident. J'ai survécu.

Vos mains vous ne saviez pas quoi en faire, je suppose. Au début. Vous avez été dépassé par votre don. Il vous a fallu du temps, non ? Pour accepter votre différence. Votre pouvoir. Maintenant, vous supporteriez, de ne plus sentir le bien, le pouvoir sur vos mains ? Maintenant que vous vous y êtes fait, au trouble, au surnaturel. Pour moi c'est pareil. Je ne me fais pas à ma nouvelle normalité. Je ne me fais pas à l'absence de la douleur.

Dans la salle d'attente je me sentais déplacée, j'avais honte tout à l'heure, si vous saviez. Je voyais les eczémas, devinais les zonas, les brûlures, je voyais les cicatrices, et je me disais, ils ne voudront jamais revenir en arrière, ils souffrent, je me sentais immonde de vouloir vous reprendre ma souffrance, de venir vous la réclamer. Je pensais qu'elle ne devait pas être si grande pour vouloir la retrouver, que c'était un luxe. Un luxe qu'eux ne pouvaient pas se permettre. Je voyais tous ces gens venus se faire charmer. Je voyais ce petit garçon, là, mangé par cette maladie de peau, et le seul fait de prendre un peu de votre temps j'en avais honte. Oui, il passe après moi. J'avais son âge à mon accident. Je ne savais pas, je ne comprenais pas. Si j'avais été soignée alors, oui, peut-être, mais il est trop tard maintenant. Je sais aujourd'hui seulement que toute ma vie vient de là et que me redresser, avoir la peau lisse, ne plus boiter, ne plus souffrir, c'est oublier, oublier mon enfance, oublier tout ce qui m'a fait grandir. Oublier mes gestes, mes habitudes, le rythme de la souffrance tout le long de la journée, le long des saisons aussi, ma souffrance perméable à l'humidité, aux variations de pression. Mes gestes, mes habitudes, mes postures, c'est avec eux, par eux, que je vivais. Vous me les avez enlevés. Le matin quand le réveil se fait sous les tiraillements de la peau, c'est comme si quelqu'un me disait bonjour, et ce bonjour c'est aussi moi qui le dis, j'ai mal au réveil, je crois que ça s'entend, et alors mon ami se réveille, il se réveille en caressant ma peau pour soulager mon mal au début du jour. Il le fait encore, par réflexe, mais pour combien de temps ? En ayant si mal, et parfois moins un peu moins, je lui disais bonjour, je lui rendais ces caresses au mieux de la douleur, quand les siennes la soulageaient un tout petit peu. Est-ce que nous devons inventer d'autres gestes pour notre amour ? Rendez-moi ma jambe, je voudrais à nouveau sentir cette peau du matin lui dire bonjour, lui dire je suis là. Sans ma jambe douloureuse c'est comme si je continuais à dormir. C'est comme si je n'étais plus là.

Depuis que mon papa est mort, je penche d'un côté. Il est mort dans l'accident. Je ne sais plus si je vous l'ai dit. L'accident dans lequel ma jambe a été broyée. J'avais besoin de mes deux parents, comme tout le monde, je penche sans la main de mon papa, depuis trente-cinq ans je penche. C'est lui qui conduisait. Nous n'étions que tous les deux, nous revenions des courses, c'est tellement banal. Maman ne s'est pas effondrée, elle a passé sa vie de tristesse à essayer de soigner ma jambe. S'occuper c'est le meilleur remède quand on a mal. Vous ne savez pas ces choses, vous, vous soignez immédiatement, par apposition des mains, en direct. Vous ne connaissez pas ce qu'est guérir, vous ne savez pas ce qu'est attendre, vous ne savez pas ce qu'est le temps. Le deuil, ce n'est que ça, vivre avec le temps dans le corps. Moi je l'avais pris tout entier dans ma jambe, il s'y logeait, il débordait, il boursouflait ma chair. Maman tenait le temps dans ses mains. Dans ses mains, dans ses paumes essayant de soulager ma jambe. Ses mains baumes ma maman, elle tenait le temps dedans. Dans les soins qu'elle m'apportait en vain, pas tout à fait en vain, parce que c'était notre vie. Ce n'est pas un médicament à proprement parler, le temps, c'est plutôt un soin. Un gommage. Je ne sentais presque plus ma jambe, par moments, avec le temps. Le temps gomme, il exfolie toutes ces choses sur lesquelles il passe. Les choses, les corps, et même les émotions. Vous ne connaissez pas ça, vous, avec vos mains thérapeutiques, ce vivre longtemps qui fait perdre leur relief aux douleurs, juste du relief, pour qu'elles ne dépassent plus, qu'elles ne vous emportent plus. Avec le temps elles n'ont plus leurs aspérités, elles sont là, lissées, presque tendres. Rendez-moi ma jambe. Refaites-moi un peu mal. Juste assez pour vivre. C'était ma seule vraie mémoire de mon papa, les photos c'est beaucoup trop loin. Les photos vous savez, ce ne sont que des images, des empreintes à l'aveugle, et les images sont comme les souvenirs, on les a en nous, on les a là, oui, mais on ne sait pas s'ils sont la preuve qu'on a perdu quelque chose, ou la preuve qu'on l'a gardé. Ce sont des disparitions progressives, on a les empreintes, les images, on a les souvenirs, et puis le sentiment d'avoir oublié, après. On a oublié, on le sait, on le sent : on devine qu'il y avait quelque chose, mais quoi. Je ne m'en contente pas, je veux une vraie mémoire. Une mémoire qui ne me quitte pas. Je veux la sentir, la savoir vraiment en moi. Avoir mal. Rendez-moi ma jambe, mon enfance, mon papa. Ma souffrance. S'il vous plaît.

JUSTE UN PAPA

Petite fille je devais voir le psy parce j'avais tué un renard à mains nues. J'étais bien d'accord, moi, mais d'abord le psy je ne le voyais pas, il me tournait le dos, et ensuite c'était pas si terrible, pour le renard, enfin si, mais je croyais bien faire. Il était pris au piège et n'était pas parvenu à se dégager. Il était mourant, je n'ai fait que presser sa nuque fort en pleurant pour que ça finisse plus vite. Pour desserrer le collet de sanglots qui m'étranglait.

Mes parents venaient de se séparer, plus l'histoire du renard, plus mon âge, neuf ans, alors je n'y couperai pas, au psy.

Maman était énervante à force d'arrangements, elle était d'une organisation redoutable, et le psy était comme elle, ils se sont bien trouvés tous les deux pour rentabiliser nos trajets. Papa était resté en haut de la montagne, où nous habitions tous ensemble du temps où tout allait bien, et maman venait de s'installer en bas, dans un village plus clément de la vallée. Je vivais chez papa en semaine, et tous les week-ends j'avais l'impression de changer de saison. Les vendredis après l'école papa m'amenait chez maman, et maman me remontait le dimanche en fin d'après-midi. Je retrouvais l'hiver, et mon arbre mort, tombé un peu avant le divorce, dans lequel je jouais jusqu'à la nuit, et même parfois après. J'avais fait ma cabane dans son large tronc. C'était un arbre qui avait connu son temps de célébrité, on en parlait même dans un livre. Lorsqu'il a fallu s'insérer dans le planning du psy, il nous a fait remarquer qu'il montait voir le vendredi un autre enfant dans un village intermédiaire, alors maman a immédiatement embrayé, ne pouvaient-ils pas se retrouver là, mon papa et mon psy, à mi-parcours, et profiter de ce trajet ? Il me prendrait à ce village, et la consultation se ferait dans la voiture, jusqu'au village de maman.

Le psy faisait transition entre papa et maman, je n'aimais pas sa manière de conduire, pas du tout. Il me prenait comme convenu à mi-pente et

j'angoissais par avance des tournants.

Nous parlions sans nous regarder, je racontais mes déboires à son dos, prisonnière de l'habitacle et tenue par la ceinture, sur cette route de montagne mes paroles étaient imbibées d'une légère nausée. Le psy n'était pas bon conducteur, il ne négociait pas les tournants comme mes parents. Je redoutais cette descente. Et puis, cette compagnie d'un homme presque inconnu conduisant devant moi me rappelait de mauvais souvenirs, une fois où j'avais eu si peur, si peur que j'en avais oublié celle d'être grondée.

Le renard était gris, il faisait très froid cet hiver-là, son pelage était dense, avec de longs poils presque blancs au-dessus, une sorte de bourre épaisse et courte en dessous, bien plus sombre, une sorte d'ombre chaude. Il avait cessé de lutter quand je l'ai trouvé, il s'était enroulé dans sa queue étoffée par le froid comme pour dormir, mais il ne dormait pas, il mourait. Il avait signalé sa présence par une forte odeur d'urine et de violette, comme tous les renards, mais celle-là dépassait tout ce qu'on sait sur l'odeur de déjection et de petites fleurs des renards, elle sentait l'affolement. C'est à l'odeur que je l'avais repéré, autrement il n'était qu'un creux gris dans la neige. Quand je l'ai soulevé, j'ai vu le dessous de son corps noirci par le sang, là où la chair était entièrement resserrée dans le collet. Il a tenté de me mordre, mais si lentement que j'ai compris où il en était. Il était au bout de sa peur, il n'avait plus rien à craindre, juste à attendre. Mais ce juste-là c'était horrible, je le tenais contre moi, je sentais les tout petits battements de son cœur. Je ne suis pas arrivée à desserrer le collet, il sciait mes gants, je ne voulais pas le délivrer, ce n'était plus la peine, je voulais utiliser le fil de métal pour en finir, mais pas moyen. J'ai retiré mes gants tout déchirés et je l'ai étranglé à mains nues et glacées.

J'ai d'abord longuement regardé mes gants, ce n'étaient plus des gants mais des chiffons fourrés, je n'avais pas peur de la réaction de papa, pas du tout, pourtant j'étais figée devant ces lambeaux, ils étaient en charpie comme la fourrure du renard, et mes mains, j'ai regardé mes mains, étrangement intactes et blanches, seuls les doigts de mes gants étaient blessés, moi je n'avais rien, juste froid aux mains, mes mains, mes doigts, ma paume, mes ongles, mes poignets étaient lisses, pleins, clairs, dévêtus. J'ai regardé mes gants déchiquetés, mes mains dégantées. Mes mains nues.

Je les ai posées sur son cou comme pour les réchauffer, ou le réchauffer lui. J'ai pressé aussi fort que mon âge le pouvait.

Avec le psy, je revenais toujours à la peur de ma vie. La peur de ma vie n'était pas celle du renard. Ce n'était même pas une peur d'hiver. C'était une simple peur d'été, en pleine chaleur. Un homme m'avait pris dans sa voiture l'été de mes six ans, il cherchait la gendarmerie, moi je savais où c'était, vu que mon papi était gendarme. J'étais dans le village avec mamie et j'avais lâché sa main toujours inquiète. L'homme s'était approché de moi. Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'avais soudain tout oublié des phrases affectées de mamie, de papa et de maman sur le moindre contact avec les inconnus. Je n'avais jamais bien su ce que c'était, un inconnu. Je ne savais pas quelle tête il avait, quel âge, quels habits il portait. Alors je ne m'étais pas méfiée, je ne l'avais pas reconnu. J'étais montée avec lui dans sa voiture pour lui dire mieux le chemin, je n'avais pas peur, jusqu'à ce qu'il freine soudain devant la gendarmerie en me demandant de descendre, pour pas qu'on croie que... Je l'avais regardé, j'avais compris ce à quoi j'avais échappé, je m'étais affolée en défaisant ma ceinture et j'avais couru jusqu'à l'appartement de fonction.

Le psy ne comprenait pas le rapport entre le renard et l'inconnu. Je le trouvais trop bête, l'inconnu c'était comme lui, lui je ne le connaissais pas, et pourtant j'étais là, juste derrière. Tous les vendredis j'étais derrière l'inconnu, tous les vendredis je descendais chez ma maman avec l'inconnu au volant. Il conduisait mal. J'avais des relents acides. Nausées et descentes en moi. Pour un psy il n'allait pas chercher bien loin. Il me soutenait que je le connaissais au contraire. Il ajoutait en changeant de voix que je n'avais toujours rien dit sur le renard. Je me taisais. Il me demandait si le renard symbolisait la peur pour moi et si je savais ce que veut dire un symbole. Je souriais et alors, et chaque vendredi c'était dans cet ordre, il me parlait de mes parents, de leur séparation, de ma vie repliée et un peu sauvage chez mon papa. Le renard, le symbole, et papa. Dans cet ordre. La peur du renard ce n'était pas la mienne pourtant. C'était la sienne. C'était le renard qui avait eu peur. Un jour, j'en ai eu vraiment marre, je lui ai demandé soudain, au beau milieu de mon histoire de l'été de mes six ans chez papi mamie, et comme nous passions juste devant lui, je lui ai demandé s'il l'avait vu, le type de la route, attendre ses morts au tournant, là, les reins calés contre la glissière de sécurité. Il m'a répondu qu'il n'était pas méchant, que tout le monde le connaissait et que je ne devais pas avoir peur de lui. Il fallait que j'arrête avec les inconnus. Il m'a

regardée dans le rétro et m'a posé sa millième question sur le renard. Comme je ne répondais pas, il m'a parlé de la grosse barbe de papa.

Il ne comprenait décidément rien à rien, la barbe de papa était propre et douce. Papa n'était pas un ermite bourru de la montagne, il était juste un papa, il était juste le seul à n'avoir pas fait toute une histoire de mes mains réchauffées dans la gorge grise et encore chaude, de mes mains qui puaient la mort et le renard d'hiver. Il ne m'avait même pas grondée pour mes gants en loques. Il m'avait prise contre lui, et consolée de souvenirs, ses propres souvenirs d'enfance et de renards. Puis nous étions retournés chercher le cadavre avec une pince pour couper le collet et creuser plus profond que la neige pour enterrer le corps. Il avait même coupé une mèche de poils gris que j'étais allée déposer dans mon arbre avec mes autres trésors de mémoire qui me serviraient plus tard à dire des choses consolantes, moi aussi, à mes propres enfants chagrinés. Voilà tout ce que savait faire et dire et taire mon papa et qu'ignorait le psy.

JE NE CONNAIS MÊME PAS LE NOM DES ARBRES

Je ne marchais plus avec elle. Je ne supportais plus nos disputes, ses silences, ses rêveries, ses distractions qu'elle appelait des réflexions, sa manie des livres, sa fatigue à vivre, sa paresse à courir. Son petit corps chétif devenait un poids. Elle s'interrogeait sur tout et n'importe quoi. Elle s'arrêtait comme on balbutie, comme on accroche aux repousses des genêts. Elle traînait beaucoup trop en randonnée. Elle vivait dans nos habitudes. Je ne la supportais plus. Dès le printemps, on avait décidé de s'accorder une pause, une pause dans notre vie de couple, dans nos randos à deux. J'avais passé l'été à nager et roupiller sur la plage, je voulais m'endormir, m'abrutir, et puis, fini. Enfin reposé, dispos. Je me suis remis à marcher, juste avant l'automne. Seul. Sans elle je le savais j'étais peut-être un peu trop libre, ouvert, perdu. Au sens propre. Ce qui m'exaspérait chez elle, son organisation tatillonne, c'était ce qui me manquait le plus. Elle prenait tellement de plaisir à préparer nos départs, et même à ranger nos retours. Elle était mes points de repère quotidiens. Sans elle, j'apprendrai avec fierté à me débrouiller seul.

Je me suis perdu dès la première fois.

J'ai remis mes chaussures de marche, cela faisait trop longtemps, tout un été au placard, elles se sont mises à grincer. Elles gémissaient à mes nouveaux pas. Il me fallait les refaire, les reprendre.

Je voulais monter sur la corniche surplombant la rivière où nous marchions souvent, elle et moi, non par nostalgie, mais parce que je croyais que ça m'aiderait, de marcher sur nos pas amoureux. À ne pas me perdre. À la quitter pour de bon.

Elle était encore tellement présente en moi, au moment où ça n'allait plus, que je m'étais senti menacé par elle. J'avais peur que ses habitudes, ses habitudes à elle, prennent le pas sur les miennes. J'avais peur qu'elle me déshabitué de moi-même. J'avais surtout peur de son amour. Je pensais qu'il

allait assaillir mon espace, mon centre, cet endroit de moi que personne ne connaissait et que je la soupçonnais d'avoir décelé. J'étais persuadé qu'elle l'avait trouvé et qu'elle allait le perturber, le salir. Je voulais préserver ce lieu en moi. Même encore après la séparation j'avais peur de ça, bien plus que de me perdre.

Je n'ai même pas retrouvé le départ du sentier. J'avais pourtant vu la Source Suprême, cette maison qui nous faisait rêver en contrebas de la route et que nous n'avions jamais eu la curiosité d'aller voir de près. Puis je m'étais repéré à la vierge en hauteur du village, monumentale et si grotesque qu'elle paraissait en carton-pâte, une vierge de péplum. Je m'étais garé sous les jupes de la vierge et j'avais pris j'en suis sûr le bon chemin. Mais dans le chemin, impossible de retrouver le croisement. De le reconnaître. Je ne reconnaissais rien. Le brouillard était bien gras, mais ce n'est pas une excuse je sais. Je me tenais idiot à chaque carrefour de terre tassée, devant les signaux colorés, ces balisages sur les pierres, les arbres. Je fouillais le paysage et ma mémoire. Je ne savais pas quel sentier prendre, quelle route pour ma journée, et pendant ce temps cette journée s'avavançait, elle, sans hésiter. Je me mettais des interdictions et des questions comme si mon avenir dépendait de ce choix pour ma promenade. Je voulais y arriver seul, surtout ne pas me perdre, je ne voulais pas retourner avec elle pour de mauvaises raisons.

Mes chaussures n'étaient toujours pas d'accord avec mes pieds, avec ma démarche, elles persistaient à couiner.

Le soleil est sorti des brumes et je me suis décidé. J'ai opté pour deux petites parallèles blanches et rouges, et au bout d'un kilomètre à peine je les ai perdues de vue.

Toute la journée je me suis égaré en espérant retrouver un signe, un chemin, une route. Le soleil reprenait ses brumes, les couleurs s'épuisaient, délavées et semblables, des gris et des verts dans lesquels je me fatiguais à m'orienter. Elle et moi, nous marchions surtout en hiver, les couleurs étaient plus denses.

Nous fermions les yeux dans les clairières pour de courtes siestes au court soleil de l'après-midi, je la tenais tout entière dans mes bras, et comme

toujours lorsqu'on ouvre les yeux après les avoir fermés un petit moment, les couleurs se ravivaient, plus elles-mêmes qu'auparavant.

Dépité j'ai abordé une petite route. On devait être presque le soir, à voir le soleil descendre et s'embrouiller plus encore. Je n'avais pas de montre, et j'avais oublié mon portable. Elle n'était pas là pour m'y faire penser. Cette route était très abîmée. J'avais l'impression d'avoir monté toute la journée, dans la plainte de mes chaussures. Je n'avais pas de boussole, l'air frais me laissait penser que j'étais sur un plateau, sans doute pas très loin de la corniche, mais aucun indice en écho de la rivière en contrebas, aucun son d'eau ou de mouvement dedans, d'agitation humaine au bord, aucun bruit de jeux, même lointains, même d'arrière-saison, rien. L'horizon reculait devant une étendue clairsemée quand le brouillard, par je ne sais quel hasard de courants d'air, laissait la vue tranquille. Je me sentais de plus en plus dérouté dans cet espace dégagé, si horizontal. Une sorte de torpeur, froide, s'est emparée de moi et je me suis aperçu que je frémissais. Je me suis ressaisi et j'ai décidé de suivre la route. Je rencontrerai bien une voiture, je trouverai un panneau, un village, un hameau, des cyclistes, d'autres randonneurs. Mais pour l'heure, pour les minutes de mon léger effroi, pour mon moment d'hésitation, personne. Personne et très peu de bruits, toujours très peu de couleurs sauf des nuances de gris à peine verdies par les arbres qui tressaillaient au bord de la route. Même le violet des bruyères en toutes petites fleurs me paraissait grisâtre. Tant de brouillard et de silence que j'ai vu le blessé au dernier moment, lorsque je perdais encore confiance. Tant d'épaisseurs dans mes pensées, que j'ai presque buté sur lui. La roue arrière de son vélo, bizarrement tordue et dressée, attrapait une lumière dans les gris, les rayons brillaient et je crois que ce sont ces menus éclairs qui m'ont arrêté. Il n'y avait pas plus de bruit qu'auparavant, peut-être une texture de silence différente. Le silence ce n'est jamais le silence, elle me disait souvent ça, le silence c'est plutôt un fond adouci de sons minimaux. Elle prenait cet arrière-plan des sons pour le bruit du temps. Elle prétendait entendre le temps passer. Le corps du cycliste ne parlait pas, ne bougeait pas, mais il était vivant je l'ai senti, je l'ai su, à cette matière nouvelle du silence. Quelqu'un était là qui respirait sans qu'on entende le moindre souffle. Cette absence de son et la présence du vélo me rappelaient mes courses de petit

garçon, quand je roulais à fond en plein après-midi sur les routes de campagne désolées, et que je n'entendais rien, rien sauf le bruit de l'air dans les roues malmenées, le bruit de mon effort effréné, ce bruit qui disparaissait lorsque je m'arrêtais enfin et brusquement, immédiatement remplacé par un autre silence, le silence brouillé de ma respiration qui était la seule à courir encore, à pédaler comme une folle, étranglée et solitaire, intérieure. J'ai regardé le corps au sol. Le vélo s'imbriquait dans ses membres, et bêtement sans doute, je ne connais pas les gestes des premiers secours, je l'ai soulevé pour essayer de défaire l'amalgame, séparer la chose du garçon, l'objet du vivant.

Elle, elle aurait su quoi faire, elle savait réagir, elle sentait ces choses comme un animal, sans réfléchir ou plutôt en pensant comme les poètes, confusément, intuitivement. Elle avait une drôle de façon de réfléchir qu'elle appelait rêvasser.

Il s'est réveillé. D'un coma je ne sais pas, peut-être juste d'une commotion. Il n'a pas crié tout de suite, mais peu à peu. Quand j'ai dégagé son bras droit, j'ai eu du mal à retenir les spasmes de dégoût. Les veines, les tendons et les muscles étaient en dehors du bras. Il avait les yeux démesurément ouverts, et puis brutalement fermés, dans une réclusion douloureuse. La douleur ça ne se partage jamais. J'ai réussi à démêler la vie du métal et j'ai reposé le corps à terre, c'est-à-dire sur la route. Il devait avoir quatorze ou quinze ans. Il m'a curieusement demandé l'heure. J'ai compris qu'il était là depuis longtemps. J'ai regardé autour de nous, le brouillard effaçait encore mes perceptions, je ne savais plus où j'avais déjà vu ce paysage, il me semblait avoir été transporté dans un tableau de Friedrich que je ne connaissais que par mégarde, à cause d'elle, grâce à elle. Mais dans ce tableau, il n'y avait pas de blessé à vélo. Il venait de retrouver sa voix et sa première demande portait sur l'heure. Incapable de répondre à sa question sauf à voir la lumière plus basse, mais était-ce dû au soir ou au brouillard je n'en savais rien, je lui ai dit on est le soir et il a paniqué. Il m'a dit sauvez-moi, portez-moi, ne me laissez pas là.

Je l'ai soulevé.

Je l'ai pris contre moi et j'ai repris la route en me laissant guider par ce jeune dans mes bras. Il savait où il était. Il m'a dit qu'avant plusieurs kilomètres on ne trouverait personne. Il m'a demandé si je me sentais capable de le porter si loin, puis, abruti de douleur ou bercé par mes pas, ou

les deux peut-être, il s'est endormi, évanoui à nouveau. Je ne savais pas comment j'allais tenir le coup, mon corps ne répondait plus à mes ordres.

Ce corps, j'avais toujours voulu le contrôler, à force de sport et d'alimentation réfléchie. Elle, elle se laissait aller, souvent débraillée, mal habillée, un peu sauvage et surtout très sans-gêne. Elle se moquait du regard des autres. Elle pouvait faire pipi n'importe où. Elle retroussait les cuticules de ses ongles devant tout le monde sans même s'en rendre compte, c'était pas grand-chose, et ses mains si petites, mais ça me dégoûtait un peu. Ce petit geste impudique, qui lui ressemblait tant, apparaissait dans ma mémoire comme un caillou tout rond, j'aurais voulu le tenir dans ma main, et ne plus le lâcher. Mais mes deux mains maintenant étaient embarrassées d'un poids accidenté, d'une urgence que je devais faire durer jusqu'aux secours, jusqu'au bout de cette route, jusqu'au bout de ce jour, de ce soir, peut-être de cette nuit. Je titubais, il n'était pas bien lourd, pourtant. Mes chaussures, qui avaient fini par se taire et que j'avais oubliées, ont repris leur lamentation agaçante, puis elles se sont à nouveau calmées, peu à peu. Elles ne se faisaient plus entendre que de loin en loin, j'avais l'impression de laisser leur grincement derrière moi. Il fallait que je trouve un moyen de passer le temps, de le tenir à distance. Il n'y avait rien au bord de cette route sauf des arbres. J'ai commencé à essayer de les reconnaître et de les nommer, mais moi je ne suis pas comme elle, je ne connais même pas le nom des arbres. La nuit s'avançant déjà n'arrangeait pas mon ignorance. J'avais fait un paquet des muscles, des tendons et des veines du bras du garçon en l'enroulant de mon tee-shirt et je tenais dans ma main droite cette masse que je serrais comme un trésor.

Il s'est réveillé en sursaut. J'avais dû marmonner parce qu'il m'a montré les trembles de son bras valide. Il a dit d'une toute petite voix le long de cette route il n'y a presque que des trembles, c'est facile à reconnaître. C'est une variété de peuplier. Regardez ces petites feuilles, arrondies, très souples, elles bougent au moindre vent. Même le mouvement du brouillard les anime. Regardez l'écorce lisse et blanche, blanc crème. Presque aussi blanche que celle du bouleau. Ils poussent par bouquets, ils ont besoin de lumière et de sols frais. Elle, elle connaissait ces choses, elle me disait tu sais pourquoi les écorces du bouleau sont blanches, c'est parce qu'elles sont pleines d'air, comme la neige, pour isoler l'aubier, une mousse de poches d'air, et parfois je la soupçonnais d'inventer, de rajouter des dentelles et du sens au moindre

buisson. Regarde. Elle focalisait sur des petits riens, des petites choses, des vues de près sans importance, des lichens arrachés et retournés au flanc des arbres, des indices minuscules, qui ne renvoyaient qu'à des vétilles. Elle était une visionneuse de chaque instant, même des plus ordinaires, elle s'arrêtait sur tout, un vrai stéréoscope ambulant, je pensais à mon vieux View-Master en 3D. Elle m'arrachait de mon enfance sans douleur. Elle souriait et moi aussi. Elle me disait souvent juste regarde, écoute.

Il a repris sa voix pour me dire écoutez, on approche.

La nuit était toute là. Je l'écoutais attentivement. C'était lui, ce garçon blessé, c'était lui qui m'aidait à tenir, à marcher, c'était lui qui m'aidait à le porter. J'avais l'impression idiote et poétique que les trembles cherchaient une position pour la nuit. Et soudain, dans cette nuit bordée par les verts si légèrement brouillés de mouvements, j'ai vu une carrosserie renvoyer d'autres couleurs. Lorsque je suis passé près de la voiture garée, j'ai senti sa chaleur. Il n'y avait aucun bruit, aucune trace ou preuve de présence humaine, sauf la chaleur sur la carrosserie avant. On venait de couper le moteur. J'ai déposé ma fortune fragile le plus délicatement possible sur la terre de l'accotement, et je me suis mis à crier, appeler, implorer de l'aide.

La première chose que nous avons aperçue par les vitres de la voiture, c'est l'éclairage pathétique et démesuré de la vierge. Cette fois ce n'était plus un décor de péplum, plutôt une ambiance de boîte de nuit estivale, avec rayons laser mais sans bruit aucun. La saison était finie. J'étais revenu au point de départ. L'hôpital n'était plus très loin.

MES NOËLS NOYÉS

Nous longions le lac en voiture. J'étais sur les genoux de ma grand-mère et je venais de crier dans son visage que le sapin de Noël se noyait. Je ne savais pas, dans mes trois ou quatre ans et au milieu du printemps, à quel point c'était vrai. Le lac avait toujours été là, au bord de la route, et la route au bord du lac, je le croyais vieux comme les routes, comme les adultes, au moins aussi vieux que mes parents, peut-être même autant que papi et mamie, vieux comme le père Noël. En vrai il était neuf comme moi. Il avalait les arbres. J'aimais les arbres, beaucoup, et les mots, plus encore, et les histoires qu'on pouvait former avec eux. Mais je ne connaissais pas bien le nom des arbres. Le lac montait chaque mois ses eaux jusqu'à nos routes, jusqu'à la plage de terre rouge où nous allions pique-niquer.

Je regardais l'écume des vaguelettes, que j'appelais la crème, se déposer sur cette roche cramoisie qui s'effritait si facilement. Mamie m'avait expliqué que c'était de la ruffe, qu'elle était pleine de fer oxydé, comme notre sang. La crème bavait sur le sable rouillé, le frangeait d'une teinte cassée, avant de s'y dissoudre avec des pétilllements d'aspirine dans un verre d'eau. Le verre d'eau était si large et profond que personne n'entendait les pétilllements, mais c'était sûr, il fallait les écouter de près, patiemment. J'étais une petite fille qui savait attendre et écouter, une petite fille qui n'a plus rien à voir avec la femme pressée que je suis devenue. J'aimais beaucoup ces petites choses, toutes ces petites choses qui faisaient le lac. Je voulais en faire le tour.

Toutes mes enfances étaient lacustres et noyées, mais noyées je ne le savais pas encore. Ma tante maternelle avait une maison au bord d'un lac en altitude où nous allions nous rafraîchir, tous les étés, mes cousins et moi. Mes grands-parents paternels m'amenaient pique-niquer ici, hors saison, à l'abri des roseaux. Ici c'était un autre lac, dans le Midi, il était beaucoup plus vaste, entouré de collines bistre, avec en son centre une colline encore, plus grande et presque entièrement verte. Ce n'étaient pas les mêmes couleurs.

Je commençais à manquer de place dans ma tête pour mes mots, j'embêtais ma mère pour qu'elle m'apprenne à lire, j'essayais de décrypter les phrases des grands écrites bien plus grand qu'eux encore dans la terre écarlate avec des cailloux clairs. Des messages amoureux très blancs dans des cœurs de plusieurs mètres carrés, parfois des phrases plus mystérieuses en pierres grises recouvertes de lichen, se détachaient sur la ruffe friable. Les mots semblaient avoir poussé là, sur cette terre où pourtant rien ne pousse sauf la vigne. Je ne pouvais pas plus les déchiffrer que lire notre nom de famille sur la borne kilométrique, notre nom juste au-dessus d'une flèche qui n'indiquait aucune direction possible, sauf le fond du lac. Cette borne à côté de la plage m'intriguait et m'attristait comme la mort du sapin de Noël, sans que je sache très bien pourquoi. J'avais tellement de questions dans ma petite tête que ma grand-mère avait cessé d'essayer d'y répondre. « Toi et tes questions » était devenu mon surnom. Je jouais autour de la borne en béton, je montais dessus et je tendais la main vers l'endroit désigné par la flèche, vers le milieu du lac. Peut-être vers la grande colline tout après l'eau, de l'autre côté, peut-être même après la colline. Mais après la colline, il y avait de l'eau encore. La colline était une île. Après l'eau la colline, après la colline, l'eau. Je regardais les couleurs se superposer, le rouge de la ruffe, presque cuivre, le bleu de l'eau, presque vert, le vert des arbres sur la colline, presque jaune, le jaune des roseaux, presque vert. Et le blanc des mots sur le sang du sable.

Mon premier mot à l'inverse était rouge sur blanc, maman me l'avait rapporté. J'étais chez le docteur, et sur ses genoux, quand je devais faire ah et ouvrir la bouche, sur sa blouse immaculée j'avais dit coquelicot. Ce qui manquait aux couleurs du lac, c'était l'acide du raisin, le jus, le vermillon du vin, dont on avait gardé des photos et que je n'avais jamais vu en vrai, à part en bouteille, mais les vignes de papi je ne les avais jamais vues, non, alors que des coquelicots oui, de l'autre côté de la route. Pour aller chez le docteur, on longeait des bords de routes pleins de rouge fleur. À table les adultes buvaient du vin de papi, et les vignes étaient en photo, comme les Noëls d'avant, ceux que je n'avais pas vécus et qui se passaient chez eux, chez mon papi et ma mamie, pourtant chez eux ça n'existait pas, pas plus que la vigne, juste en photo. Ils devaient bien habiter quelque part, mais la maison dont on me parlait, où il y avait des Noëls en photo, je ne pouvais pas la connaître, elle avait disparu l'année de ma naissance, elle et toutes les maisons du

village, la place, la fontaine, le lavoir. Tout cela était encore des questions auxquelles on avait fini par ne plus répondre, mais que je posais quand même, têtue et patiente comme avec le bruit ténu du dépôt de la crème du lac sur le sable en fer.

Je faisais revenir mes questions à chaque pique-nique, à chaque baignade, à chaque promenade, bien posées comme les cailloux blancs ou gris pour écrire sur la page rouge. Bien en évidence. Je ne comprenais pas, je ne savais pas encore que les questions auxquelles on veut bien répondre, ce sont celles qui ne sont pas posées. On ne fait plus attention à ce qui est toujours là, ce qui fait partie de nos habitudes. Il faut oublier, ou se décaler, regarder de travers, pour voir et revoir, pour pouvoir se souvenir. Il faut la surprise des questions pour surprendre les réponses. J'étais naïve comme toutes les petites filles devant des fleurs rouges ou des mots blancs.

Nous vivions dans un monde où les fleurs, surtout les coquelicots, envahissaient les bords de routes, pourvu que ces routes soient au-dessus de l'eau, et nous ne faisons plus attention à ces fleurs. Il m'arrive de m'en souvenir maintenant qu'elles ont disparu. Ce que j'avais remarqué, moi, quand même, à force de mes questions et de leurs solitudes, c'est que toutes les routes n'étaient pas au-dessus de l'eau. C'était assez simple d'ailleurs, il y avait les routes du tour du lac, séparant de leurs lignes grises le bleu de l'eau et le rouge de la terre – de la terre et de ses fleurs –, et les routes du fond du lac, qui plongeaient d'un côté, celui de la borne près de la plage, grises dans le gris de l'eau – car l'eau devenait grise quand je la regardais trop, de trop près –, et ressortaient de l'autre côté, tout contre la colline, celle du milieu du lac, cette île qui gardait un village invisible dans son ombre. C'était ce que mes frères et mes sœurs disaient. Ils étaient fiers de porter le même nom que cette atlantide. Ces routes allaient vers le village au pied de la colline, dans l'île, et ce village était noyé. Je commençais à comprendre. Je remarquais toutes ces nuances de couleurs, au moment où je commençais à avoir assez de mots pour ces nuances. Je différenciais les couleurs vives aujourd'hui passées, délavées, des photos de famille autour du sapin de Noël, et les couleurs changeantes du sol rouge tout en ondulations de collines, plus ou moins saturé d'oxyde de fer, passant du rose à l'ocre, de l'ocre au rouge brique, au rouge sang près de l'eau redevenue bleue de loin. Mes bottes de pluie étaient vite lestées de boue rouge dès qu'il faisait mauvais, toutes les

couleurs devenaient vaseuses, j'aimais bien, aussi. Je comprenais les couleurs, et je comprenais les directions. Je commençais à m'orienter.

Nous ne fêtons plus Noël chez papi mamie, mais quelle importance pour moi, puisque je ne les connaissais pas, ces Noëls-là.

J'étais née en même temps que le lac.

Les Noëls d'avant, dont parlaient souvent mes frères et mes sœurs, et les cousins aussi, n'étaient pour moi que des Noëls de photos. Sur les photos, je ne reconnaissais presque personne, depuis tout le monde avait grandi, sauf ceux qui n'étaient plus là, sauf ceux qui avaient juste vieilli. Je me perdais dans les familles. Je ne saisisais pas pourquoi il y avait des cousins qui ne se connaissaient pas, des cousins à chaque lac. J'étais la petite dernière et j'avais crié dans la voiture que le sapin de Noël se noyait, mamie, regarde, là ! On m'avait gentiment moquée, j'étais une petite sœur gâtée, mais il me manquait quelque chose dont je croyais avoir la preuve sur les photos de famille. Je cherchais partout des indices. Maintenant que je sais, que je crois tout savoir, je pourrais ressortir les photos et trouver tous les signes, mais je ne me souviens plus très bien comment je questionnais les images, comment je les regardais, avide et patiente à la fois, je ne sais plus très bien ce que j'y voyais.

Sur l'une de ces photos les couleurs ne sont pas celles de Noël, on est tôt dans l'automne, on n'est même pas en automne, les couleurs de fin d'été sont moins criardes que celles des fêtes, et le temps qui frotte sur toutes les images a laissé ses pastels sans âge. Je sais que cette photo a quarante-deux ans. Mon grand-père porte une pleine hotte de raisins et ma mère a le ventre rond penché vers la terre. Mon père remplit un seau, courbé comme sa femme. Les eaux sont tout près d'ici, chahutant dans un ruisseau si plein d'énergie qu'il était connu de tout le pays pour ses débordements. Les eaux sont prêtes à se perdre, et monter. Monter ou se perdre. Tout le monde est venu donner un coup de main pour les dernières vendanges, même ma mère, malgré ses huit mois lourds à porter. Derrière les personnages d'époque, en arrière-plan, comme un décor pour moi qui ne connais pas ce paysage, on voit la grande colline, les arbres qui la rendent verte, la terre rouge sous le vert, et, sauf les vagues contours du village tout au fond, tout est comme aujourd'hui, tout est comme toujours, la seule vraie différence, c'est l'eau, la seule différence, c'est moi. Je suis dans la photo, l'eau est encore

hors cadre, juste au bord de l'image, montant du ruisseau barré par le barrage. Je suis dans la photo, invisible, dans une fin d'été quarantenaire, bien au milieu de la vigne, au centre du lac à sec. Je suis cachée dans le ventre du lac. La mise en eau a commencé, la vigne et les quelques arbres seront bientôt tout aussi insoupçonnables que moi dans ce paysage. Pour l'heure, sur la photo, c'est le lac et moi qui sommes silencieux. Mais nous allons très bientôt nous montrer, le lac et moi. À l'intérieur même de nos corps il y a déjà des lacs secrets, des lieux plus ou moins fermés, des citernes, des espaces de confluence. Le lac lacrymal, dans le coin interne de l'œil, du côté du nez, les lacs sanguins au niveau du placenta. Nous sommes faits de lacunes, de vides, de cavités. Je suis toute en creux. Il me manque des choses qui font pourtant partie de moi.

Je n'ai pas de passé avant le lac.

Je suis revenue à la plage de mes pique-niques, et j'ai sorti la photo de mon sac pour comparer les deux images, les deux paysages. Je tiens ma mémoire devant moi. J'ai froid aux mains. Qu'on soit au début de l'hiver maintenant ne change pas grand-chose aux couleurs, la terre est ingrate au bord de l'eau, sur la photo le temps passé estompe toute luminosité, tout est désolé, et la désolation n'a ni couleur ni saison, les souvenirs eux-mêmes sont altérés. La mémoire se fane aussi vite que les images. Aussi lentement. Je tiens la photo devant son propre paysage. J'y vois se placer ma famille pour les vendanges, devant la colline, et tout au bord de l'image, comme tombant du premier plan, le haut de la borne kilométrique portant notre nom, mangée par le cadrage. De ce bord de la photo, la route surgit, qui suit la vigne et va s'oublier dans la colline. C'est la route noyée du village noyé de papi et mamie, la route des Noëls noyés. Mes frères et mes sœurs m'en ont si souvent parlé que j'ai parfois l'impression d'y avoir été, d'en avoir été, mais non. Aucune photo ne confirme cette fausse impression.

Dans le temps de mes grands-parents, on ne prenait pas les mêmes photos qu'aujourd'hui, on ne prenait pas des photos de chez soi, de sa maison, de son village et de ses paysages, seulement ceux d'ailleurs, loin d'ici, des paysages de vacances que papi et mamie ne prenaient jamais de toute façon. Ici n'était photographié qu'à l'occasion d'événements, Noël, les vendanges, les anniversaires à chiffres ronds. Je n'ai pas d'images du village ou de la maison,

seulement de sapins de Noël au pied desquels les visages de mes frères et de mes sœurs rajeunis souriaient aussi franchement que les guirlandes à trois couleurs. On cadrerait serré sur les réjouissances. Je ne connais pas l'extérieur, le village, pas même l'intérieur de la maison, ses contours. Quand on est trop près on ne voit rien des contours, des bords, du contexte, on ne sait rien des murs, des rues, des places, du lavoir, du soleil sur les façades, on ne sait pas comment se comportaient les courtes ombres de l'hiver entre les maisons. Quarante-deux ans plus tard, je suis encore trop près, plongée dans la photo, noyée dans une nostalgie qui ne m'appartient pas, celle de Noël que je n'ai même pas connus. Pas une nostalgie non, plutôt une vague impression de perte, quelque chose que je n'arrive ni à retrouver, ni à rattraper, à saisir. Je n'arrive pas à me faire un passé de la famille d'avant les eaux, je n'ai pas accès aux souvenirs du village. Je me sens exclue de cette mémoire familiale à laquelle pourtant, de loin, de loin mais depuis toujours, j'appartiens. Je tiens la photo des vendanges à bout de bras dans l'exact prolongement du paysage qu'elle contient. Je suis à la place du photographe du passé, ma grand-mère sans doute, un de mes grands frères peut-être. Je calque mon regard sur le point de vue d'avant, la borne dépasse de l'image, elle est juste devant moi. Je m'appuie sur elle et la route amorce sa descente en pente douce sous le lac, j'essaie de suivre son cheminement, mais je ne me déplace, encore et toujours, que dans le passé, dans ce passé où je n'ai pas ma place.

Je sursaute à cause d'une main sur mon épaule. Un jeune homme s'excuse, il m'a vue perdue dans mes rêveries, il ne pensait pas me faire peur. Je me retourne et je découvre sa voiture, que je n'ai pas entendue arriver, ni freiner, s'arrêter. C'est un utilitaire des courriers modernes, une entreprise privée aux sigles incompréhensibles. Il pense que je pourrai l'aider, sans doute, si je suis du coin. Il est complètement perdu, son GPS ignore le nom du village noté sur le bon de livraison, d'ailleurs (il s'embrouille un peu), d'ailleurs le village, c'est le même nom que celui du destinataire, elle doit venir de là, l'erreur, enfin bref son GPS bute toujours au bord du lac, bon, il en a fait le tour, et maintenant le satellite veut lui faire prendre cette route, regardez. Il me montre, dépité et amusé malgré tout, la route de dessous les eaux. Je me redresse, je me décolle de la borne, et il s'amuse encore, tenez, c'est le nom du village, sur la borne, là, dites-moi que c'est une blague, qu'on peut

rejoindre le village autrement. Je lui tends la photo en lui montrant où se situe le village, tout en bas de la colline, en suivant du doigt la route qui longe la vigne. Je lui montre aussi la hauteur de l'eau au niveau de la colline, de l'île, le village n'existe plus depuis plus de quarante ans. Il trouve dingue cette géographie et se désole pour le gamin qui va cesser de croire au père Noël. C'est encore une histoire à se faire engueuler par son patron. Je m'apprête à lui raconter ma naissance de naïade pour le consoler, le distraire, mais il est pressé, et, si ce n'était pas trop abuser, si je pouvais lui rendre service, vous signez, là, et c'est comme si le colis avait été livré, voilà, vous le donnerez à vos enfants.

Je n'ai pas eu le temps de lui dire que des enfants, je n'en ai pas. Je tiens le paquet dans mes bras, l'adresse est celle de mes grands-parents, j'ai posé la photo dessus. Je vois au loin le sapin de Noël surnageant encore au milieu du lac.

Notes

Certaines de ces nouvelles ont été précédemment publiées ailleurs, dans des versions plus ou moins différentes (toutes les nouvelles ont été retravaillées ou remaniées). La plupart de leurs personnages sont très proches de personnes croisées au bord de routes que j'ai empruntées, au sens propre comme au sens figuré.

Le débile de la route est sorti d'un de mes précédents romans, *Les Adolescents troglodytes*, paru en janvier 2007 aux éditions P.O.L.

Les demeures du pont-canal sont des personnages qui ressemblent beaucoup à deux femmes dont l'histoire m'a été rapportée et « prêtée » par Jean-Jacques Salgon, qu'il en soit ici remercié.

« La décommande » est librement adaptée d'un « incident » survenu lors du mariage de la sœur d'une amie (merci à elle de me l'avoir confié) et de la lecture des *Recherches d'un chien* de Franz Kafka : elle est à l'origine une commande de la Maison Rouge pour le catalogue de l'exposition « Les Recherches d'un chien », organisée par FACE (Foundation of Arts for a Contemporary Europe) et présentée à la Maison Rouge, Fondation Antoine de Galbert, du 23 octobre 2010 au 15 janvier 2011. Ce catalogue est publié aux éditions JRP-Ringier, octobre 2011.

« Le guide automatique » a fait l'objet d'une publication préalable dans une plaquette éditée par la Librairie Olympique (Bordeaux, mars 2008).

« La maison-message » est une version modifiée d'une commande du journal *Le Monde* pour une série d'été sur les couleurs (ici la couleur « bleue »), juillet 2010.

« Majeure en été » a déjà été publié sous le titre « Majeure » dans *Les Cahiers d'Adèle*, n° 6, « Le Pardon » (Toulouse, juin 2010).

« Le mensonge des raboteurs de parquet » a été édité sous le titre « Le type qui n'avait pas de parents fixes », dans une version différente, dans le recueil *Clair Obscur* publié par Hugo & Compagnie (Paris, avril 2011) au profit de l'association non gouvernementale Pour un Sourire d'enfant.

« Les paillettes », commande de la Bibliothèque nationale de France, a été publiée dans la revue professionnelle *Bibliothèque(s)*, n° 49, mars 2010.

« La nouvelle chaudière » a été publiée dans *Hapax magazine*, édition numérique, novembre 2009.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE TIROIR À CHEVEUX, *roman*, 2005

LES ADOLESCENTS TROGLODYTES, *roman*, 2007

LES MAINS GAMINES, *roman*, 2008

L'ABSENCE D'OISEAUX D'EAU, *roman*, 2010

chez d'autres éditeurs

POUR ÊTRE CHEZ MOI, *récit*, éditions du Rouergue, 2002

PAS DEVANT LES GENS, *roman*, éditions de La Martinière, 2004

OceanofPDF.com

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2012

© P.O.L éditeur, 2012 pour la version numérique

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *Un renard à mains nues* d'Emmanuelle Pagano a été réalisée le
19 avril 2012 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818016244)

Code Sodis : N52255 - ISBN : 9782818016251 - Numéro d'édition : 241480

OceanofPDF.com

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en mars 2012
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
N° d'édition : 241479
Dépôt légal : avril 2012

Imprimé en France

OceanofPDF.com